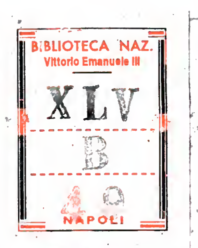




ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

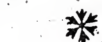
FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. Tar[illegible]

TOME SIXIEME.

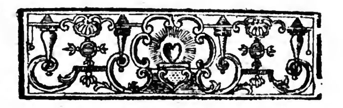


A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DE LORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

DESCRIPTION des Indes Orientales donnée par M. NIEUHOFF, & Abrége de ses Voyages en ce pays jusqu'au temps de sa mort.

CHAPITRE I.

Monsieur Nieuhoff s'embarque pour les Indes Orientales : Il arrive aux Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine : Description abrégée de ces deux Isles : Du terroir, des productions & des Habitants du Cap de Bonne-Espérance : Des animaux terrestres, des oiseaux & des poissons du même Pays : Stupidité excessive des Habitants: Cérémonies de leurs Mariages : L'Auteur se rend à Java, passe à la Chine, & revient en Europe.

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1653.

LE 23 d'Août 1653, Monsieur Nieuhoff s'embarqua à Amsterdam, pour les Indes Orientales, à bord

du navire le Faon, commandé par Corneille Juſt.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1653.

M. Nieuhoff s'embarque pour les Indes Orientales.

Le 10 d'Octobre, ils arriverent à la vue de l'iſle de Saint Vincent, & jetterent l'ancre à midi dans la Baie de cette Iſle, où ils ſe pourvurent d'eau fraîche & de chevres, ainſi que d'une grande quantité d'oranges, de limons, de citrouilles & de diverſes autres ſortes de fruits, qu'ils y acheterent à très-bas prix.

Saint Vincent eſt une des Iſles de Sel : elle a environ cinq lieues de circonférence, & eſt aſſujettie aux Portugais. Les Habitants, qui y menent la vie la plus miſérable, n'ont point de femmes parmi eux. Ce ſont des Negres qu'on y tranſporte des Colonies voiſines, pour y faire la chaſſe aux chevres, dont on envoye les peaux en Portugal, où elles ſont vendues à un prix très-avantageux. Dans une autre de ces Iſles, nommée Saint Antoine, on trouve des fruits de toutes les eſpeces, & une grande quantité d'oiſeaux ſauvages.

Il arrive au Cap de Bonne-Eſpérance.

An. 1654.

Ils mirent à la voile de Saint Vincent, le 26 du même mois, & le 9 de Mars 1654, vers midi, ils entrerent dans la Baie de la Table, au

Cap de Bonne-Espérance, le vent soufflant très-fort du sud-ouest. Ce fut pour eux un grand avantage d'être arrivés dans une saison aussi peu avancée, à cause de la quantité de plantes médicinales & de rafraîchissements de toutes sortes, qui abondent au Cap, d'autant qu'ils avoient plus de quarante hommes malades à bord, outre huit qu'ils avoient perdus dans le voyage. Aux environs du Cap, & assez avant dans le pays, les campagnes sont couvertes de lis & de tulipes. Tout y est extrêmement cher; l'Arrak s'y vend douze sols le quatern, qui ne contient qu'environ un poisson de Paris, le Brandevin y coute un schelling la même mesure, & un melon d'eau, de bonne grosseur, y vaut un demi-écu. Les Hottentots, quoiqu'ils soient souvent fort réservés à trafiquer avec les Etrangers, font des échanges de leurs bestiaux pour des pipes, des morceaux de cuivre, & pour d'autres bagatelles.

NIEUHOFF, Chap. I.

AN. 1654.

Les olives, les abricots, les oranges & les pêches, viennent très-bien en ce pays: l'air en général, y est très-sain, clair & tempéré. Il y a

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1654.

quelques glaces aux mois de Juin & de Juillet, qui est le temps de leur hiver; mais elles ne sont jamais fort épaisses.

Oiseaux du pays.

Les bois sont remplis de perdrix, de faisans, d'oies sauvages, de cailles, de corneilles, de canards, de sarcelles, de becassines, de paons sauvages, de faucons, de corbeaux, de pies, de moineaux, de grues blanches & noires, & d'autruches d'une prodigieuse grandeur; elles sont de couleur grise, & ne volent jamais, quoiqu'elles étendent leurs ailes en courant, & qu'elles ayent alors autant de vîtesse qu'un cheval au grand galop.

Des Quadrupedes.

Les bœufs y sont très-gras, & quelques-uns qui n'ont point de cornes, sont plus hauts d'un pied & demi que tous ceux qu'on trouve en Europe.

On voit sur la côte, une grande quantité de vaches marines, aussi grosses que des génisses, sans poil ni cornes; elles ont de courtes queues & de grosses jambes, comme les éléphants; les yeux ronds, les oreilles longues & les dents très-larges. On en conserve la chair, par le moyen

du ſel, & on la mange quelquefois comme le gros bœuf de Hollande.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1654.

Le Porc-épic qui naît au Cap, eſt un animal très-curieux; ſa peau eſt toute couverte de pointes qu'il lance contre ſes ennemis: & Nieuhoff rapporte qu'on trouva dans les bois, le cadavre d'un lion avec une de ces pointes dans le corps, qui étoit vraiſemblablement la cauſe de ſa mort.

Les moutons du Cap n'ont point de laine; mais ils ſont couverts de poil comme les chevres: leurs queues qui ne ſont qu'une piece de graiſſe, peſent ſouvent plus de vingt livres.

Le Chacal eſt, à ce qu'on prétend, l'animal dont l'odorat eſt le plus fin; il eſt ſi vorace, qu'il creuſe en terre juſqu'à dix pieds de profondeur, pour y trouver une carcaſſe: on dit qu'il fournit ſouvent de la proie au lion.

L'intérieur du pays eſt rempli de tigres, de lions, de loups, de léopards, de rhinoceros & d'une autre eſpece d'animaux aſſez ſemblables aux éléphants: mais comme on donne une récompenſe pour chaque tête de bête ſauvage qui eſt apportée au

NIEUHOFF, Chap. I. An. 1654.

Gouverneur Hollandois, on en trouve rarement vers le rivage de la mer.

Des Poissons.

On voit quelquefois des baleines dans la Baie de la Table : mais elles y sont fort maigres : entre les poissons, dont la plus grande partie sont d'especes inconnues en Europe, on trouve des soles, des poissons Hottentots qui ont quelque ressemblance avec le merlus, & des torpilles, ou poisson à crampes, ainsi nommé, parce qu'il occasionne cette espece d'engourdissement à tous ceux qui le touchent vivant.

Description des Hottentots.

Nous avons déjà remarqué que les Naturels du Cap de Bonne-espérance, qu'on nomme Hottentots à cause de leur bégayement, sont les peuples les plus sales qu'il y ait au monde. On dit que les meres font une espece de mutilation à leurs enfants mâles aussi-tôt qu'ils sont nés, pour les rendre plus légers à la course. Ils sont, pour la plus grande partie, d'une telle stupidité, que si on les enferme dans une chambre dont la fenêtre soit close & la porte fermée, ils ne cherchent aucun moyen de s'échapper, étant à cet

égard, inférieur aux bêtes, qui, en général, font leurs efforts pour se mettre en liberté.

NIÉUHOFF, Chap I.

An. 1654.

Ils ont pour leur pays un attachement étonnant ; & l'on a vu un Hottentot, qui, après être demeuré plusieurs années en Europe, en quitta les habits & les usages aussi-tôt qu'il fut de retour dans sa patrie, où il reprit les boyaux qui leur servent d'ornement, & rentra dans ses hutes enfumées.

Les filles sont distinguées des femmes mariées, en ce qu'elles portent des petites branches de verdure, attachées autour de leurs jambes ; mais on les ôte le jour du mariage, pour leur mettre des boyaux desséchés à la place.

Quand une fille se marie, on lui coupe la premiere jointure du petit doigt, & on l'enterre, après qu'elle est demeurée liée pendant quelque temps au doigt du milieu de son mari.

Ils sont partagés en différentes nations, dont les moins stupides sont celles qui habitent près le Cap. Ils n'ont pas de demeure fixe ; mais ils sont errans comme les Tartares &

les Arabes, & ils emmenent avec eux leurs femmes & leurs enfants.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1654.

Il n'y a pas de pays dans l'univers aussi sujet aux tempêtes que le Cap de Bonne-espérance ; mais les vaisseaux y sont garantis de leur violence par les différentes baies très-sûres, dont la nature l'a pourvu.

Nieuhoff arrive à Java. Son retour en Europe.

Le 13 de Mars, Nieuhoff & ses Compagnons, quitterent le Cap & firent voile à l'ouest. Le 24 de Mai, ils jetterent l'ancre au nord-nord-est de l'isle de Java, où ils trouverent plusieurs barques qui vinrent à eux avec des provisions & des rafraîchissements. Ils en partirent le 26, & le 30, vers quatre heures après midi, ils arriverent devant la ville de Batavia, où notre Auteur débarqua, & il fut aussi-tôt envoyé par le Gouverneur de cette place, en ambassade à la Chine, avec la qualité de Grand-Maitre. Quand il fut de retour, il fit un voyage en Europe, dans un vaisseau nommé la Perle, & arriva à Amsterdam le 6 de Juillet 1658.

CHAPITRE II.

L'Auteur se rembarque pour Batavia; en qualité de Supercargo, au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales : Il est envoyé à Amboine : Assujettissement de cette Isle, sa situation, ses productions & description particuliere des arbres qui portent le clou de girofle : Il arrive à Malaca : Description de cette Ville : Elle se rend aux Portugais & leur est enlevée par les Hollandois : Son commerce, ses productions, ses habitants : Gens qui ne peuvent aller que de nuit : Divisions dans le Royaume de Malaca : La longueur des ongles y est la marque d'une haute naissance : Femmes qui se louent pour un mois, & sont très-fideles : De la Reine de Patane, sa magnificence : L'Equipage du vaisseau en grand danger d'être empoisonné : On découvre la gourmandise du Cuisinier : L'Auteur arrive à Wingurla : La Reine de Golconde visite le tombeau de Mahomet : Description de la suite de cette Princesse : Ses connoissances,

elle est reçue par les Facteurs Hollandois, à Wingurla : L'Auteur passe dans la ville de Gameron : Rareté de l'eau en cet endroit : Chaleur insupportable : Comment on préserve les vaisseaux pour qu'ils en soient moins incommodés.

NIEUHOFF. Chap. II.

An. 1658.

M. Nieuhoff se rembarque pour Batavia.

LE 22 de Décembre 1658, Monsieur Jean Nieuhoff eut ordre de la Compagnie des Indes, de s'embarquer à bord du vaisseau le Arnheim, du port de cinq cents tonneaux, de quarante canons & de quatre cents trente hommes d'équipage. Après un heureux voyage, ils jetterent l'ancre devant la ville de Batavia, le 18 de Juillet 1659 : M. Nieuhoff ayant rendu compte de la charge, en qualité de Supercargo, eut l'ordre de monter la Henriette-Louise, chargée pour Amboine, de marchandises appartenantes à la Compagnie, & qui furent confiées à ses soins.

An. 1660.

Amboine est mise par quelques-uns, au nombre des Isles Molucques : elle est située à trois degrés de latitude méridionale, & à vingt-quatre

lieues de l'isle de Banda. Elle a environ vingt-quatre lieues de circonférence, & abonde en girofliers, qui y furent plantés pour la premiere fois, en 1636. Les Habitants sont totalement dévoués au service de la Compagnie des Indes Orientales, & ils sont distribués en un nombre de villages, dont chacun est obligé tous les ans, de fournir son contingent d'épiceries. L'air de cette Isle est très-mauvais, & les corps y sont souvent infectés de maladies scrophuleuses, qu'on peut aisément guérir dans les commencements; mais qui deviennent presque incurables, quand on les laisse invéterer.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

On trouve à Amboine, beaucoup de mulets, du tabac, du coco, des pommes de terre, des oranges, des limons, des citrons, des cannes de sucre & des bamboucs. Les muscades n'y sont pas si bonnes que dans les autres Isles. De ses productions, le girofle est la plus remarquable. L'arbre sur lequel il vient, a la forme d'une pyramide, les feuilles ressemblent à celles du laurier; elles croissent sur de longues tiges entrelacées & menues, qui sont en grand nombre,

Productions de l'isle d'Amboine.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1660.

& près les extrémités des branches; ces feuilles sont de couleur de pourpre. La fleur d'où vient le clou, commence par être blanche, ensuite elle devient verte, est rouge quelque temps après, & finit par un jaune très-brun. La sécheresse lui est favorable, & le temps d'en faire la récolte, est depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Février. C'est une erreur vulgaire, de croire que les giroffliers attirent toute l'humidité de la terre, de façon que rien ne puisse croître à leur ombre. L'aridité du terrein qui les environne, doit plutôt être attribuée aux soins des Propriétaires, qui en arrachent toutes les herbes, crainte que la nourriture qu'ils reçoivent, ne soit détournée par d'autres canaux.

Une partie de l'Isle d'Amboine est sous la Jurisdiction de la Compagnie des Indes orientales, & une autre partie sous celle du Roi de Ternate.

Pendant que Nieuhoff étoit dans cette Isle, on tua un grand Crocodille au Port Victoria, qui appartient aux Hollandois. Il vivoit depuis long-temps dans le fossé, d'où il détruisoit toute la volaille du Gou-

verneur, & il attaqua une fois son Secretaire, qui eut beaucoup de peine à sauver sa vie.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

Mœurs des Habitants.

Les Habitants étoient anciennement Payens & Cannibales ; mais à présent ils sont partie Chrétiens, & partie Mahométans. Les hommes sont braves, mais trompeurs & très-paresseux : ils portent de petites barbes, & des moustaches très-épaisses. Leurs armes sont des arcs, des fléches, des demi-piques, des javelots, des cimeteres, & une espece de fléches empoisonnées, qu'ils lancent par des cannes creuses, & dont la blessure est mortelle. Ils se servent adroitement des armes à feu, & n'ont pour toute défense qu'une piece d'étoffe dont ils s'enveloppent le ventre & les parties postérieures.

Nieuhoff arrive à Malaca.

Les femmes ont un tempéramment très-ardent, & sont très passionnées pour les Européens. Si leurs amants les trompent, elles ne manquent jamais à les empoisonner ; mais la dose est de nature à causer la mort par une maladie de langueur, & celle qui donne le poison, est toujours munie d'un antidote qui peut en arrêter les effets. Nieuhoff quitta cette Isle le

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

3 de Mai, & le 29 du même mois il fut de retour à Batavia. Il fut ensuite envoyé aux Isles Picadore, d'où il passa dans celles de Teywan : en partit le 11 de Décembre, & le 30 du même mois, il arriva à Malaca. Cette Ville est la capitale du Royaume de même nom, qu'on pense qui étoit joint anciennement à l'Isle de Sumatra par une petite langue de terre que l'Océan a détruite. Elle est située à 2 degrés 30 minutes de latitude septentrionale : est très-peuplée, fort grande, & les bâtiments serrés, avec quelques maisons de pierre ; mais pour la plus grande partie, elles sont construites de fortes cannes de Bambouc. Les rues sont larges & belles, plantées d'arbres des deux côtés.

Malaca se rendit en 1510 aux Portugais, commandés par le Général Albuquerque, après une défense opiniâtre, le Roi ayant été obligé de se sauver dans les bois, où il mourut. Elle fut enlevée aux Portugais par les Hollandois en 1640, après un siége de six mois, & ils firent un très riche butin.

Cette Place fait un commerce pro-

digieux en or, en pierres précieuses, & en toutes sortes de raretés des pays Orientaux. Le Port, un des plus beaux des Indes, est toujours rempli de Vaisseaux de la Chine, du Japon, de Siam, de Bengale, de Coromandel, de Banda, de Java, de Sumatra, & d'autres endroits moins renommés. On s'y servoit anciennement de monnoie d'étain, fort pésante, & de peu de valeur : mais à présent l'or & l'argent y sont communs, & une piéce de Huit y a cours pour deux Gilders & onze Stivers.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

Le poids de leurs marchandises s'estime par grand & petit Bar. Le grand Bar est de deux cents Kattées, & chaque Kattée vaut vingt-six Tayls, qui font trente-huit onces & demi de Portugal, parce que le Tayl est d'environ une once & demie. Le petit Bar contient également deux cents Kattées; mais chaque Kattée ne pese que vingt-deux Tayls.

Habitans de Malaca.

Les Naturels de Malaca sont de couleur tannée, avec de longs cheveux noirs, de grands yeux & des nez plats : ils vont entierement nuds, à l'exception d'une piece d'étoffe

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

qu'ils portent à la ceinture. Les femmes sont très-orgueilleuses, & ont la plus grande passion pour les bracelets & les pendants d'oreilles, ainsi que pour les pierreries & les riches étoffes de soie.

On trouve à Malaca, une espece d'hommes, qui ne voyent que dans les tenebres, le jour les rend aveugles, & ils le passent ordinairement à dormir, ne se levant jamais qu'au coucher du soleil. Les Malayens sont bien proportionnés, & leur teint est assez semblable à celui des Européens. Leurs pieds sont tournés en dedans, & leurs cheveux sont de couleur jaune, & si longs, que ceux des femmes tombent jusques sur leurs hanches.

La grande étendue de terrein, nommée Malaca, ou Malaya, est la partie la plus méridionale des Indes Orientales: elle comprend les Royaumes de Pahorn, Pera, Queda, Jor, Ligoor, Tanassen, & un grand nombre d'autres.

Jor est situé près le détroit de Malaca, & abonde en limons, ananas, bananas, citrons aussi larges que la main, & en plusieurs autres fruits

des Indes. On y trouve aussi une grande quantité de poivre, de canelle, de buffles, de singes, de cerfs, & de moutons marins. Les Habitants sont braves; mais orgueilleux, lascifs, menteurs, civils & trompeurs. Leur teint est d'une couleur qui tire sur le bleu; leurs nez sont crochus, & leurs dents noires. Ils portent les ongles extrêmement longs, & les teignent de jaune: cette longueur est chez eux une marque de distinction. Les gens les plus riches ont des poignards garnis de pierres précieuses, & Ratispont, Roi de Jor, qui vint à bord de la flotte Hollandoise, en 1608, en avoit un à son côté, garni de saphirs & de diamants, qu'on estimoit cinquante milles gilders. Il portoit aussi au col, trois chaînes d'or, richement ornées de pierres précieuses.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

Royaume de Pahan.

Dans le Royaume de Pahan, on trouve des muscades, du macis, du poivre, des pierres qu'on nomme de cochon, qui sont un excellent antidote contre le poison, du camphre, du bois d'aigle, mais particulierement de l'or & des diamants.

La Ville capitale, qui tire son

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

nom de celui du Royaume, est située environ à une lieue de la mer, & n'est habitée que par la noblesse, d'autant que les gens du commun vivent dans les fauxbours. Elle n'est pas grande ; mais elle a pour défense un rempart ou muraille de vingt-quatre pieds de hauteur, formée de troncs d'arbres, serrés & pressés fortement les uns contre les autres. Le palais du Roi est de bois : les autres maisons sont construites de roseaux & de paille : les rues sont renfermées de chaque côté, entre des haies aussi de roseaux, & plantées de cocotiers, ensorte que cette place ressemble plutôt à un jardin qu'à une ville.

Du Royaume de Patane.

Le Royaume de Patane est sous un ciel tempéré, & le terroir en est très-fertile : il produit une grande quantité de ris & des fruits de toute espece, ainsi que du poivre. On y laboure la terre avec des bœufs ; les bois sont remplis de cerfs & de sangliers sauvages, très-nuisibles, de buffles, d'éléphants, de tigres & de diverses especes de singes. On y trouve aussi des oies & des canards, de même qu'une sorte de tourterelles, dont les plumes sont agréablement

variées. La mer est abondante en écrevisses, en huîtres, en tortues, & en beaucoup de différents poissons; les montagnes ont des mines très-considérables.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1660.

Les habitants de Patane ont le teint d'une couleur cendrée, mais ils sont bien faits, fiers & pleins de faste. Cependant ils ont beaucoup de politesse dans la conversation, & ne sont pas grands soldats. Ils sont excessivement jaloux; & quoique l'adultere soit très-fréquent parmi eux, à cause de la vivacité du tempérament de leurs femmes, il y est toujours puni de mort. Les Loix obligent le plus proche parent du coupable, fut-ce son propre pere, à être l'exécuteur; mais la fornication est regardée comme une faute légere.

Les Nobles ont ordinairement plusieurs filles esclaves, auxquelles ils permettent de se louer pour maîtresses pendant un mois, & les Etrangers ont communément le choix entre un nombre de jeunes personnes, pour en prendre une qui, au moyen d'une certaine rétribution, demeure avec lui cet espace de temps. Ces filles, pendant le jour, font tout le

service de la maison, & servent de concubines durant la nuit : mais il faut qu'un homme prenne garde à ne pas avoir d'habitude avec aucune autre femme, de même qu'il peut compter sur leur fidélité, tant qu'elles sont à son service. Les Naturels sont pour la plus grande partie très-paresseux, & le commerce est entierement entre les mains des Chinois. Les principales richesses des Patanes, consistent en terres & en esclaves, & les Marchands étrangers leur fournissent toutes sortes de denrées précieuses.

Leurs habits viennent du pays de Bengale, ils font venir du bois de Sandal, de Java; Borneo leur fournit du camphre, des esclaves, de la cire & du bezoard. Ils tirent de Siam, du riz, du sel, du plomb & de l'or : la Chine leur envoye de la porcelaine, du fer, du cuivre & toutes sortes de soies blanches & jaunes : enfin, il leur vient des cimeteres du Japon, & plusieurs autres pays contribuent à leur fournir toutes les marchandises dont ils ont besoin.

C'est de Patane, que les Peuples de Lahor, tirent du riz, du sel, des

oiseaux & des bœufs : ceux de Malaca y viennent acheter des pierres de Bezoar : ce Royaume fournit à Borneo, du fer, de l'acier, & du cuivre : il envoye à la Chine, du poivre, du camphre, du bois de sandal blanc & jaune, des peaux & de l'ivoire, & il vend aux Japonois de l'étaim, du plomb & de la soie, outre plusieurs autres branches de commerce qu'il seroit trop long de détailler. Ce pays est si peuplé, qu'il pourroit mettre aisément une armée de cent quatre-vingt mille hommes en campagne. Il est tributaire du Royaume de Siam, auquel il envoye tous les ans de riches habillements, des velours, de l'écarlate & de très-belles fleurs artificielles, artistement travaillées avec de l'or.

Le Royaume de Patane étoit gouvervé en 1602, par une veuve, qui n'étoit âgée que de quinze ans. Elle se nommoit Pratie, & avoit à sa Cour un grand nombre de dames d'honneur, auxquelles elle défendoit le mariage; mais elle leur permettoit les intrigues amoureuses. Quand elle sortoit hors de son palais, ce qui lui arrivoit rarement, elle étoit accom-

NIEUHOFF, Chap. II.

pagnée d'une cavalcade de deux mille nobles, qui portoient tous l'uniforme de ſon mari défunt.

An. 1660.

A trente lieues au nord de Malaca, on trouve une Iſle, nommée Dingding, avec deux bonnes baies, où les vaiſſeaux ont un ancrage très-sûr.

Il arrive à Dingding.

Cette Iſle n'a point d'Habitants: mais on y trouve une grande quantité de tortues & d'huîtres, dont il y en a beaucoup d'attachées aux branches des arbres. On y voit auſſi diverſes eſpeces d'oiſeaux aquatiques & un autre, vraiſemblablement terreſtre, que les Hollandois appellent Shuies-bird, dont la tête n'a point de plumes.

Il eſt près d'être empoiſonné.

An. 1662.

Nieuhoff demeura quatre jours dans cette Iſle, après quoi, il ſuivit la côte de Sumatra: dans ce voyage, il fut près d'être empoiſonné, ainſi que tout l'équipage, pour avoir mangé d'une brême de mer, qui, à la vue, paroiſſoit être un très-bon poiſſon; mais ils furent ſoulagés par des vomitifs & par d'autres médicaments. Deux chats qui en avoient mangé les os, moururent peu de temps après, & le Cuiſinier qui avoit

feulement, difoit-il, léché fes doigts en l'accommodant, n'eut la vie fauve, qu'avec beaucoup de peine : il eft vrai qu'avant de tomber malade, on l'accufa d'avoir dérobé quelques parties de la brême, qui ne parut pas entiere ; mais il le nia toujours fortement.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

Cet accident arriva le 14 de Janvier 1662, & le 3 de Février ils pafferent par Pontegarle, après avoir aidé l'Amiral Vandermaeder à prendre poffeffion de la fortereffe de Palépatnam, qu'ils furent très-étonnés de trouver abandonnée.

La Reine de Golconde arrive à Wingurla.

Le 5 de Mars, ils pafferent par la barre de Goa, qui étoit alors bloquée par une flotte Hollandoife. Le 6, ils jetterent l'ancre dans la rade de Wingurla, où ils trouverent les Yachts de Bantam, qui y attendoient la Reine de Golconde, pour la tranfporter à Mocka, d'où elle devoit fe rendre à Médine, & y vifiter le tombeau de Mahomet. Sa garde, qui l'avoit conduite l'efpace de quatrevingt lieues étoit compofée de quatre mille hommes de cavalerie, avec de longues cottes de maille, dont les épaules étoient brodées de têtes

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

de serpents, suivant l'usage des anciens Romains. Ils avoient des casques bien polis, qui jettoient un grand éclat, étoient armés d'arcs & de fleches ; portoient de longues barbes, & étoient montés sur de très-beaux chevaux Persans.

Les gens de qualité avoient chacun deux valets de pied à droite & à gauche pour tenir la bride de leur cheval : la Reine & toutes ses femmes, étoient dans des litieres bien closes, pour les cacher à la vue du public : il y avoit devant elles, plusieurs chameaux couverts de riches tapis ; l'un d'eux étoit monté par un Timbalier, qui exercoit ses talents avec beaucoup d'agilité.

Le Chef d'escadre Hollandois & le Directeur de la Compagnie des Indes Orientales, allerent au devant de cette Princesse jusqu'à deux lieues de la ville. Pendant qu'elle y demeura, elle dicta à ses Secretaires, plusieurs lettres en diverses langues. On avoit dressé pour elle, une tente magnifique sur le rivage ; & le chemin qui conduisoit de cette tente à la chaloupe, où elle devoit monter, pour se rendre à bord du Yacht, étoit

couvert

couvert d'un tapis de coton. Il est vraisemblable que le Capitaine de ce Yacht, étoit Mahométan, car il ne revint pas du voyage, & le bâtiment fut ramené par le Bosseman.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

Wingurla est à 15 degrés de latitude septentrionale : c'est un gros Village sur le bord de la mer, dans le Royaume de Golconde, où la Compagnie Hollandoise a un comptoir. La plus grande partie des vaisseaux chargés pour la Perse, sont obligés d'y arrêter, pour faire de l'eau & du bois.

Nieuhoff arrive à Gomeron.

De Wingurla, notre Auteur se rendit à Gomeron, ville célebre de Perse, où il arriva le 6 d'Avril. C'est le seul port de mer qui soit dans cette partie : la ville qu'on nomme aussi Bander Abassi, est située dans une plaine, sur le bord de la mer, à 27 degrés de latitude septentrionale, vers l'embouchure du Golfe Persique. Près de cette place, est une montagne de sable, qui ne produit ni herbe ni arbres.

Gomeron a été bâti près des ruines de la fameuse ville d'Ormus. Il est défendu par trois bastions de pierre de chaque côté, sur chacun

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

desquels il y a plusieurs pieces de canon de fer. Les fortifications sont très-foibles du côté de terre, parce qu'on pense n'avoir aucun ennemi à craindre dans cette partie. Les maisons sont très proches les unes des autres, chacune a une petite tour fort élevée, avec des ouvertures, & c'est le lieu où couchent les Habitants une partie de l'année. Elles sont bâties d'une espece de terre, que l'on coupe par morceaux quarrés, & qu'on fait sécher au soleil, où elle devient aussi dure que la pierre. Les murs sont blanchis avec de la chaux de coquillages brûlés: les maisons sont couvertes de feuilles de palmier, & ne paroissent que de misérables huttes.

Les rues sont courtes & étroites; & quoique les maisons soient construites en pente, de façon, qu'elles se touchent presque toutes par le sommet, on ne retire de cette disposition, que très-peu d'avantage, pour diminuer la chaleur, qui, en cet endroit, est excessive. Les rues ne sont point pavées: mais on en couvre le sol d'une espece de terre, qu'on arrose continuellement, tant

pour abattre la poussiere, que pour diminuer la chaleur, & avec le temps, cette terre devient très-dure.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

Les Hollandois & les Anglois, ont chacun un comptoir en cette Ville, & on les distingue par leurs pavillons respectifs, qui sont plantés sur le toit de leurs maisons.

L'eau y est très-rare; les Esclaves en vont chercher tous les matins, à trois lieues de distance; & pour la rafraîchir, on la met dans des vases de terre, ou dans des peaux de brebis.

Le palmier est le seul arbre qui croît aux environs de Gomeron: les Habitans y receuillent en abondance du vin de Perse, qui est très-gracieux à l'odorat, d'un rouge foncé, & a beaucoup de force. Ils boivent aussi de l'arak, liqueur tirée du riz & du coco par la distillation, & sont passionnés pour le sorbet, composé d'eau, de limons & de sucre. Cette boisson prise en trop grande quantité, occasionne le flux de sang.

Les Etrangers qui se hasardent à demeurer à Gomeron, depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, temps où la chaleur est excessive,

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.

doivent s'attendre à être attaqués d'une fievre, dont il eſt très-difficile de guérir. Beaucoup de gens ſe couchent alors ſur des cuirs ou dans leurs tourelles, le corps plongé dans l'eau. Quelques-uns des plus riches, occupent leurs Eſclaves à leur jetter de l'eau-roſe ſur le viſage.

Les vaiſſeaux qui ſont obligés de demeurer dans ce Port, pendant la ſaiſon de l'été, doivent être bien couverts de voiles épaiſſes, autrement les planches ſeroient en danger de ſe fendre. La poix & le goudron bouillent alors ſur le pont, & il n'eſt pas poſſible d'y marcher pied-nuds.

Cette chaleur exceſſive, eſt en grande partie, cauſée par la ſituation de la Ville, qui eſt au pied d'une montagne aride, directement oppoſée au midi. Le vent vient de ce côté la plus grande partie de l'été, d'où il arrive que celui de mer, bien loin d'être rafraîchiſſant, devient étouffant pour les hommes & pour les animaux.

Tous les habitants de Gomeron, ſont marchands : ils ont à dix ou douze lieues de la Ville, des mai-

ſons de campagne, dont le plus grand nombre eſt ſur les bords d'un petit ruiſſeau. Pendant les chaleurs de l'été, ils y dépenſent, dans les plaiſirs, le profit de l'hiver, & laiſſent alors, leurs maiſons de ville, en garde à leurs Eſclaves : mais ils reviennent au mois d'Octobre, parce que c'eſt le temps où les vaiſſeaux étrangers & les marchands, commencent à arriver, & les affaires croiſſent à meſure que la chaleur diminue.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1662.



CHAPITRE III.

Commerce & denrées de la ville de Gomeron : Comment on y reconnoît les filles de joie : De la maniere dont les Habitants engraissent leurs bestiaux : De leurs poissons & de leurs oiseaux : Sépulchre d'un Baniane qui est très-fréquenté : Des différentes sectes de Bramines : Leurs pénitences volontaires : De la vénération que le peuple a pour eux, particulierement les femmes : Du danger auquel le Gouverneur de Gomeron est exposé tous les ans : De leurs postes à pied : Des Isles de Queixome, Kesam, Sarek, & Ormus : Description particuliere de cette derniere Isle : De l'antiquité, du commerce, de l'ancienne magnificence, & des ruines actuelles de la ville d'Ormus : Des fontaines salées & des eaux médicinales d'Ormus : Du bois qui s'enfonce dans l'eau : Conjectures sur ce qu'on dit que l'isle d'Ormus a brûlé pendant sept ans : Comment la puissance des Rois d'Ormus a été détruite.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1652.

Suite de la Description de Gomeron.

IL arrive fréquemment, à Gomeron, des caravannes de plusieurs millers de chameaux, de dromadaires & d'ânes, chargés de toutes sortes de marchandises précieuses de Babylone, de Turquie & de Perse, qu'on y apporte tous les ans, pour les échanger contre celles des Indes. Cette Ville est particulierement l'entrepôt des étoffes d'or, des riches tapis, des perles, du vin de Perse, de la meilleure eau-rose qui soit au monde, des fruits de toutes sortes; comme prunes, raisins ordinaires, raisins de Corinthe, noix, dattes, oranges, citrons, grenades, pêches, & d'une infinité d'autres denrées.

Les femmes y sont très-renfermées & habitent des appartements séparés de ceux des hommes, qui ne s'occupent d'aucunes affaires quand ils sont avec elles. Les filles qu'on peut louer à prix d'argent, s'asseoient le soir sur des bancs près de leurs portes, avec chacune une lanterne à la main, & tout homme peut choisir celle qui lui plaît.

Les Naturels du pays, ont la peau très-bazannée; & si les pauvres ne

NIEUHOFF Chap. III. An. 1662.

vont pas entierement nuds, au moins il s'en manque très-peu. Les plus riches, affectent dans leurs habits, la splendeur des Persans : mais quelques-uns, que leur caprice attache à l'antiquité, portent des habillements semblables à ceux de leurs ancêtres, avec des anneaux d'or & d'argent aux doigts, aux oreilles & au nez. Le commun du peuple se nourrit de dattes, au lieu de pain ou de riz ; & en général, les dattes & le poisson, font la principale partie de la nourriture, non seulement à Gomeron, mais par toute la côte. Pour engraisser leurs troupeaux, ils prennent aussi l'intérieur des dattes, avec des intestins & des têtes de poisson, qu'ils font bouillir, & qu'ils mêlent bien ensemble, d'autant que le fourrage y est extrêmement rare.

Ils ont beaucoup de volaille, dont on fait peu d'estime, parce que le goût en est très-mauvais, de même que celui des pigeons, des perdrix, des moutons & des lievres. Entre une grande variété d'excellents poissons qui se pêchent aux environs, on trouve des soles, & des huîtres du goût le plus délicieux ; mais ils

en connoissent peu le prix, & paroissent même les négliger entiérement. Ils conservent très-bien le fruit; & les gens au-dessus du commun, particuliérement le Gouverneur Persan, y vivent dans la plus grande splendeur, & dans tous les plaisirs qui peuvent satisfaire la sensualité. NIEUHOFF, Chap. III. An. 1662.

Environ une lieue à l'est de la Ville, est le tombeau d'un fameux Baniane, qui est révéré comme un Saint. Il est sous un arbre, dont les branches s'enfoncent en terre, reprennent racine, & produisent d'autres arbres, ce qui forme un bocage continu, où le peuple vient faire des parties de plaisir & se mettre à couvert de l'ardeur brûlante du soleil. Les parties du terrein qui ne sont pas occupées par les racines des arbres, sont pavées de briques, & l'on y a placé des bancs très-propres pour la commodité de ceux qui sont fatigués. Plusieurs sectes d'Indiens y vont faire des sacrifices, & l'on a bâti une petite Pagode au-dessus du sépulchre, où brûlent nuit & jour, une grande quantité de lampes, sous un dais d'étoffe de soie. Tombeau d'un fameux Baniane.

Il y a une secte de Bramines qui Austérités des Bramines.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

vont entiérement nuds, à l'exception de ce que prescrit la décence. Ils n'ont point d'habitation fixe; mais ils dorment ou sur un tas de fumier, ou dans les porches des Temples. On en rencontre souvent, qui sont assis, les jambes croisées, près des grands chemins. Ils ne coupent jamais ni leurs ongles, ni leurs barbes, ni leurs cheveux, ce qui les rend d'un aspect horrible. Les pénitences excessives que ces sortes de gens s'imposent, sont presque incroyables, & ils s'assujettissent volontairement à des austérités qu'on croiroit impraticables & au-dessus des forces de la nature humaine.

On en voit quelquefois demeurer neuf ou dix jours dans des accès de dévotion, sans manger ni boire : d'autres ne s'assoyent jamais; quand ils veulent dormir, ils se passent une corde au milieu du corps, l'attachent à une branche d'arbre, & y demeurent ainsi comme suspendus : d'autres ont toujours les mains élevées au-dessus de leurs têtes, & tournent les yeux d'une maniere étonnante, pour ne regarder personne, comme si c'étoit un crime de voir

ſes objets. Les piquures des mouches & des couſins, non plus que l'ardeur du ſoleil, ne leur font point quitter des ſituations ſi gênantes. Ils ſe frottent le corps de cendres, mêlées avec de la bouze de vache, du bois de ſandal & du ſafran, ce qui leur donne la figure la plus dégoûtante. Ces malheureux ſont les principaux objets de la dévotion des femmes Indiennes qui baiſent les bouts de leurs doigts, & portent particulierement leur vénération aux endroits qui font honte à la pudeur. Elles y appliquent les levres avec le plus profond reſpect; & ſi le prétendu ſaint, marque la plus légere ſenſibilité, il perd auſſi-tôt toute ſa réputation.

Le Gouverneur de Gomeron rend compte de ſa conduite à des Commiſſaires que le Roi de Perſe envoye tous les ans pour l'examiner, avec pouvoir de lui faire couper la tête, s'il ne s'eſt pas conformé aux Loix. Il eſt obligé d'aller ſans armes, au-devant de ces Officiers: mais il eſt très-rare qu'il ſoit puni de ſes injuſtices. Quand le Commiſſaire juge qu'il s'eſt bien comporté, il lui fait pré-

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1662.

sent de quelques pieces d'étoffes, par forme de récompense, & ils entrent ensemble dans la Ville, où ils passent quelques jours dans les festins & dans les plaisirs.

Coureurs à pied dans la Perse.

Entre Gomeron & Ispahan, on trouve des Coureurs à pied, qui vont avec une vîtesse étonnante : ils reçoivent des appointemens du Gouverneur, qui, pour éprouver leur habileté, les fait courir d'abord avec un Cavalier bien monté; s'ils répondent à son attente, il leur donne le titre de Coureurs, leur fait présent d'un habillement complet; & leur permet d'accompagner, pour de l'argent, tout Etranger qui veut aller de l'une de ces Villes à l'autre, quand le Gouverneur n'a pas besoin de leur ministere.

Les peaux tannées des brebis & des chevres de Perse, sont en grande réputation ; les Bergers dirigent leurs troupeaux avec la plus grande facilité, quoiqu'ils soient souvent de plus de cinq cents bêtes; les pâturages paroissent y être en commun, & ils n'en changent, que lorsque l'herbe y est entierement consommée dans celui qu'ils quittent.

N. EUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

En avançant un peu vers la droite de Gomeron, on trouve les Isles de Queixam, Kesam, Larek & Ormus; mais il n'y a que cette derniere, qui mérite notre attention.

Description de l'isle d'Ormus.

L'isle d'Ormus est située entre le vingt-cinquieme & le vingt-sixieme degré de latitude septentrionale; elle est coupée par une chaîne de montagnes, qui s'étendent de l'est à l'ouest, dans toute l'Isle. Au-delà de ces montagnes, on ne trouve que des collines blanches & stériles, qui produisent de très-beau sel, & il y en a une, en forme de pyramide, qui en paroît entierement composée. Sur le sommet d'une autre, qu'on appelle la montagne des morts, les Portugais ont anciennement bâti une chapelle dédiée à Notre-Dame du Roc, & les Naturels y ont taillé des degrés, parce qu'elle est naturellement très-escarpée. On remarque que cette chapelle s'éleve de plus en plus, par les effets du soufre, du sel & du salpêtre qui se forment continuellement dans le sein de la montagne.

La chapelle de Sainte Lucie, est voisine de cette montagne: on l'a

Nieuhoff, Chap. III.

An. 1662.

élevée sur les ruines de quelques anciennes tours, où les Rois d'Ormus enfermoient autrefois leurs freres, après les avoir privés de la vue. On trouve en cet endroit, une grande plaine, où l'on conserve avec soin, l'eau de la pluie, dans des citernes, parce qu'il n'y a aucunes sources dans toute l'Isle. Cette eau est beaucoup meilleure que celle qu'on trouve dans les étangs & dans les lacs; mais elle ne vaut pas celle qu'on y apporte de Quixome.

Au nord de l'Isle, est la ville d'Ormus, autrefois l'une des plus florissantes de l'univers, étant fréquentée à cause de ses richesses, par des gens de toutes Nations & de toutes Religions; & l'on disoit alors, que si la terre étoit un anneau, la ville d'Ormus en étoit le diamant.

Les vaisseaux Hollandois ont pendant long-temps emporté dans leurs pays, les marbres qu'ils enlevoient des ruines d'Ormus; mais cet usage a cessé par les ordres du Gouverneur Persan, qui l'a défendu sous des peines très-séveres, parce que les Persans eux-mêmes, s'en servent pour les bâtiments de Gomeron.

Ormus étoit auſſi l'une des plus fameuſes villes du monde, pour ſon commerce, & par les avantages de ſa ſituation, avant qu'on eût découvert un paſſage par mer, pour aller aux Indes Orientales. Lorſque les Portugais en eurent fait la conquête, ils ne négligerent rien pour en augmenter la beauté, & ils pouſſerent ſi loin leur oſtentation, que les ferrures mêmes de leurs portes & de leurs fenêtres étoient dorées. On a dit depuis, que ſi elle étoit demeurée juſqu'à préſent entre leurs mains, ils l'auroient changée en une maſſe d'or. Ils ont élevé ſur une éminence, une ſuperbe Egliſe, dédiée à la Sainte Vierge, avec un Hôpital à côté, nommé la Miſéricorde. Ils y avoient un grand nombre de Monaſteres, dont les plus conſidérables, appartenoient aux Auguſtins & aux Carmes. Quoique les Perſans ayent dépouillé cette Ville de tout ce qui en faiſoit la magnificence, il y reſte encore des traces de ſon ancienne ſplendeur. On y voit entre autres monuments, un clocher très-élevé, admiré pour la beauté de ſon architecture, & qui n'eſt pas l'un des

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

moindres ornements de cette place.
Les fortifications d'Ormus étoient très-peu de chose, du temps que les Portugais en avoient la possession. Le château qui est quarré, & environné d'un fossé, étoit si rempli d'immondices, qu'à peine y avoit-il six pieds d'eau; les Gouverneurs Portugais, qui changeoient tous les ans, suivant la coutume de cette Nation, étoient de fort mauvais Ingénieurs, & très-peu expérimentés dans l'art militaire. Deux côtés de ce château sont baignés par la mer Persique: les deux autres regardent la Ville, & l'on trouve pour y arriver, une très-belle place, d'où la vûe est charmante du côté de la mer. Les Perses ont fortifié beaucoup mieux cette place: ils ont nettoyé & creusé le fossé, & ont élevé une demi-lune, qui commande tous les environs. Le port est formé de deux pointes de terre qui s'avançent vers la mer: on a construit un fort sur une, & l'on voit encore sur l'autre, une Eglise bâtie par les Portugais, en l'honneur de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Ce Port n'est pas parfaitement sûr, parce qu'il est trop ex-

posé au vent d'est, qui jette souvent les vaisseaux sur la côte.

NIEUHOFF, Chap. III.

Le Gouverneur demeure ordinairement à Gomeron, & il a un Lieutenant qui reste dans la ville d'Ormus, où il habite un palais qui appartenoit aux anciens Rois.

An. 1662.

La partie la plus agréable de toute l'Isle, est nommée Inrumbake, dont la situation est entre les montagnes & la mer. Il y avoit autrefois une très-belle maison de campagne, entourée de superbes promenades plantées de palmiers; mais elle est tombée en ruine, & Nieuhoff dit que de son temps, elle étoit totalement négligée. On y avoit creusé anciennement, deux grandes citernes, avec un bassin fourni d'eau par un ruisseau voisin; il y avoit aussi trois étangs contigus, dont l'eau étoit excellente.

Le village de Turumbake est misérablement bâti: il ne contient que quelques huttes, construites de roseaux, & couvertes de feuilles de Palmier. Cependant il sert de retraite durant l'été, à plusieurs des principales familles d'Ormus.

Il arrive souvent que pendant trois

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

ans, il ne tombe pas une goutte de pluie dans toute l'Isle, & l'on ne doit pas s'attendre que le terroir, qui n'est qu'une masse de sel, puisse être fertile. Si nous en exceptons les productions du jardin royal, qui sont toutes, des effets de l'art, on ne trouve ni herbe ni verdure, & à peine voit-on que la terre y produise naturellement rien de ce qui peut servir à la nourriture de l'homme. Tout ce qu'on y trouve, est un petit nombre de dattiers, une espece d'épine, & quelques arbrisseaux en très-petite quantité.

Les montagnes sont remplies de rochers de sel transparent. On trouve plusieurs sources salées, qu'on prétend qui ont des vertus médicinales, particulierement une, que les Habitants nomment Abdarmon. Ils s'y rendent en un certain temps de l'année, pour y être soulagés de diverses maladies, & les eaux de cette fontaine, sont un très-fort purgatif.

On fait à Ormus des vases de terre, dont on trouve la matiere dans l'Isle, on les enduit d'une substance nommée Gueche, dont il y a de deux sortes, la blanche & la rouge. Ils ont

encore un autre enduit fait de la terre qu'on prend sous le fumier. Ils en forment des boules, qu'ils font sécher au soleil, après quoi, ils les brûlent & les réduisent en poussiere, dont ils font aussi-tôt le mélange nécessaire pour leur usage; mais s'ils en laissent refroidir les cendres avant de s'en servir, elles ne peuvent plus leur être utiles.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Pour engraisser leurs bestiaux, ils leur donnent le matin des boules de sucre brut, mêlées avec du beurre, & ils leur lavent aussi-tôt les dents, pour empêcher que la saleté n'y demeure. Dans le jour, ils les nourrissent avec les herbes que les champs produisent, après avoir eu le soin de les bien nettoyer. Le soir, ils leur donnent des pois & des feves trempés dans l'eau, où on les laisse quelque temps avant de les leur faire manger.

Les Habitants pêchent nne grande quantité de bois, du fond de la mer voisine, où il plonge; au lieu que dans les autres pays, il nage sur la surface de l'eau. Ce bois est apporté par les courants des montagnes de

Perſe, qui ne ſont qu'à deux lieues de diſtance.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Feu de ſept ans dans cette Iſle.

Pluſieurs raiſons concourent à faire croire ce qu'on rapporte, que cette Iſle a brûlé pendant ſept années. Elle eſt très-ſujette aux tremblements de terre; les vents du ſud qui viennent des montagnes, en apportent des vapeurs ſulphureuſes, dont on ſent que l'air eſt rempli: la terre en pluſieurs endroits, paroît noire ou rouge, & préſente l'aſpect le plus hideux, & les vallées ſont couvertes de cendres, ſemblables à de la chaux vive. Outre ces marques évidentes de feu, on trouve ſous l'eau, au bord de la mer, une eſpece de pierre ponce, ſpongieuſe, légere, caſſante & poreuſe: quand on la met en poudre, elle ſe mêle aiſément avec l'eau, & forme un excellent ciment, qui, avec le temps, ſe durcit de façon, qu'il réſiſte ſuffiſamment à toutes les influences de l'air & des ſaiſons. Il n'eſt pas impoſſible que ces pierres ayent été lancées de quelque montagne brûlante: la plus grande partie ſont noires, & il n'y en a de blanches, que celles qu'on trouve

près le rivage de la mer, où elles ont demeuré long-temps, continuellement baignées de ses eaux.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1662.

Les chaleurs sont encore plus fortes à Ormus qu'à Gomeron, durent au moins cinq mois, & continuent quelquefois depuis celui de Mai jusqu'en Décembre. Pendant toute cette saison, le vent souffle du sud-est, & de l'ouest-sud-ouest, mais rarement du sud. On remarque que ce dernier vent, quoiqu'il ne donne pas grand rafraîchissement aux maisons, rafraîchit cependant l'eau dans laquelle se baignent souvent les Habitants. Il est rare qu'ils s'amusent à nager ou à plonger dans la mer, parce que la salure & la chaleur de l'eau, font aisément enlever la peau.

Il y a des maisons publiques qui payent au Roi une somme considérable, & où l'on vend une liqueur qui découle d'un arbre : ils la nomment Tari, & elle ressemble assez au vin doux. On y trouve aussi une espèce d'eau-de-vie, tirée par distillation du riz & du sucre, ainsi que des vins d'Espagne & de Perse. Ces vins sont très-chers, & il n'y a que les gens riches qui en font usage: le

peuple boit ordinairement de l'eau.

Nieuhoff, Chap. III.

An. 1662.

Gouvernement d'Ormus.

Ormus étoit anciennement gouverné par ses propres Rois; ils en tiroient des trésors prodigieux par les douanes & par les impôts, ce qui les mettoit en état d'étendre leurs conquetes dans le continent; mais ce qu'ils avoient gagné par leurs armes, ils l'ont ensuite perdu par leur négligence. Ils se sont livrés totalement aux plaisirs, & ont abandonné le soin des affaires publiques a des Favoris, qui, préférant leurs intérêts particuliers à l'avantage de leur Souverain, & à l'honneur de leur patrie, ont été vaincus facilement par les Portugais. Ceux-ci après avoir forcé les Rois à payer un tribut, sont demeurés en possession du pays, jusqu'en l'année 1622, qu'ils en ont été chassés par les Persans, aidés des Anglois, auxquels les Vainqueurs ont accordé, en considération de leurs grands services, la moitié de tous les droits qu'on leve dans le port.

Toutes les marchandises des Indes, étoient autrefois apportées en Europe, par la voie d'Ormus, d'où on les transportoit par le Golfe Persique & par la riviere d'Euphrate,

à Balfora. De Balfora, on les chargeoit fur des chameaux, jufqu'à Bagdad, ville fituée fur le Tigre, où plufieurs caravannes fe réuniffoient pour fe rendre enfemble à Alep, après un voyage de quarante jours par les déferts de Sirie. D'Alep, elles alloient à Tripoli, fituée fur la Méditerranée, & on les y embarquoit pour les différents ports de l'Europe. La découverte d'un paffage aux Indes Orientales, par le Cap de Bonne-Efpérance, a entierement aboli cette méthode fi longue & fi coûteufe, de voiturer les marchandifes, & par conféquent, la ville d'Ormus en a fouffert un tort irréparable; cependant il y va toujours plufieurs Marchands, pour acheter des perles, & quelques foies de Perfe, en petite quantité, qu'on tranfporte par terre à Bagdad.

NIEUHOFF. Chap. III.

An. 1661.



CHAPITRE IV.

De la pêche des perles dans l'isle de Baharen : de l'isle de Quixome : Description particuliere du poison nommé Baxana : De la prise de cette Isle par les Portugais : De leur expulsion par les Perses & par les Anglois : Nieuhoff quitte la ville de Gomeron & continue son voyage : Préparatifs des Hollandois, contre la ville de Saint Thomé, description de cette Ville : Tombeau de l'Apôtre de même nom : Notre Auteur arrive à Paliacate : Description des Mestices & Kastices : Description de Masulipatan.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

Pêche des perles à Baharen, Isle de Quixome.

ENTRE un grand nombre d'Isles situées dans le Golfe Persique, est celle de Baharen, fameuse par la pêche des perles, qui occupe en général, plus de deux cents barques : nous ne nous arrêterons pas à en parler ici, parce que nous l'avons déjà fait dans un autre endroit.

A trois lieues d'Ormus, est une Isle nommée Quixome, qui produit une

une grande quantité de bled & d'autres sortes de grains. Outre un grand nombre de différentes especes d'arbres, on y en trouve un, qui est particulier à cette Isle, & dont le fruit est un poison si subtil, qu'il fait mourir immédiatement ceux qui en mangent, en si petite quantité que ce soit: son influence est même si dangereuse, qu'on s'expose à une mort certaine, si l'on s'endort seulement un quart d'heure sous cet arbre; les Naturels le nomment Baxana, & son fruit Rabuzit.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

Comme on trouve de très-bonne eau fraîche dans cette Isle, ainsi que du grain, dont elle fournit celle d'Ormus, les Portugais s'en rendirent les maîtres, & y éleverent un Fort; mais ils en furent bien-tôt chassés par les Persans qui les assiegerent par terre, pendant que les Anglois les assiégeoient par mer.

Dans l'Isle de Jarek, qui est au sud-ouest d'Ormus, la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, qui réside à Gomeron, a fait planter un jardin, où l'on entretient quelques végétaux très-utiles, & des oiseaux privés pour l'amusement.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An 1662.

M. Nieuhoff part de Gomeron.

Après être resté quelque temps à Gomeron, Nieuhoff en partit le 2 de Juin ; il suivit la côte de Malabar, avec l'intention de gagner Puntegale, dans l'isle de Ceylan. Il avoit des lettres de recommendation pour le Gouverneur de cet endroit ; mais il les envoya par un petit vaisseau, n'étant plus dans le dessein d'y aborder, & il continua sa route jusqu'à Jafnapatnam.

Les Hollandois avoient alors formé le projet de mettre le siege devant Saint Thomé ; mais ils en furent détournés, quand ils apprirent que cette Isle avoit été vendue aux Idolâtres, par les Portugais.

Description de Saint Thomé.

La ville de Saint Thomé, autrement nommée Calamena, & par les Naturels, Maliapour, est située sur la côte de Coromandel. C'est une des plus belles villes de tout l'Orient, soit que nous la considérions par la magnificence des bâtiments, soit que nous examinions le nombre & la richesse des Habitants. Elle est fortifiée par un mur de pierre & par plusieurs bastions : il y a trois cents villes ou villages sous sa jurisdiction, & c'est un des ports les plus commo-

des de toutes les Indes Orientales. Il y avoit du temps des Portugais, une Eglise de Capucins, dédiée à Saint François, outre plusieurs autres beaux édifices, & un Collége entre les mains des Jésuites, qu'on prétend qui convertirent, en l'année 1604, cent mille Mahométans & Payens, dans cette Ville seule. On dit que le corps de l'Apôtre Saint Thomas y est enterré, & l'on montre son sépulchre dans une petite chapelle, sur le sommet d'une montagne assez éloignée de la mer. L'endroit où, suivant la tradition, cet Apôtre faisoit ses prieres, est entouré d'un balcon de fer, très-bien travaillé. La Chapelle est magnifiquement ornée: le bois dont elle est construite, est regardé comme une relique par les dévots Pélerins, qui en emportent pour l'enchâsser dans de l'or.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

De Jafnapatnam, notre Auteur se rendit à Negapatnam, dont le nom est composé de deux mots Malabares, qui signifient serpent & ville; & on le lui a donné, à cause du grand nombre de serpents, nommés Cabro Capellos, qui se trouvent aux environs. Elle est située à 9 degrés 42

Nieuhoff passe à Negapatnam.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

minutes de latitude ſeptentrionale; & avant que les Hollandois l'euſſent enlevée aux Portugais, en 1658, elle étoit magnifiquement ornée de pluſieurs belles Egliſes & d'autres édifices, dont on voit actuellement à peine quelques reſtes. Elle eſt cependant bien fortifiée, entourée d'un bon foſſé, & très-peuplée; la plus grande partie des Habitants, ſont de couleur tannée, à cauſe du mélange des Maures & des Chrétiens. Ce ſont les Mahométans qui en ſont le principal commerce.

Lorſque Nieuhoff eut terminé les affaires qui l'avoient conduit en cette Ville, il côtoya le rivage, qui eſt plat & ſabloneux, juſqu'au 15 de Juin, qu'il arriva à Paliacate, où il rendit compte à Laurent Pit, Directeur de la Compagnie, de tout l'or & l'argent dont on l'avoit chargé en Perſe.

La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales a, dans cet endroit, un très-bon Fort, nommé Jeldrée, avec quatre baſtions de pierre. La ville eſt habitée en partie par les Hollandois, & en partie par les Naturels payens, qu'on nomme Janti-

ves, & qui trafiquent presque tous en toiles & en cotons blancs & peints. Il y a aussi un marché toutes les semaines, pour la vente du riz & des autres grains, que le pays produit abondamment.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

Le riviere fournit une grande quantité de poissons, que les Habitants apprêtent & vont vendre aux marchés étrangers ; ils ont soin d'en faire la pêche avant les grandes chaleurs de l'été, qui souvent font périr presque tout le poisson qui reste dans l'eau.

Des Mestices & des Kastices. Description de Masulipatan.

Les principaux Habitants, sont composés de Mestices & de Kastices : les premiers, sont les enfants nés du mélange des Européens avec les Naturels ; les autres, sont les descendants des Mestices : on y trouve aussi de riches Juifs, des Chrétiens de Saint Thomas & des Banianes.

Nieuhoff partit de Paliacate, le 20 de Juillet, & alla jetter l'ancre devant Masulipatan, pour y faire du bois & de l'eau. Cette Ville est située sur la riviere Kisn, à quelques lieues de Nagapatnam, & est baignée des eaux de cette riviere dans toute la partie du nord-est. Du côté de la

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1662.

terre, elle est entourée d'un étang, sur lequel il y a un pont de deux mille pas de longueur, pour la communication de la ville à la campagne, avec une maison au milieu, où les Voyageurs fatigués peuvent prendre quelque repos.

En hiver, la riviere monte à une telle hauteur, que les Habitants sont obligés de se servir de barques pour aller dans les rues; mais en été, elle devient guéable, & n'a pas plus de quatre pieds de profondeur. Elle est infestée d'un grand nombre de crocodiles; mais on en est dédommagé par l'excellent poisson qu'on y trouve en abondance. La ville est bien peuplée & les maisons sont proches les unes des autres. Elles sont très-propres, construites en bois, & couvertes de tuiles creuses. Il est défendu par un Edit du Roi, d'y faire aucun bâtiment de pierre, ce Prince s'imaginant que des édifices forts & solides, encourageroient ses Sujets à la révolte. Peut-être juge-t-il que sa propre tyrannie ou son peu d'attention aux affaires, ou au moins, les exactions & la dureté de ses Ministres, suffisent pour les faire

ulever. Cependant les Mahometans Persans, ont obtenu la permission d'élever une mosquée de pierre de taille blanche, au centre même de la ville, & quelques Capucins Portugais, ont aussi eu assez de crédit, pour y établir un Couvent; mais la plus grande partie des Habitants sont des Marchands payens, quoiqu'ils portent, comme les Maures, des vestes blanches de coton & des turbans.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1661.

Le riz leur tient lieu de pain, l'eau fait leur boisson ordinaire, & ils ont une grande quantité de poisson, de canards, d'oies & d'oiseaux privés & sauvages de toute espece. Les Compagnies Angloise & Hollandoise des Indes Orientales, y ont chacune un Comptoir.

La campagne à l'ouest de Masulipatan, est unie & sans hauteurs : du côté de l'est, elle est remplie de palmiers & d'autres arbres, & la vue est bornée par des collines. M. Nieuhoff retourna à Paliacate, où il prit sa charge de marchandises qu'il savoit être d'un bon débit à Batavia. Son dessein étoit de faire voile pour cette Ville; mais il fut obligé, par ordre

NIEUHOFF, Chap. IV.

An, 1662.

de la Compagnie, de joindre une flotte qu'elle envoyoit d'Europe, contre quelques Places que possédoient les Portugais sur la côte de Malabar. Dans cette expédition, il fut témoin de la prise des villes de Colang, Cranganor, & de plusieurs autres, dont nous parlerons plus amplement, en donnant l'abrégé des Mémoires de Baldæus.

Les Hollandois mettent le Roi de Cochin sur le Trône.

Ce fut dans le même-temps, que les Hollandois remirent sur le trône, le Roi légitime de Cochin, nommé Momadavil. Il en avoit été chassé par les Portugais, qui avoient élevé à sa place, un de ses oncles, lequel étoit dans leurs intérêts. Momadavil étoit un Prince très-affable, qui parloit assez bien les langues Malabare & Portugaise: il portoit ordinairement une chaîne d'or autour du col, de gros anneaux du même métal aux doigts, & étoit habillé de toile de coton blanche.

Pendant que les Hollandois assiégerent la ville de Cochin, ce Prince fut confié aux soins de M. Nieuhoff, qui, sur sa parole d'honneur, & sur celle de la Reine de Coulang, lui permit de visiter librement cette

rinceſſe. A ſon retour, il tomba ıalade & mourut à bord. NIEUHOFF, Chp. IV.

Il eut pour ſucceſſeur, ſon frere, ui portoit une couronne d'or, où toient gravées les armes de la Compagnie des Indes. Ce Prince tenoit ne cour ſuperbe dans un endroit es plus agréables, à peu de diſtance e Cochin. An. 1662.



CHAPITRE V.

Monsieur Nieuhoff est nommé Agent de la Compagnie, pour entretenir une correspondance d'amitié avec les Princes du Malabar : Il arrive à Calcolang : Sa réception : Portrait du Roi & de son premier Ministre : Il se rend ensuite à Porka : Description du pays & du palais du Roi : Il conclut un traité avec ce Prince : Le Christianisme encouragé dans ce Royaume : Maladies auxquelles les Habitants sont sujets : Leur commerce : Oppositions qu'éprouve Nieuhoff dans sa négociation à la Cour de Marta : Il réussit après de grandes difficultés : Il obtient une audience du Roi de Travancour : Description de ses Etats : Son entrevue avec la Reine de Coulang.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664

APRES la prise de Cochin, il fut jugé nécessaire de confirmer une alliance avec quelques-uns des Princes voisins qui habitent la côte de Malabar. M. Nieuhoff fut choisi

our cette commission par M. Jacues Hustart, premier Conseiller es Indes, dans ce département important. Il lui donna ses lettres de réance, avec toutes les instructions écessaires, & Nieuhoff partit le 21 e Janvier 1664, pour la ville de alcolang, accompagné d'un Serent, d'un Interprête & de plusieurs oldats.

NIEUHOFF. Chap. V.

An. 1664.

M. Nieuhoff est chargé d'une négociation.

Aussi-tôt qu'il fut en cette Ville, 1 donna avis de son arrivée au Roi, Nieuhoff avec un sous-Facteur de Compagnie, nommé Willing, furnt introduits à l'audience de ce rince, qui les reçut avec bonté, & ur donna toute la satisfaction qu'ils ouvoient desirer. Il avoit tout ce ui caractérise un homme d'honneur sincere : son abord inspiroit la conince, & ses actions la confirmoient. Les principales affaires du Royaue, étoient conduites par son faori le plus intime. Semblable à tous s autres Ministres d'Etat, il ne séaroit jamais son intérêt personnel l'intérêt public ; mais il étoit toumurs dominé par le dernier.

De cette Ville, Nieuhoff se rendit uprès du Roi de Porka, qu'il suivit

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1663.

à sa maison de campagne. Elle etoit à dix lieues dans les terres, dans un pays plat, coupé de canaux, comme la province de Hollande. Les campagnes des environs étoient couvertes de champs de riz, ou ornées de très-beaux arbres. Il n'y a point de grandes routes, & l'on n'y voyage que par eau.

Notre Auteur s'embarqua pour Kudda Malair, autrement Koromallo, qui est le nom de cette maison de campagne, sur un canal étroit, qui donne entrée dans un grand lac de deux lieues de largeur. Il entra ensuite dans un autre canal, dont l'ouverture étoit si étroite & si embarrassée de joncs, qu'il y avoit à peine de la place pour faire agir les rames. Ce canal le conduisit dans une large riviere bordée de beaux champs de riz, des deux côtés, avec quelques montagnes un peu éloignées, où entre autres arbres, on en voit quelques-uns de ceux qui portent le poivre. La vue de ces montagnes, jointe à celle de plusieurs belles maisons, de jardins bien entretenus, & de petits bois d'endroits en endroits, forme le plus charmant paysage.

Kuddan Malair, situé sur la rive droite de la riviere, est un village habité par des Chrétiens de la secte de Saint Thomas. En remontant cette riviere, les gens de Nieuhoff firent feu sur un gros crocodile, qui étoit exposé au soleil, sur un banc de sable : mais il se sauva dans l'eau. Ce terrible animal étoit très-redouté des gens de la campagne, auxquels il avoit causé de grands dommages.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

Le Roi faisoit alors réparer son palais, qui étoit quarré & fort ancien : il y avoit un grand nombre d'appartements, dont plusieurs étoient ornés de sculpture d'un assez beau travail; les fenêtres avoient des treillis de jonc ou de nacre de perle transparante. On y voyoit de très-belles salles de bains, où l'on montoit par de larges degrés de pierre, dont quelques-uns avoient vingt pieds de longueur, & un pied & demi de largeur.

Il est bien reçu de plusieurs Rois Indiens.

L'arrivée de M. Nieuhoff ayant été prévue à la Cour, il trouva à son débarquement un des grands Officiers de l'Etat, qui le conduisit à l'audience du Roi, & il vit que ce Monarque étoit très-favorablement

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

disposé pour les intérêts des Hollandois. Quand Nieuhoff sortit, Sa Majesté l'accompagna jusqu'à la porte de la salle d'audience, & l'Officier qui l'avoit introduit, le conduisit dans son propre appartement, où l'on avoit préparé un grand repas pour lui & pour ceux qui l'accompagnoient. M. Nieuhoff fit avec ce Prince, un traité qui fut redigé par écrit, & partit ensuite pour aller rendre compte à M. Hustart du succès de sa négociation. Ce Conseiller l'envoya une seconde fois vers le Roi de Porka, pour terminer le traité, qui regardoit particulierement le commerce du poivre, & l'on marqua tant d'égards pour le caractere d'Envoyé, dont il étoit revêtu, qu'une heure après son arrivée, il eut audience du Roi, qui le reçut avec la plus grande magnificence, & avec une suite brillante.

Quand Nieuhoff eut délivré ses lettres de créance, le Roi, qui parloit bien Portugais, s'entretint avec lui en particulier, & lui accorda tout ce qu'il demandoit en faveur de la Compagnie, avec la condition de lui payer dans un temps fixé, une

omme dont ils convinrent. Ce Prince étoit un Monarque absolu, qui ne dépendoit d'aucune autre Puissance, & qui avoit tant d'amour pour la Justice, que personne, dans ses États, n'osoit se rendre coupable du plus léger larcin. Il étoit très bien fait, de l'âge d'environ trente ans, & avoit des connoissances fort étendues. Il avoit plus de cinq cents barques ou petits bâtiments, en quoi consistoit sa principale force.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

Les Rois de Porka étoient anciennement payens, & adoroient au moins, neuf cents Idoles. Le Christianisme s'y introduisit vers la fin du seizieme siecle, & depuis ce temps, il y a fait assez de progrès.

Le Roi qui étoit sur le trône, du temps de Nieuhoff, protégeoit beaucoup les Chrétiens, & avoit accordé aux Jésuites d'assez grands priviléges, tels que celui de construire des Églises avec des croix au dessus, d'y appeller les fidelles au son des cloches, & d'y exercer librement leur religion.

Description du Royaume de Porka.

Le Royaume de Porka a environ douze lieues de longueur : il est borné par celui de Cochin au nord,

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

par celui de Calcolang au sud, par la mer à l'ouest, & par Takken Berkenker au nord-est. Le terroir, en général, y est fertile; mais l'air y est assez mal sain. Les Habitants sont sujets à perdre la vue, ce qui vient de l'usage où ils sont de manger leur riz très-chaud; & à avoir les jambes enflées, à cause de la mauvaise eau qu'ils boivent. Ils vivent de leur agriculture & de la vente de leur poivre, qui étoit anciennement acheté par les Anglois: mais à présent, ce sont les Hollandois qui s'en emparent, & ce Roi peut être regardé en quelque sorte, comme leur tributaire.

Nieuhoff se rend à Martan.

De Porka, M. Nieuhoff & M. George-Henri Willing, se rendirent à cheval à la ville de Marta, ou Martan, qui est la capitale d'un Royaume de même nom, située à trois lieues au sud de Cochin. Ils y arriverent vers midi, & descendirent au Comptoir de la Compagnie Hollandoise, qui est un très-beau bâtiment, construit dans le goût Malabare, avec des jardins très-agréables & des avenues de palmiers.

Nieuhoff fut introduit auprès du Roi; mais il trouva ce Prince très-

opposé à sa demande, qui étoit de défendre l'importation du poivre, parce que la Compagnie vouloit envahir, pour elle seule, toute cette branche de commerce. Quelques Marchands Mahométans, qui faisoient particuliérement ce trafic, employerent tout leur crédit auprès du Roi, pour qu'il persistât dans son refus; mais l'adresse de Nieuhoff l'emporta, & après deux jours de négociation, il réussit à le gagner: cependant il fut obligé de renoncer à une autre demande qu'il avoit faite pour obtenir la permission de peler la canelle sauvage.

Lorsque les conditions furent réglées à la satisfaction mutuelle du Roi & du Député, on dressa les articles de leur convention, & ils furent signés de l'un & de l'autre, dans une place, en présence de toute la Cour, & d'un nombre infini de peuple, qui étoit venu en foule pour être témoin de cette cérémonie. M. Nieuhoff fit paroître toute sa sagacité en cette occasion; & par l'étendue de sa pénétration, il sut faire à propos des actes de générosité, sans lesquels il lui auroit été impossible de réussir.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

Le Royaume de Martan s'étend jusqu'à celui de Porka, qui le borne au nord ; la mer des Indes le termine du côté du sud, & il est borné par de hautes montagnes vers l'est. Il est très-peuplé & son terroir très-fertile : il produit beaucoup de poivre, quantité de pois, de feves & d'autres végétaux ; on y voit aussi de beaux champs de riz, avec quelques puits salés. Le Roi qui avoit environ soixante ans, étoit fort gros & d'un visage févere : il portoit un turban d'écarlate, entouré d'une toile de coton, & avoit à sa solde, environ douze cents Negres. Les Chrétiens étoient en grand nombre dans son Royaume ; & en 1581, les Jésuites avoient eu le crédit d'obtenir la permission d'y bâtir une Eglise, qu'ils dédierent à Saint André, parce que la derniere main y fut mise le jour de la fête de cet Apôtre.

Il passe à Kalcolang.

De Martan, notre Auteur se rendit le 9 de Février, à Kalcolang, dont le Roi lui fit présent d'une très-belle robe de brocard, à la maniere des Indes, & lui marqua la plus grande satisfaction de ce qu'il avoit réussi dans sa négociation.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

Le 12 de Février, M. Nieuhoff s'embarqua sur un vaisseau qu'on lui avoit préparé, pour se rendre à Atingen, où résidoit le Roi de Travankoor. Vers le point du jour, il débarqua dans un village nommé Napull, environ cinq lieues à l'est de Coulang. Il fut obligé de se servir d'une barque Indienne pour descendre à terre, parce que la mer étoit si haute, que son vaisseau auroit été en danger, si on ne l'avoit tenu au large.

Il arrive à Travankoor.

De Napull, il fit environ une lieue par terre, sans perdre la mer de vue, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à une grande riviere, où il monta sur une barque; & après avoir été à la rame pendant trois heures, il arriva sans accident à la Cour du Roi de Travankoor. Un des grands Officiers le reçut sur l'escalier, & le conduisit devant ce Prince, dont il fut très-bien accueilli. Il lui remit ses lettres de créance, & on lui donna ordre d'en attendre la réponse dans les jardins du palais, où on le conduisit pour les lui faire voir, accompagné de quelques uns des principaux nobles, après qu'on lui eut présenté

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

pour rafraîchissement, du fruit de l'arbre nommé Pisang.

Il y demeura quelque temps, & reçut un Message du Roi, qui lui fit dire que dans une affaire aussi importante que la négociation dont il étoit chargé, Sa Majesté ne pouvoit se déterminer avant d'avoir pris un jour de délai pour y réfléchir. Cette réponse fit juger à M. Nieuhoff, que ce Prince ne devoit pas être regardé comme ami de la Compagnie; mais il reçut ensuite un Message particulier de la Reine, qui l'assura qu'elle avoit des intentions très-favorables pour les Hollandois, & qu'elle employeroit tous ses soins à établir une paix solide avec eux. Enfin on remit à conclure le traité définitif dans la ville de Coulang, & Nieuhoff y retourna le 16 de Février.

Le Royaume de Travankoor a environ vingt-quatre lieues de longueur; il prend son nom de la Capitale, & produit en abondance, du poivre, du riz, de la canelle sauvage & d'autres épices. Les Habitants, qui sont en assez grand nombre, s'habillent suivant la mode du Malabar. Le Roi est servi avec splendeur;

il entretient beaucoup d'Officiers, qu'on nomme Mandegala, & plusieurs Conseillers, appellés Pullas.

Le Poivre des environs d'Attingen, n'est pas si gros que celui des vallées de Coulang & de Cochin; & la terre qui le produit est rouge & très-forte. Les montagnes sont partagées en champs de riz, qui s'élevent les uns au-dessus des autres, comme des degrés, & qui sont arrosés par différents petits ruisseaux.

Le 18 de Février, notre Auteur partit de Coulang avec M. Scaward Baker, pour se rendre à Gaenrée, & a conclure un traité avec la Reine de cet endroit. A son arrivée à Cagioli, il apprit que cette Princesse étoit partie pour un pélerinage, dans la contrée de Paratali, d'où elle ne devoit revenir que dans un mois, parce qu'il y avoit cinq grandes journées de chemin, dans un pays si plein de rochers, que les voitures ne pouvoient y passer & qu'il étoit presque impraticable, même pour les bêtes de somme & pour les gens de pied. Ces difficultés déterminerent M. Nieuhoff à renoncer au premier dessein qu'il avoit eu de suivre la Reine,

NIEUHOFF, Chap. V

An. 1664.

& il se contenta de laisser une lettre à un de ses Ministres, pour inviter Sa Majesté à accepter les offres d'amitié que lui faisoit la Compagnie, suivant l'exemple des autres Princes du Malabar.

Quelques jours après, notre Auteur trouva à Coulang-China, un des Ministres du Roi de Travankoor, & après quelques altercations, il conclut avec lui un traité très-avantageux pour la Compagnie.

Il va à Coulang.

Le 2 de Mars, M. Nieuhoff partit pour se rendre au palais de la Reine de Coulang : il trouva cette Princesse accompagnée de sept cents Soldats ; & très-bien disposée à accepter toutes ses propositions. Elle lui fit présent d'un bracelet d'or qu'elle ôta de son propre bras. Elle étoit de moyen âge & très-intelligente dans la conduite des affaires publiques. Elle avoit la peau brune, & les cheveux noirs attachés avec un nœud par derriere. Elle portoit autour de la ceinture, une bande assez étroite de toile de coton, & en avoit une autre qui flottoit négligemment sur ses épaules ; le reste de son corps étoit nud, & sa tête étoit couverte

d'une espece de chapeau blanc. Son col & ses bras étoient ornés de bracelets d'or garnis de pierreries, & elle avoit de très-beaux pendants à ses oreilles, qui étoient fort longues.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1664.

En revenant de Coulang, M. Nieuhoff fit une visite à l'Amiral Houstart, & lui rendit compte de toutes ses négociations, dont l'Amiral parut très-satisfait. Vers le même temps la femme du Chef d'escadre Bitter, fut introduite auprès de la Reine, par M. Nieuhoff: elle fut conduite à la Cour, dans le Palanquin de Sa Majesté, qui lui fit la réception la plus gracieuse. Les femmes de Malabar étoient aussi curieuses de s'attirer un regard de cette Dame Européenne, quand elle passa dans son Palanquin, qu'elle le pouvoit être elle-même, d'avoir une entrevue avec la Reine de Coulang & avec celles de sa suite.



CHAPITRE VI.

Monsieur Nieuhoff part de Coulang & reçoit ordre d'aller à Tutucurin : On le rappelle à Coulang : Description de Tutucurin, portrait des Habitants : Espece particuliere de souris : Férocité des serpents de Maduré : Pluie de sable très-dangereuse : De quelle maniere le Naïck de Maduré s'assure de la fidélité de ses principaux Officiers : De la pêche des perles : Comment on plonge pour cette pêche : D'une corne animée, nommée Sianco : Nieuhoff traverse les montagnes de Balligate : Danger qu'il court d'être pillé par des voleurs : Il retourne à Coulang, mais il quitte cette place à cause d'une dispute, & s'embarque pour la Hollande : Sa conduite est approuvée : Il est encore nommé facteur pour la Compagnie des Indes Orientales.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

LORSQUE M. Nieuhoff eut mis les affaires de la Compagnie dans une situation favorable, & qu'il eut assuré son commerce, en faisant des traités

traités avec plusieurs des Princes de la côte de Malabar, il partit de Coulang, qui depuis deux ans, étoit le principal endroit de sa résidence, pour se rendre à Tutucurin, afin d'y remplir la place du principal Directeur, qui avoit reçu ordre de passer en Perse, pour des affaires importantes.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Nieuhoff passe à Tutucurin.

Le 12 de Mars, notre Auteur s'embarqua pour cette Ville, où il arriva le 18, après avoir été très-fatigué par les vents contraires. Il y demeura environ six mois, & fut ensuite rappellé à Coulang, où il étoit très-estimé, pour y reprendre le soin des affaires du commerce de la Compagnie, & il laissa M. Laurent Piil, chargé de ses intérêts, à Tutucurin.

Cette Ville ne peut être regardée que comme un principal village, & l'on en trouve six autres sur la côte de Maduré, qui, tous ensemble, ne contiennent qu'environ vingt mille personnes. Il y a un beau port de mer, situé dans un terrein uni, & orné de plusieurs édifices de pierre, entre autres de trois Eglises Chrétiennes, d'un couvent de Franciscains & d'une chapelle de Protestants;

NIEÛHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Les Habitants sont plutôt payens que Chrétiens, quoiqu'ils paroissent fort attentifs à la célébration du service divin, malgré le peu de connoissance qu'ils en ont. Ils sont presque noirs, forts, trompeurs, rusés & enclins à la débauche; ils ont peu d'attention pour leurs femmes, & s'attachent assez ordinairement à plusieurs maîtresses favorites. Ils mangent de la viande & du riz, ne boivent que de l'eau, & subsistent de la pêche des perles, ainsi que du travail des toiles de coton peintes.

Les Capitaines & les Gouverneurs de ces sept villages, changent tous les ans, & jurent fidélité à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Ils sont particulierement sous la jurisdiction du Naïck de Maduré, qui s'étend à soixante & quinze lieues de longeur, sur trente de largeur. La côte de la mer est remplie de perles, mais la terre ne produit d'autre verdure que celle de la joubarbe & des chardons. Le coco même, qui pousse avec tant de facilité dans les autres endroits ne peut venir dans ce terroir.

On y trouve des lievres, dont la

chair eſt fort dure, avec des perdrix rouges. Il y a des ſouris de deux eſpeces, qui ne craignent pas les attaques des chats. Les plus petites ſont rouges & féroces: les plus grandes ont la couleur & la figure de celles d'Europe, mais leur peau eſt rude & ſans aucun poil. Elles ſont auſſi groſſes que des chats, ſe battent courageuſement, & cauſent un dommage conſidérable aux Marchands, par les trous qu'elles font dans leurs magaſins.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Ce canton eſt rempli d'animaux venimeux, & les ſerpents y ſont ſi peu craintifs, qu'il y en eut un, qui laiſſa une nuit, ſa peau aux pieds de Nieuhoff. Aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, l'air y eſt d'une chaleur exceſſive, & il ſouffle des vents brûlants qui amenent des tourbillons d'un ſable léger des montagnes: il eſt très-dangereux alors de ſe promener dans la campagne, où l'on ſeroit en riſque d'en être ſuffoqué.

Moyen dont ſe ſert le Naïck de Madaré, pour s'aſſurer de la fidélité de ſes ſujets.

Le Naïk eſt maître de pluſieurs provinces conſidérables, dont chacune a un Gouverneur particulier. Il s'aſſure de la fidélité de ſes Sujets,

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1664.

en retenant leurs femmes & leurs enfants enfermés ſous la garde des Eunuques, dans un chateau, éloigné d'environ ſept lieues de Maduré. Les maris ne peuvent les aller voir qu'avec une permiſſion particuliere, qui, ordinairement, eſt limitée à deux ou trois jours, & cette contrainte eſt cauſe que la plus grande partie des Nobles ont des Concubines. Nous avons déjà obſervé que le mot Naïck, ſignifioit originairement Gouverneur ou Viceroi; mais à préſent ceux qui le portent, jouiſſent de la puiſſance royale.

Comment on fait la pêche des perles.

On fait la pêche des perles entre la côte de Maduré & l'iſle de Ceylan. Quelques-uns des bancs où on les trouve, ſont à ſix ou ſept braſſes de profondeur dans la mer, & à douze ou quinze toiſes de diſtance du rivage. Ces bancs ſont plutôt des eſpeces de rochers de corail blanc; & lorſque les huîtres y ont demeuré environ ſix ans, elles y vomiſſent leurs perles, qui ſont alors perdues. Le mois d'Octobre eſt le temps le plus favorable pour cette pêche, parce que c'eſt la ſaiſon où l'air eſt le plus calme, & la mer plus tran-

quille. Les Plongeurs ſont couverts d'une chemiſe légere, avec des gants à leurs mains & des filets attachés autour de leur col, pour y mettre les huîtres qu'ils détachent du rocher. Chacun a une pierre d'environ cinquante livres, qui lui ſert à être plutôt au fond de l'eau, & on la retire auſſi-tôt qu'il fait connoître par un ſignal, qu'elle ne lui eſt plus néceſſaire. Les Plongeurs travaillent avec la plus grande diligence, à arracher les coquilles du roc, & à en remplir leurs filets. Quand ils jugent qu'ils ne peuvent reſter plus longtemps dans l'eau, ils tirent la corde à laquelle ils ſont attachés, & ceux qui ſont dans la barque les en retirent auſſi-tôt. Ces barques, qu'on nomme Toniis, ſe louent un prix réglé par jour, avec les hommes d'équipage & les Plongeurs.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An, 1664.

Toutes les coquilles qu'on apporte à terre, ſont miſes en un monceau, juſqu'à ce que le temps de la pêche ſoit fini. On les ouvre alors dans une maiſon de bois, élevée pour cet uſage, en préſence d'un Facteur de la Compagnie & d'un Agent du Naïck. Il arrive ſouvent que la puanteur

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

occasionnée par la longueur du temps qu'on les a gardées, engendre des maladies contagieuses. Il y a des coquilles où l'on ne trouve point de perles, d'autres en ont six ou sept, & quelques-unes même jusqu'à huit. On les éclaircit avant de les vendre, en les frottant avec du riz en poudre & du sel.

Outre les coquilles à perles, on pêche encore sur cette côte, d'autres coquillages qui ressemblent à des cornes; on les nomme Siancos & elles contiennent un être animé. On en fait des bracelets & des bagues, que dans le pays, on préfere à celles d'ivoire. On en a quelquefois pêché d'une espece beaucoup plus estimée que les autres pour la grosseur & pour la couleur: on la nomme la corne du Roi; mais il se passe quelquefois cent ans sans qu'on en trouve une. Les Plongeurs & les Pêcheurs sont souvent dévorés par des Scharcks ou requins, qui sont des animaux très-voraces; & quoique ces gens soient Chrétiens, ils croyent s'en garantir par des enchantements & des conjurations.

M. Nieuhoff passe à Coulang & revient à Batavia.

M. Nieuhoff dans son voyage à

Coulang, traversa les montagnes, nommées Balligate, qui forment une chaîne de plus de cent lieues de longueur. Quand le soleil luit, la surface de la terre, qui est d'un rouge éclatant, fait des réflexions surprenantes dans la moyenne région de l'air.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1664.

Il n'y a point, entre Tutucurin & Coulang, d'hôtelleries où les Voyageurs puissent se reposer & se rafraîchir; mais notre Auteur étoit accompagné de plusieurs Esclaves qui portoient des provisions, & il avoit une garde de Soldats. Il fut obligé de les prendre à sa suite, pour se garantir d'un parti de voleurs Malabares, qui l'auroient certainement dépouillé lui & ses gens, s'il n'avoit été bien escorté. Ils eurent même la hardiesse d'en enlever deux, chargés de vin de Perse; mais ces bandits furent mis en fuite aussi-tôt qu'ils virent une file de mousquets qu'on étoit prêt de décharger sur eux.

Le 25 de Mai, M. Nieuhoff arriva à Coulang, où il prit des mesures pour fortifier & rétablir cette place: mais il eut quelque différent avec M. Goens qui y présidoit, au

NIEUHOFF, Chap. VI.

lieu de Jacob Houftart, alors à Batavia, & Nieuhoff reçut des ordres pour fe rendre à Columbo, dans l'ifle de Ceylan. Il y refta environ un an, & fe rendit enfuite à Batavia. Il y arriva le 20 d'Août 1667, & y demeura trois ans, fans être engagé au fervice de la Compagnie.

An. 1664.

Il repaffe en Hollande.

Le 17 de Décembre 1670, il remit à la voile pour la Hollande, dans un vaiffeau des Indes Orientales : il eut la vue de l'ifle de Money, le premier de Janvier 1671, & le 6 de Mars, il mouilla au Cap de Bonne-Efpérance, où arriva le 8, un yacht, nommé la Marie, ayant à bord le Marquis de Mondeverguin, Seigneur François, qui étoit Gouverneur de Madagafcar, & de quelques autres Places, appartenantes à fa Nation.

An. 1671.

Nieuhoff quitta le Cap, le 20 du même mois, & le 9 de Juillet, il jetta l'ancre au Texel. Peu de jours après, il fe rendit à Amfterdam, où il eut une conférence avec le Comte Maurice de Naffau. Ce Prince fut très fatisfait des obfervations que notre Auteur avoit faites dans fes différents voyages, & les Directeurs de la Compagnie ne le furent pas moins

de sa conduite. Pour lui en donner des preuves, ils le nommerent pour la troisieme fois un de leurs représentants dans les Indes Orientales. Nous parlerons bien-tôt de son dernier voyage; mais avant d'en rapporter les événements, nous donnerons la description de l'isle de Java, & particulierement de la ville de Batavia, telle qu'il nous l'a laissée. Personne n'a fait des observations plus exactes sur ce pays que Nieuhoff, qui y a demeuré trois ans, comme nous l'avons déjà dit, sans être employé par la Compagnie. Ses remarques contiennent tout ce qui peut satisfaire un Lecteur curieux & intelligent, & l'on peut les regarder comme la meilleure description qui ait jamais été publiée de cette Isle, tant pour l'exactitude que pour le détail des objets intéressants.

NIEUHOFF, Chap. VI.
An. 1671.



CHAPITRE VII.

Situation de l'Isle de Java: Division, gouvernement, terroir, productions: climat, saisons, bêtes privées & sauvages de cette Isle: Caractere des Naturels: Etat ancien de Batavia: Etat moderne de cette Ville: Ses rues, ses canaux, grand nombre de ponts qu'on y trouve, des Eglises, du Château & des autres Edifices publics.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An 1671.

Description du grand Java.

L'Isle du grand Java est située à six degrés au sud de la ligne: elle est séparée de Sumatra par le détroit de la Sonde, qui ne laisse qu'environ cinq lieues de distance, entre ces deux Isles: de petits vaisseaux peuvent aussi passer dans le détroit qui la sépare de celle de Borneo qu'elle a au nord du côté de l'est: le canal de Balambnam est entre le grand & le petit Java, qu'on nomme aussi Baty, & au sud, elle est bornée par le grand Océan. Elle a environ cent quarante lieues de longueur; mais la largeur varie en différents en-

droits. Sur la côte septentrionale de Java, on trouve plusieurs bons ports, des baies très-commodes & des villes florissantes, avec quelques petites isles près du rivage.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

Cette Isle étoit autrefois divisée en plusieurs petits Royaumes; mais ils sont tous réunis à présent sous la jurisdiction du Roi de Bantana, qui est en possession de la partie occidentale de l'Isle, & sous celle de l'Empereur de Mataram, qui gouverne la partie orientale & la plus étendue du grand Java, d'où les Hollandois lui donnent le titre d'Empereur de cette Isle.

La terre est très-fertile vers la côte de la mer; mais les Européens n'ont encore pénétré que très-peu dans l'intérieur du pays, où il est très-difficile d'entrer, à cause des forêts qu'il est presque impossible de traverser, & des montagnes dont les sommets couverts de neige s'élèvent jusques dans les nues.

Productions de cette Isle.

On trouve dans cette Isle, une grande quantité de riz & de sel, de très-bons cochons, des bœufs, des moutons, du poisson & des oiseaux tant privés que sauvages. Les bois

Nieuhoff, Chap. VII.

An. 1671.

sont infestés de tigres, de rhinoceros, & de plusieurs autres especes de bêtes féroces, & les crocodiles se cachent dans presque toutes les rivieres. Il n'y a sur la côte de Malabar, aucunes productions qu'on ne trouve aussi dans l'isle de Java : il y a peu de climats qui soient aussi tempérés & aussi sains, les vents d'est & d'ouest, soufflent toute l'année sur la côte, outre les vents ordinaires de terre & de mer.

Cette côte est très-dangereuse dans le mois de Décembre, à cause de la violence des vents d'ouest. Au mois de Février, le temps est variable, & l'on éprouve de fréquents orages, accompagnés de tonneres & d'éclairs. Au mois de Mars, on commence à semer ; & le sucre, & le riz sont mûrs au mois de Juillet. En Octobre, on y trouve, non-seulement, une grande abondance de fruits, mais encore tout ce qui est nécessaire pour le soutien de la vie, & pour la rendre agréable.

Le ciel en général est serein, depuis le mois de Mai jusqu'à celui de Novembre, où il commence à se couvrir. La pluie tombe alors en si

grande quantité, quelquefois pendant trois ou quatre jours de ſuite, que les terreins bas, ſont entierement cachés ſous les eaux. Ces inondations ſont avantageuſes, en ce qu'elles font périr les œufs d'une multitude d'inſectes, qui, autrement, détruiroient tous les fruits du pays.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

Deſcription des Habitants.

Les Naturels de Java ſont hauts, barbares, fourbes, menteurs & trompeurs: ils ont le viſage plat, la couleur brune, les yeux petits comme les anciens Chinois, dont ils ſe vantent de deſcendre; de grands ſourcils, de groſſes joues & des cheveux noirs fort épais. Les hommes y ſont robuſtes; ils portent une piece de toile de coton, qui fait pluſieurs tours ſur leur corps, & les gens au-deſſus du commun, y mettent des fleurs d'or. Les femmes en général, ſont petites: elles portent une eſpece d'habillement qui deſcend depuis les aiſelles juſqu'au genou; mais au-deſſous, elles n'ont rien qui les couvre.

Les Javans qui habitent le rivage de la mer, ont embraſſé la religion de Mahomet, depuis près de deux cents ans; les autres Naturels ſont

NIEUHOFF. Chap VII

An. 1671.

payens, & ils ont tous la liberté de prendre deux ou trois femmes légitimes, avec autant de concubines qu'ils en peuvent entretenir. Dans la partie occidentale de l'Isle, près de la mer, il y a plusieurs grandes Villes, telles que Batavia, Taggel, Charabaon, Dermuyaon, Manuhaon & Karavaon. Dans la partie orientale, on trouve celles de Balambuam, Panarukan, Passarvan, Joartan, Surabasaya, Brandaon, Sydaya, Tubaon, Kajaon, Japare, Pati, Danina, Samarang & Mataram, où l'Empereur de Java fait sa résidence.

Description du Batavia.

Batavia n'étoit autrefois qu'un village ouvert, habité par des payens, & entouré d'une palissade de Bambouc; mais depuis que les Hollandois y ont formé un établissement, on regarde cette Ville comme une des plus belles qui soient dans ler Indes Orientales, Les Chinois & les Javans la nomment Kalakka, à cause d'une espece de coco, qui vient en abondance dans le voisinage. Elle est située à 5 degrés 50 minutes de latitude méridionale: est entourée du côté du sud, par un terrein marécageux, & de celui du nord, par de

bois & par des montagnes. Elle est arrosée d'une très-belle riviere, qui prend sa source dans une montagne voisine; fait un nombre infini de détours, & forme une multitude de petits ruisseaux, après quoi toutes ses eaux se réunissent pour entrer ensemble dans la ville de Batavia, d'où elle se décharge dans la mer.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

Batavia est de figure quadrangulaire, fortifié d'un mur de pierre, avec vingt-deux bastions & quatre portes, dont il y en a deux qui sont d'une grande magnificence, & l'ouvrage du fameux Jean Lifting. La baie où cette Ville est située, a dix-sept ou dix-huit Isles, tant dans l'intérieur qu'aux environs; elles contribuent beaucoup à briser les vagues & à rompre la violence des vents, ce qui rend le port un des plus sûrs qu'il y ait au monde. Il peut contenir plus de mille vaisseaux, & les barques joignent les bords de la riviere sur un fond bourbeux, sans avoir besoin d'ancres pour les y arrêter. Tous les jours, à neuf heures du soir, le Port est fermé par une chaîne, que garde un fort parti de Soldats, & au-

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

cun vaiſſeau ne peut la paſſer, ſans payer de certains droits.

Les rues de Batavia ſont tirées au cordeau ; preſque toutes ont trente pieds de largeur, & elles ſont pavées de briques près les maiſons. Ces maiſons ſont belles & commodes, & ont chacune un beau jardin rempli de fleurs, avec une grande quantité de fruits & de plantes de diverſes eſpeces. Quinze rues ont des canaux, & il y en a particuliérement un qui eſt accompagné d'un quai de pierre avec quatre bons ponts, dont chacun a quatre arches, de douze pieds de largeur. Il y a en tout cinquante-ſix ponts dans cette Ville, outre les ponts levis conſtruits en bois, qui ſont hors des murailles.

Edifices publics.

L'Egliſe de la Croix, conſtruite en 1640, eſt de pierre de taille, & le plus beau bâtiment de Batavia. Le clocher eſt magnifiquement décoré d'ouvrages de fer, avec la face en pierre, très-bien ſcupltée, & le haut eſt orné de chérubins : mais ces ouvrages ſont déjà endommagés par le temps & par l'apreté de l'air. L'intérieur du bâtiment eſt bien éclairé

& fort élevé : la chaire & les ſtales ſont d'ébene, avec des ornements en fer. La Sacriſtie eſt du même bois, & le corps de l'Egliſe eſt garni de cinq beaux chandéliers apportés de Hollande. On avoit jetté les fondemenrs d'un nouveau Temple, quand notre Auteur en partit, & on en a élevé un troiſieme dans le Château, en 1644. Ce dernier eſt de forme octogone, avec un toit plat, & l'intérieur eſt pavé de grandes pierres bleues & blanches, d'un très-beau poli.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

L'Hôtel-de-Ville eſt au milieu de Batavia : il eſt conſtruit en briques à deux étages, & l'on monte au ſecond, par une très-belle rampe de pierre de taille. La grande porte, eſt d'ordre Corinthien, avec une gallerie en pierre au-deſſus, qui entoure la ſalle haute : les fenêtres ſont vitrées, hautes & garnies de barres de fer. C'eſt dans cette maiſon que ſe tiennent les Cours de Juſtice, & les Sénateurs y ſont logés, ainſi que les Directeurs des Hôpitaux & des autres lieux publics. On exécute les Criminels ſur un échaffaut qu'on dreſſe devant l'Hôtel-de-Ville. Les

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

Officiers de Justice & le Concierge des prisons, ont leur logement dans une cour intérieure, entourée d'un mur fort élevé, & d'un double rang de pilliers de pierre.

Des Hôpitaux.

L'Hôpital pour les malades est situé sur les bords de la grande riviere. Il y a quelquefois jusqu'à deux & trois cents pauvres, qui y sont pourvus abondamment de tout ce qui leur est nécessaire, aux frais de la Compagnie, avec des Apoticaires, des Chirurgiens, des Ministres & d'autres Officiers qui jouissent de très-bons appointemens. On prend pour Administrateurs, trois des principaux de Batavia, & ils sont obligés tour à tour, d'avoir l'inspection pendant une semaine sur cet Hôpital, qui est toujours tenu dans la plus grande propreté. Le Ministre, outre la visite des malades, fait la priere deux fois par jour, & un sermon le Dimanche, où doivent assister tous ceux qui sont en état de l'entendre. Il y a une autre maison, appellée Spin-house, ou maison de filage, destinée à renfermer les femmes débauchées : on les y tient continuellement à l'ouvrage, & l'on punit sé-

vérement, celles qui ne s'y attachent pas.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

Sur le bord de la riviere, il y a deux Tueries, soutenues par des piliers de bois : ce qui donne la facilité de nettoyer aussi-tôt toutes les issues des animaux qui y sont tués. On tue deux fois chaque semaine; chaque Boucher a son endroit particulier pour préparer la viande, & il paye le dixieme de chaque bête, suivant le prix auquel elle est évaluée par le Fermier. Du temps de Nieuhoff, le bœuf & le porc se vendoient huit sols la livre : mais le mouton y étoit beaucoup plus cher.

Vis-à-vis la maison de Ville, & dans la même place, est un bâtiment partagé en boutiques, occupées par des Chinois qui les louent trois écus par mois chacune. Ils y vendent de toutes sortes d'habits tous faits, d'étoffes & de coton.

Des Ecuries.

A l'est de la maison de Ville, sont les Ecuries, bâties de briques & pavées en pierre, ce qui donne une grande facilité pour en laver les fumiers & les immondices. On y entretient environ cent chevaux de selle, qui appartiennent à la Compagnie

des Indes Orientales, outre ceux de carroſſe & de charrettes. Les meilleurs viennent de Perſe & d'Arabie, & il y en a quelques-uns de Japara qu'on y amene tout dreſſés. Près de cet endroit, eſt un beau manege, où les chevaux ſont montés par des Ecuyers qu'on y entretient, & qui ſont preſque tous Perſans. Il eſt remarquable qu'ils dreſſent les chevaux, ſans jamais ſe ſervir de fouets ni d'éperon.

L'Hôpital des Chinois eſt un bâtiment de brique très-propre, entretenu par une taxe ſur les mariages, ſur les enterrements & ſur les ſpectacles publics, ainſi que par les contributions volontaires des Marchands de leur nation. Dans cette maiſon, les malades & les vieillards nés à la Chine, trouvent un réfuge, au moins contre la miſere excéſſive. Il y a dans la même rue, un Hôpital d'enfants trouvés, & un peu plus loin, eſt un autre bâtiment où ſont logés tous les Artiſants au ſervice de la Compagnie : c'eſt l'endroit où notre Auteur prit ſa demeure pendant quelque temps. L'Inſpecteur général des Ouvriers, qui entretient deux Com-

mis sous ses ordres, y occupe de très-beaux appartements: on y garde aussi les Criminels qui sont condamnés à la chaîne, pour les y occuper aux travaux les plus rudes. On en ferme les portes tous les soirs à neuf heures, & l'on y met une forte garde d'Esclaves pour prévenir tout désordre. Il y a un Chirurgien entretenu aux dépens du public, & un Maître d'école, qui remplit aussi l'office de Chapelain, & fait la priere matin & soir.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

La Compagnie entretient un grand nombre d'Ouvriers, par le moyen de ses corderies, où ils jouissent d'un ombrage agréable, formé par une rangée de noyers plantés de chaque côté. A l'ouest de cette corderie, sont les magasins de muscades, de canelles, de clous de giroffle & d'autres épiceries.

Des Marchés.

Le marché au poisson de Batavia, situé sur la rive occidentale de la riviere, est soutenu par de forts piliers de bois, & couvert de tuiles. Au milieu de ce marché, demeure un Officier, qui arrête les barques de Pêcheurs, & les oblige de vendre à l'instant leurs marchandises au plus

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

offrant. Les acheteurs sont des Chinois, qui payent à cet Officier quatre sols par écu pour chaque marché qu'ils font, & ils ont différentes boutiques ou échoppes qu'ils louent deux réales par mois. Ce marché est ouvert tous les jours, depuis dix heures du matin, jusqu'à quatre heures après midi. Aux autres heures, on trouve les Poissonniers derriere la boucherie sur le bord de la riviere.

On vend de toutes sortes de grains dans le marché au bled : une mesure de riz qui pese un peu plus de treize livres, & qu'on appelle ganting, se paye douze sols. Tous les Marchands de bled sont obligés de faire examiner deux fois par an, leurs poids & leurs mesures par un Officier public, chargé de cet office. Il les marque en présence de deux Echevins, & on lui paye quatre sols pour chaque marque.

On achete la volaille dans un marché, près le pont neuf, à peu près six sols chaque piece ; on trouve dans le même endroit du poisson sec, des œufs & de la vaisselle de terre. Depuis quatre heures du matin jusqu'au soir, la foule est si grande dans

le marché au fruit, où l'on vend aussi de toutes sortes d'herbages, qu'à peine y peut-on trouver passage. Ce sont les Chinois & les Negres qui font ce commerce, pour lequel ils payent un centieme denier.

Des Colléges, des Ecoles, & du Château.

Il y a un Collége public pour les Langues Greque & Latine, & il occupe un très-beau bâtiment: mais on trouve encore à Batavia plusieurs Ecoles particulieres pour l'instruction de la jeunesse, & les Naturels ont en général beaucoup de disposition pour les sciences. On y a établi en 1667, une Ecole de peinture qui y réussit avec beaucoup de succès.

Dans le Château, qui est quarré & bâti sur un terrein uni, il y a des appartements pour tous les Membres du Conseil des Indes, ainsi que pour la plus grande partie des gens qui appartiennent à la Compagnie, tels que le Teneur général des livres, le Secrétaire du Grand Conseil & plusieurs autres. Le Palais du Gouverneur, renfermé dans l'intérieur du Château, est un très-bel édifice, construit en brique, & qui surpasse en élévation tous les autres bâti-

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1671.

ments de la ville. Au-dessus d'une tourelle, au lieu de girouette on a placé un vaisseau de fer très-bien travaillé, qui se voit de fort loin en mer. La grande salle est ornée d'armes, que leur poli rend éclatantes, outre les enseignes, les pavillons & les autres dépouilles remportées par les Hollandois sur leurs Ennemis, en différents combats. C'est dans cette salle, que le Gouverneur entend les plaintes & y fait droit : il y assiste aussi aux prieres qu'on dit tous les soirs.

En traversant un jardin très-agréable, au centre duquel est un Tamarin d'une hauteur extraordinaire, on sort par une petite porte pratiquée dans une courtine qui conduit sur un pont, d'où l'on entre dans une maison de plaisance, bâtie sur pilotis au milieu des eaux. Elle a vue sur tout le port, sur le château & sur une partie de la ville. Dans la partie qui regarde l'orient, est une gallerie pavée de pierres grises avec un toit plat, qui conduit à la Chambre des comptes, où l'on entretient un nombre de Teneurs de livres & de Commis, qui jouissent de bons appointements,

ments & sont payés par le Trésorier. Dans la partie méridionale du Château, habitent les Membres du Grand Conseil ; le Gouverneur du département de la marine a un corps de logis du côté du nord, & dans la même partie, sont les logements des Médecins, des Chirurgiens, des Apoticaires, des Facteurs & de plusieurs autres. Il y a encore dans le Château, des magasins de vin, de biere de Brunswick, de beurre de Hollande, d'huile, de vinaigre & de plusieurs autres sortes de provisions. La poudre à canon, & les feux d'artifices sont conservés sous des voûtes.

NIEUHOFF. Chap. VII.

An. 1672.

On a construit des Forts autour de la ville, mais à quelque distance, pour protéger les Habitants de la plaine contre les excursions des barbares du voisinage, qui venoient souvent piller leurs plantations avant qu'on eût élevé ces Forts.



CHAPITRE VIII.

Suite de la Description des bâtiments publics de Batavia : Des Habitants de cette Ville : Des Barques de l'isle de Java : Des fleches empoisonnées du peuple de Macassar : De la religion & des armes du peuple de Témor : Du Gouvernement & de la Puissance civile de Batavia : Des Ministres Ecclésiastiques.

NIEUHOFF, Cp. VIII.

An. 1671.

Environs de Batavia.

TOUTE la campagne des environs de Batavia, peut être submergée par des éclufes, en cas de néceffité. On voit combien elle eft fertile, par la quantité de riz & de cannes de fucre dont elle eft remplie, ainfi que par les jardins garnis de fleurs, & par les vergers odoriférants. Il y a fur une des branches de la riviere, quatre moulins à poudre, un à bled, un à papier & un pour fcier le bois : ils tournent tous par la force du courant.

Depuis quelques années, on y a bâti une maifon pour les peftiférés, afin d'empêcher les progrès d'une

contagion qui enleva beaucoup de monde. Les malades y sont pourvus de logement, de nourriture & des remedes convenables.

NIEUHOFF. Chap. VIII.

An. 1671.

Outre l'Infanterie qui compose la garnison, il y a une troupe de Cavalerie, entretenue aux dépens de la Compagnie, pour la garde du Général. Les Cavaliers ont de grands priviléges, & ils font tous les Dimanches une parade avec beaucoup d'éclat.

Habitants de Batavia.

Les Habitants de Batavia sont composés de différentes Nations, mais les Hollandois sont les plus puissants & les plus riches. Après eux sont les Chinois, qu'on peut regarder comme les plus habiles trompeurs qu'il y ait au monde. Ce sont eux qui afferment les douanes & les autres droits, & ils ne négligent jamais d'entrer dans toutes les affaires dont ils peuvent espérer du profit. Ils ont un Gouverneur de leur nation, qui porte des habits de soie & de coton, avec des manches larges comme on fait à la Chine, & de longs cheveux proprement tressés. Ils n'observent point à Batavia les Edits des Tartares, qui obligent, à la Chine,

NIEUHOFF. Chap. VIII.

An. 1671.

tous les Naturels, à couper leurs cheveux, à la réserve d'une seule touffe.

Après les Chinois ce sont les Malayens qui ont le plus de richesses & qui font le plus grand commerce. Ils ont un Gouverneur de leur nation; leurs maisons sont couvertes de feuilles, & entourées de cocotiers. Ils portent des habillements légers de soie & de coton; mâchent continuellement du bétel, ou fument du tabac au travers des cannes de sucre. La plus grande partie des Quincaillers sont Maures; ils ont de petites échoppes dans le voisinage du marché, & ils vendent aussi du corail, des bracelets & des colliers de verre dans les rues. Quelques-uns ont de petites barques sur la riviere, & ils s'en servent pour apporter des pierres de taille des Isles voisines.

Dans une partie des fauxbourgs, habitent plusieurs natifs d'Amboine, dans des maisons faites de planches assez hautes & passablement ornées. Les femmes portent une piece de coton autour du corps, une autre sur les épaules, & ont les bras entierement nuds. Les Naturels d'Amboine ont une physionomie patibulaire, sont

hardis, querelleurs, portent de longs cheveux noirs, & sont armés de cimeteres & de boucliers de forme ovale. La plus grande partie sont charpentiers, & passent pour être habiles dans leur métier.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1672.

Des Javans & des Topasses.

Les maisons des Javans sont construites de cannes de bambouc; ils tirent leur subsistance des travaux de la campagne, des plantations de riz, des barques qu'ils construisent & de la pêche. Leurs barques sont très-légeres, relevées comme les cornes d'un croissant, & à cause de leur vîtesse, on les nomme barques volantes.

Les Mardickres ou Topasses, habitent au-dedans & au-dehors de la Ville. Ils sont d'un caractere liant & se plient aisément aux mœurs & aux usages de ceux entre lesquels ils vivent. Ils ont divers genres d'occupations & s'habillent à peu près comme les Hollandois : leurs maisons sont bâties de pierre, voûtées & couvertes de tuiles, avec des cours ornées de toutes sortes de fleurs des Indes. Dans les derrieres de leurs bâtiments ils nourrissent des cochons, des pigeons & des volailles.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1671.

Des fleches empoisonnées.

On trouve dans l'isle de Macassar, un arbre assez semblable à celui qui porte le clou de girofle. Il rend un jus où les Soldats de cette Isle trempent leurs fleches, & elles y acquierent un poison si subtil, qu'elles tuent sans qu'on puisse y apporter aucun remede, tout être vivant qui a le malheur d'en être blessé. Cependant on prétend qu'il y a dans la même Isle, une racine qui a quelquefois servi d'antidote contre ce venin ; & l'on dit aussi que les excréments humains avallés aussi-tôt après la blessure, en ont souvent détourné le danger, par le vomissement violent que ce sale remede a excité. Les fleches dont se servent les Soldats de Macassar, ont environ un pied de longueur, leur pointe d'un côté est d'un bois très-dur, & ils mettent à l'autre une dent de poisson. Dans l'isle de Temor, le Mahométisme & la Religion Catholique, ont fait depuis peu quelques progrès. Les Habitants étoient auparavant tous payens, barbares & guerriers : ils portent des sabres de bois de sandal, & savent si bien s'en servir, que souvent ils abattent la tête d'un homme d'un seul coup.

Les Habitants des différentes Isles aux environs de Macassar, sont nommés Bokjis ou Bougisses. Presque tous vont nuds, à l'exception d'une piece de toile ou d'étoffe attachée à leur ceinture, & qui leur tombe jusqu'aux pieds. Ils ont aidé les Hollandois dans leurs guerres contre le Roi de Macassar. Leur Reine a un magnifique palais, bâti sur les bords de la riviere de Batavia, avec de très-beaux parterres, des vignes & des allées pour la promenade.

NIEUHOFF Chap. VIII. An. 1671.

Gouvernement de Batavia.

Le Gouvernement de Batavia est établi sur le même plan que celui de Hollande, & il est administré par six Colléges ou Conseils. Dans le premier, on regle toutes les affaires d'Etat, & il est composé de Membres du Conseil des Indes, sur lesquels préside le Gouverneur Général. Dans le second Conseil, on discute & l'on décide tout ce qui concerne les revenus publics, les droits & la Tréforerie. Le Secrétaire de ce Conseil est chargé de tout l'argent qui provient des taxes ou autres branches de revenus, dont il rend un compte très-exact, & il est obligé de tenir un registre de toutes les af-

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1671.

faires qui se traitent dans les assemblées, sans autre bénéfice que ses appointements. Le Concierge ou Portier, est présent pendant la tenue du Conseil, & il porte un bâton, avec un bouclier d'argent sur lequel est gravé le grand sceau du Conseil. Ses fonctions sont d'appeller, à leur tour, tous ceux qui sont cités à comparoître devant l'assemblée, Le troisieme Conseil est composé de tous les Echevins & Sénateurs, & l'on y juge toutes les disputes qui surviennent entre les Citoyens particuliers & les gens attachés à la Compagnie. Ce Conseil prend aussi connoissance de tout ce qui concerne les bâtiments publics, & le Président prononce définitivement dans les affaires criminelles.

Le quatrieme Conseil est composé des Administrateurs de l'Hôpital des Orphelins. Dans le cinquieme, préside un Membre du Conseil de Justice. On y accorde les permissions pour les mariages, qui ne se donnent jamais à des hommes au-dessous de vingt & un ans, ni à des filles au dessous de dix-huit. On ne permet point aussi le mariage entre les

Chrétiens & les Payens, ni avec les Mahométants; & il est encore défendu aux Hollandois d'épouser des Naturels qui ne parlent pas la langue des Européens.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An 1671.

Tout ce qui a rapport au militaire, est réglé dans le sixieme Conseil de Batavia, nommé le Conseil de guerre. Le Gouvernement Ecclésiastique de cette Ville est régi par les Ministres, les Recteurs des Eglises & les Administrateurs des Paroisses.

Les Citoyens ont plusieurs maisons & divers jardins agréables hors des portes de Batavia. Sur le sommet d'une motte de terre, où reposent les os d'un Gouverneur Chinois, on voit une coupe posée sur une table, & les gens de sa Nation y mettent quelquefois de l'argent, & quelquefois des vivres, comme une espece d'offrande pour l'ame de cet Officier. Cet endroit est situé au milieu d'un bocage de beaux arbres hors de la ville, du côté de la porte neuve.

CHAPITRE IX.

Des Plantes, des Fruits & des autres Végétaux de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Plantes & légumes de Batavia.

TOus les especes de végétaux qui sont naturels à la Hollande, à la Perse & à Surate, croissent très-bien à Batavia. On y possede les meilleurs astringents pour le flux de sang, qui est très-commun dans ce pays. Les racines y sont meilleures qu'en Europe. Il y en a qu'on fait bouillir comme des navets, & d'autres que les Chinois font mariner. Le trefle & le clover, qui en est une espece, est très-beau, ainsi que les asperges, la chicorée, la laitue, & une sorte de mandragore, que les Italiens nomment belladone ou belle-dame, qui est un remede efficace contre la fievre.

Aux environs de Batavia, on trouve, sur les bords des chemins, une plante qui a de petites branches assez semblables au houblon : elle s'étend fort loin, où elle pousse en hauteur

comme les haricots d'Espagne, & les feuilles en ressemblent à celles du rosier. Les fleurs en sont d'un bleu céleste, avec le milieu jaune ; mais on ne fait aucun cas du fruit dont le goût n'est point agréable. Nieuhoff, Chap. IX. An. 1671.

La poirée des Indes vient très-bien dans les jardins de Batavia; les feuilles ressemblent à celles de l'oseille ; quelques-unes des fleurs sont blanches, & d'autres sont mêlées de pourpre & de verd. Les Indiens font une grande estime de toutes les herbes des jardins, particulierement ceux qui croyent à la transmigration des ames, & qui par cette raison ne mangent de la chair d'aucune créature qui ait eu vie ; ils s'abstiennent même des plantes dont la couleur est rouge, parcequ'elles ressemblent au sang.

Le fruit nommé Fokky-Fokky, a la figure d'une poire : il y en a de trois pieds de longueur, & aussi gros que le bras d'un homme. Il contient plusieurs pepins, & l'écorce en est si serrée, si polie & si brillante, qu'on y peut voir son visage, comme dans une glace. Ce fruit est un des meilleurs & des plus estimés de toutes les Description des fruits.

Indes : il eſt d'un goût excellent, très-nourriſſant, & bon contre la gravelle.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Dans les plaines de Java, il croît un arbre dont le fruit eſt nommé Jamboes par les Malayens, & floes ou petite prune, par les Hollandois. Il eſt très-aſtringent, & le jus pris intérieurement, eſt auſſi très-bon contre le flux de ſang.

Le Cubeber ou Quabeb.

Le fruit qu'on nomme cubeber & quabeb, ne croît que dans l'iſle de Java. L'arbre qui le porte eſt un peu plus petit que notre poirier, auquel il reſſemble par les feuilles & par les branches. Il eſt tellement eſtimé par les Javans, qu'ils ne permettent pas de le tranſporter autrement que cuit hors de leur Iſle, crainte qu'on ne le cultive en quelques autres endroits. Le fruit eſt rond, plus petit que le poivre ; la couleur en eſt d'un brun foncé, & ſi on le preſſe entre les doigts, il en ſort une liqueur qui ſent le girofle. Les Javans & les autres Indiens en mettent dans leur vin pour s'échauffer l'eſtomac, & pour ſe rendre plus ardents quand ils ſe livrent aux plaiſirs.

Les Javans employent beaucoup d'aſſafœdita dans leurs ſauces, à cauſe

de son odeur forte. Les vaisseaux des Indes Orientales en apportent en quantité de Perse à Java, & dans les autres Ports des Indes, où ils en font des échanges pour d'autres denrées des productions du pays. Le cardamum, ou graine de paradis, qui est une épice excellente, croît aussi dans l'isle de Java. C'est une plante chaude, d'un goût agréable, bonne pour l'estomac, & qui provoque l'urine. Celle qu'on nomme monlitbelek, vient dans les jardins de Batavia; on la fait infuser dans le vinaigre, & elle est très-bonne contre la maladie nommée feu saint Antoine.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Oseille de Indes.

L'oseille des Indes ne ressemble nullement à celle de nos climats. Les Malayens la mangent en salade: on en broye les feuilles avec de la scieure de bois de sandal, pour en faire un cataplasme contre la douleur de dents. La plante appellée nardus, croît en grande quantité autour de Batavia. On la met infuser dans le vinaigre, & l'on en forme ensuite un sirop avec du sucre. Ce sirop est très-bon contre les piquures des serpents & des scorpions; on l'applique sur la

plaie en même-temps qu'on le prend intérieurement.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Figuier des Indes.

Le pyzang, ou la figue des Indes, vient sur un arbre dont le tronc s'éleve, en six mois, à la hauteur de vingt ou trente pieds. La circonférence de cet arbre est d'environ quatre pieds, & il est si tendre qu'on peut le couper comme une tige de chou : il porte des branches qui s'étendent avec majesté, & des feuilles qui ont un pied & demi de largeur, & jusqu'à six pieds de longueur. Elles sont vertes en dehors, & d'une couleur brune en dedans. Le fruit est aussi gros qu'un concombre ; & quand il est mûr, la couleur en est jaune dehors & dedans. Ni l'arbre, ni le fruit ne produit de graines, quoiqu'il porte une très-belle fleur, aussi grosse qu'un œuf d'autruche. Le fruit forme des especes de grappes qui contiennent jusqu'à cent, & quelquefois deux cents figues. On les fait souvent secher au soleil, & elles ont un goût aussi agréable que celui des figues de Portugal. Les Hollandois aiment beaucoup à les manger frites avec du beurre & des œufs. Quand elles sont ainsi accommodées, elles

deviennent très-nourrissantes, & l'on prétend qu'elles relâchent; mais crues elles sont astringentes & un peu fades : elles ont un goût plus agréable quand on les cueille avant qu'elles soient entiérement mûres.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Quand on coupe ce fruit par le milieu, on y voit une forme de croix. On se sert des feuilles du figuier des Indes pour empaquetter des marchandises au lieu de nattes. Il y a plusieurs endroits où l'on en fait usage au lieu de plats, de serviettes & de tasses; & notre Auteur assure que dans l'isle de Buro, on préfere de boire dans les feuilles de figuier, plutôt que dans le verre. Cet arbre croît très-bien dans un terrein gras, & demande peu de culture. Quelques-uns prétendent que ce fut le fruit dont les Espions Israëlites apporterent une grappe de la Terre promise : d'autres pensent que ce fut avec les feuilles du même arbre qu'Adam & Eve se couvrirent après leur faute; & même quelques Théologiens ont dit que c'étoit le fruit défendu, appellé pommes du Paradis.

Des Bamboucs.

Les bamboucs croissent de tous

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

côtés aux environs de Batavia. Ce sont des roseaux droits qui se séparent en deux par le haut : ils n'ont point de racines enfoncées dans la terre, mais ils viennent sur la surface de l'eau, avec un fort nœud au sommet d'où sortent plusieurs petites branches semblables à des fils ; & quand elles se sont fortifiées à l'air, elles portent des feuilles & des fleurs. Ces fleurs sont blanches, & composées de cinq longues feuilles un peu courbées, & assez semblables au lis : elles ont une odeur agréable, & produisent une graine jaune ; les feuilles poussent à l'extrêmité des branches, & retombent sur la tige.

La fleur de bouton.

La fleur nommée, par les Portugais, fule de botano, c'est-à-dire fleur de bouton, est appellée par les Malayens borago-soesan ; par les Javans, bumbang-ungo ; & par les Chinois, lienhoa. On la cultive beaucoup dans les jardins, parce qu'elle a une belle couleur de pourpre qui lui demeure même quand elle est seche ; mais elle ne donne aucune odeur. L'arbuste qu'on nomme églantier odoriférant de Batavia, res-

semble beaucoup à notre rosier par les feuilles, par les fleurs, & par l'odeur. Il y a été apporté de Perse par les Hollandois qui en tirent une essence semblable à l'eau rose.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Le Jakka.

L'arbre nommé jakka devient aussi haut que notre chêne : les feuilles en sont vertes par-dessus, & bleues en dedans : le fruit qui est raboteux comme la pomme de pin, est attaché immédiatement aux branches : il n'a aucune odeur, pese quelquefois neuf ou dix livres, & devient jaune quand il est mûr. Lorsqu'on le coupe, on y trouve des cellules comme dans les rayons de miel : chacune contient une amande de couleur jaune, d'un goût agréable, & à-peu-près grosse comme le pouce. Ce fruit est mal sain quand on le mange crud en trop grande abondance ; mais il se digere plus aisément quand on le fait cuire comme des chataignes, & il est alors de nature échauffante. Le jakka est commun, non-seulement dans l'isle de Java, mais aussi dans celle de Ceylan, sur la Côte de Malabar.

Le Siampiu.

Dans tous les jardins aux environs de Batavia, on trouve un arbrisseau

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

qui s'éleve quelquefois à la hauteur de douze pieds : il porte des feuilles épaisses & onctueuses, blanches à l'extrémité, jaunes près de la tige, & quelquefois marquetées de tâches rouges : le bois en est gris, & c'est sur cet arbrisseau que vient la fleur nommée siampiu, ou camboia par quelques Naturalistes. Elle a une odeur plus forte que celle de l'aubepine ; mais elle n'est pas si agréable.

Le Katsiapiris. Le Riz. La Courge.

Les katsiapisis poussent sur un bouton d'un verd pâle, & l'arbre qui les porte est quelquefois plus haut que le palmier, avec de larges feuilles. L'odeur agréable de ces fleurs les fait vendre jusqu'à quatre sols piece. La fleur de riz a une feuille blanche, rayée en dedans, avec un petit rejeton pointu au milieu. La courge, ou pompion, est une espece de pomme de couleur d'or ; le dedans est rouge, & le goût ressemble assez à celui de la cerise. En général elle est semblable à une orange, excepté pour la grosseur, puisqu'une courge pese ordinairement dix à douze livres. Ce fruit demeure sur l'arbre presque toute l'année, & il se conserve encore quatre ou cinq

mois après avoir été cueilli.

Le mango vient fur une fleur blanche que produit une petite tige qui fort d'un arbre auffi gros que nos chênes d'Europe. Ce fruit eft meilleur à confire qu'à manger crud, parce qu'il eft d'un goût un peu âcre, quoique fort beau à la vue. Le mango, pris modérément, eft très-bon pour le flux de fang: on l'accomode avec des œufs, du beurre, du fucre, ce qui le rend agréable à manger, & leger fur l'eftomac. NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671. Le Mango.

Le mangoftan eft un autre forte de fruit le plus délicieux de tous ceux qu'on trouve dans les Indes. C'eft une efpece de pomme qui croît fur un arbre affez femblable au prunier ou au mûrier. Sur le fommet de la pomme, on voit une couronne à plufieurs pointes, quelquefois fix, quelquefois huit, fuivant le nombre des amandes que le fruit contient. Il eft très-rafraîchiffant, & cependant on n'a prefque jamais entendu dire qu'il ait caufé d'indigeftion : on en fait ufage dans la médecine contre les fievres. Ce fruit, & le katapper, font les feuls que Nieuhoff ait vu entiérement dépouillés de feuilles Le Mangoftan.

NIEUHOFF Chap. IX.

An. 1671.

pendant tout le temps qu'il a passé aux Indes. Le kattaper, ou amande des Indes, est un fruit qui vient dans une coquille épaisse, couverte d'une substance velue, qui jaunit & se retrécit à mesure que le fruit mûrit. L'arbre qui le porte est haut & très-touffu, avec un grand nombre de branches, qui produisent un bel ombrage.

Le Rattan.

Le rattan du Japon devient sauvage à Batavia. Il paroît être une espece de roseau, divisé par les jointures, & il s'attache en ligne spirale autour des arbres les plus élevés, où il périt souvent faute d'air. Il porte une espece de fruit brun, tirant un peu sur le blanc, d'un goût désagréable. Les Chinois le font confire, & en tirent aussi une huile qu'on prétend être très-bonne pour les blessures. On se sert aux Indes des bâtons du rattan pour la promenade.

L'Arrec.

L'arbre que les Portugais, & les Hollandois nomment arrec, porte un fruit plein de graines d'un goût agréable : quand on l'ouvre, il ressemble à une nesfle pourrie ; mais il a une odeur pareille à celle de l'eau rose, & qui réveille les esprits. Il

eſt à peu près de la groſſeur d'une orange de la Chine, & d'un jaune brillant, ombragé par une couleur orangée.

Le Dattier.

Les dattes vertes, ſont un fruit délicieux. L'arbre qui les porte conſerve ſa beauté durant toute l'année. Il y a des dattiers mâles & femelles: la derniere eſpece eſt la ſeule qui porte du fruit. On voit auſſi pluſieurs autres ſortes d'arbres à Java qui ont la même diſtinction; mais ils ne méritent aucune attention.

On trouve dans cette Iſle des melons d'eau blancs; mais les rouges ſont beaucoup meilleurs. La plante qui les porte, rampe ſur la terre, & un ſeul de ces fruits ſuffit pour trois ou quatre perſonnes. Ils ſont exceſſivement rafraîchiſſants, & fatiguent l'eſtomac: mais ils ne ſont nullement nuiſibles quand on en mange modérément.

L'Ananas.

L'ananas eſt un fruit très-délicat; & quand on le coupe par tranches dans le vin d'Eſpagne, il a des qualités beaucoup au-deſſus de celles qu'on lui trouve quand on le mange crud. Lorſqu'on en a ôté la peau, il répand une odeur plus agréable que

tout ce qu'on peut imaginer : son goût ressemble assez à celui de nos fraises ; mais on doit n'en manger qu'avec une grande réserve : l'excès fait venir des ulceres à la bouche, & au palais, & quelquefois même il cause des flux de sang qui deviennent mortels. Il a été d'abord apporté du Bresil aux Indes Orientales. La plante qui le produit se plaît à l'ombre, & vient très-bien dans un terrein gras. Un simple ananas pese quelquefois cinq à six livres. Au dessous du fruit, & autour du tronc, il pousse quelques feuilles, ou gomme, qu'on nomme la couronne de l'ananas, mais que nous connoissons mieux sous le nom de pomme de pin. On sert l'ananas pour dessert sur les plus grandes tables, &, depuis quelques années, on a réussi à en faire pousser en Angleterre, & en diverses autres parties de l'Europe, au moyen des couches chaudes.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Le Bétel.

Entre les autres plantes des Indes, dont l'espece humaine retire de grands avantages, nous pouvons mettre le bétel que les Malayens nomment siry. On en fait un si grand

usage dans ce pays, qu'il semble que les Indiens ne peuvent vivre sans cette plante, & l'on ne manque jamais à en servir dans les visites. Le bétel cause d'abord des vertiges à ceux qui n'y sont pas accoutumés; mais on s'en guérit bien-tôt en se frottant les gencives avec du sel. Cette plante est très-astringente, & elle exite à cracher quand on la mâche, enveloppée avec un peu de cheux & d'areka. Elle rend les levres rouges, égaye les esprits, ferme l'orifice supérieur de l'estomac, dissippe les vapeurs de l'ivresse, ôte la mauvaise odeur qui vient de la poitrine, guérit la douleur de dents. les affermit & les noircit, ce qui est regardé comme un ornement chez les Indiens : mais, au contraire, si on en mâche une trop grande quantité, elle ronge les dents, & les fait tomber : quand on en fait usage sans y joindre de chaux, elle donne uue couleur verte à la salive. Les gens au-dessus du commun la mâchent avec du camphre, du musc, ou de l'ambre gris.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

L'Areka.

L'areka, ainsi nommé par les Indiens, est appellé tansel par les

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Arabes, & pynang par les Malayens. C'eſt une noix produite par un arbre bien connu dans toutes les Indes, & qui, ſuivant quelques naturaliſtes, eſt une eſpece de palmier. Il devient auſſi haut que le cocotier, mais le tronc n'a que ſix ou ſept pouces de diametre ; & quoiqu'il ſe trouve expoſé aux vents les plus violents, il n'arrive que très-rarement, & peut-être jamais, de le voir rompre. L'intérieur du bois eſt ſpongieux, & l'on ſe ſert de l'écorce, qui eſt très-dure, pour faire des lattes à couvrir les maiſons. Le fruit, qui eſt plein de filets, nouvellement cueilli, reſſemble aſſez à un gland, quoiqu'il ſoit au moins quatre fois plus gros : mais quand on l'a dépouillé de la coque extérieure qui porte tous ces filets, il n'eſt pas plus gros qu'une muſcade.

Autour des arbres d'areka, qu'on plante en pluſieurs endroits pour en former des promenades régulieres, on trouve ſouvent une plante qui devient fort haute, & dont les feuil- & les branches reſſemblent à la poirée. Elle produit un fruit verd & marqueté qui contient une petite amande

amande blanche, avec quelques graines. Il eſt auſſi long que la paume de la main, & n'eſt guere plus gros que le doigt. On s'en ſert au lieu de bétel, en le mêlant avec l'amande de l'areka, & de la poudre d'écaille d'huître calcinée. Les perſonnes riches en font beaucoup d'eſtime à cauſe de ſa rareté.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Le Dap-daff.

On trouve à Java un arbre nommé dap-daff, ou dap dap, qui y a été tranſplanté des Iſles Molucques. Le fruit eſt d'un goût aſſez agréable, tirant le milieu entre la douceur & la verdeur: la qualité en eſt rafraîchiſſante, & il eſt très-aimé des fourmis, qui en détruiſent beaucoup. L'amande, renfermée ſous une écorce blanche, eſt d'un goût délicieux. Le fruit a quelque reſſemblance avec le concombre; la couleur en eſt un peu rouge, avec des taches ovales noires, & la peau aſſez raboteuſe.

Le Takkatak.

Le takkatak, nommé par les Hollandois groſeille rouge, parce qu'il reſſemble à quelques égards à ce fruit, qûoiqu'il en differe beaucoup en général, croît en grappes ſur un arbre fort élevé: le goût en eſt un

peu âcre ; cependant on en fait beaucoup d'estime à Batavia.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

Le Moringo.

L'arbre, nommé par les Hollandois & par les Portugais moringo, est appellé ramongry par les Malayens. Il exige très-peu de soin pour le faire croître, & l'on en trouve presque à toutes les portes. La feuille en est rafraîchissante & agréable ; on s'en sert souvent pour mettre dans le bouillon au lieu de légume ou d'herbages. Il porte une fleur blanche avec des graines jaunes, & le fruit, qui vient dans de longues cosses rondes, à-peu-près comme nos pois, a de très-bonnes qualités.

L'Arbre à cosse.

L'arbre nommé torre par les Malabares, rumbangjury par les Javans, & husk-tree, ou arbre à cosse par les Hollandois, est regardé dans le pays comme un remede souverain contre la morsure ou la piquure du serpent, en le mêlant avec un peu de sel.

La Feuille du diable.

La feuille du diable, ainsi nommée parce qu'elle s'empare de tout le terrein où elle croît, est estimée comme un bon remede contre diverses maladies. Il y en a deux especes : l'une a des feuilles vertes,

& l'autre, qui s'éleve jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, porte des feuilles rayées, à-peu-près comme nos choux rouges. Cet arbuste produit un très-bon fruit, assez semblable à la châtaigne.

NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1671.

Le Nomerado.

Le grand nomerado, que les Malayens appellent Bajandierdier, est très-estimé pour la beauté des fueilles, où l'on voit toutes les couleurs de la tulipe. Il y a une autre espece de nomerado que les Chinois vendent dans le marché de Batavia : on le fait bouillir avec la viande, ou on le fait cuire seul, & de façon où d'autre, il a un goût très-agréable.

Le Cotonnier.

Le cotonnier de Java vient très-haut, & étend ses branches de tous côtés. Elles portent à l'extrêmité un fruit à-peu près de la grosseur d'un œuf de poule. Il devient brun en mûrissant, & deux de ces fruits sont ordinairement joints ensemble. C'est dans ce fruit qu'on trouve le coton qui sert à foncer des oreillers, des coussins, des lits, des matelats, & à beaucoup d'autres usages. On en retire un profit considérable ; mais il n'est pas assez long pour être

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1671.

peigné, & pour le travailler au métier ; & si par hasard le feu y prend, il est très-rare de le pouvoir éteindre, quelque quantité d'eau qu'on y jette.

Le Rosado. Les fleurs de l'arbre nommé jambo dans le pays, & par les Portugais rosado, sont d'une grande beauté, & on les estime beaucoup pour les salades. Le fruit est d'une forme ovale; il vient en grappes, dont il y en a de rouges, & d'autres blanches, d'une odeur très-agréable, & fort bon pour l'estomac quand on le mêle avec du vinaigre & du sucre. Le Jambo ne produit qu'à la quatrieme année, mais ensuite il rapporte trois fois par an.



CHAPITRE X.

Suite de la Description des plantes, des fruits & des arbres de Batavia.

LE fruit, nommé par les Hollandois prune sauvage, & par les Portugais nalyka, est âcre à la langue; &, quoiqu'il ne soit pas fort estimé, il n'est pas entiérement insipide.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Le Nalyka.

Dans le temps où tombent les glands des chênes de Canarie & des Indes, les chasseurs se mettent à l'affut pour tuer des sangliers qui viennent en grand nombre se nourrir de ces glands, & qu'il est alors aisé de surprendre : aussi dans cette saison la chair de sanglier est à très-bas prix dans le marché de Batavia. Au dedans du gland, qui est si dur qu'on est obligé de se servir d'un marteau pour le casser, on trouve une amande bonne à manger, & couverte d'une peau épaisse.

On voit dans les jardins de Batavia, une fleur nommée fulo-di-

Le Fulo-dimadre.

madre, semblable à notre camomille par l'odeur & par la figure ; mais M. Nieuhoff n'ose assurer qu'elle ait la vertu médicinale de cette derniere.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Les quatre Lumieres.

La fleur nommée quatre lumieres, vient sur un petit bouton d'un très-beau rouge. Elle a quelque ressemblance avec notre giroflée, étant composée de quatre feuilles courbées & découpées, sur lesquelles on voit des rayes qui ont la forme d'un cœur : elle sert plus pour l'ornement que pour l'utilité, & se fane en très-peu de temps.

L'Alli.

L'alli est une fleur d'un verd pâle en dehors, & blanche en dedans. Elle vient sur un gros bouton, & on la trouve dans les fossés entre Ansjol & Jacarra. En général il n'y a presque pas de fossé ou de ruisseau dans ce pays qui n'ait quelque espece de fleur particuliere dont on n'a pas encore découvert la nature ni les qualités.

Le Basjan.

Le basjan est une espece de mango sauvage, de couleur verte, à-peu-près de la grosseur d'un limon. On trouve dedans des especes d'amandes peu agréables au goût, &

très-âcres. L'odeur en eſt ſi forte, que lorſqu'il y en a dans le marché, on ne ſent plus celle d'aucune autre fleur, ni d'aucune plante. L'arbre qui produit ce fruit eſt fort beau à voir, & il porte des feuilles d'un verd foncé, un peu plus larges que celles de l'amandier.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Le Dutter.

Il y a aux environs de Batavia une eſpece de morelle, ou de juſquiame, qu'on prétend qui trouble l'eſprit; mais ce fait n'eſt pas vérifié. C'eſt une plante que les Javans & les Malayens appellent ratſiobouk; les Indiens la nomment Duroa, & les Hollandois dutter. Il en vient de ſauvage dans les bois, de la hauteur, & de la groſſeur d'un chou rouge, avec des fleurs qui ont la forme d'une cloche, blanches en dedans, & jaunes en dehors: elles s'ouvrent le matin, & ſe ferment à midi. Le fruit leur ſuccede, qui eſt à-peu-près de la largeur de la main, avec une écorce verte couverte de pointes épineuſes, & il eſt rempli de graines jaunes.

Le Kananga.

L'arbre le plus élevé qui ſoit dans les jardins de Batavia, eſt le kananga, autour duquel monte aſſez

NIEUHOFF, Chap X.

An. 1671.

ordinairement le bétel, & on les plante presque toujours l'un près de l'autre à cette intention. Les feuilles du kananga sont d'un verd très-vif, & les chauves souris monstrueuses dont ce climat abonde, se trouvent si bien sur les branches crochues de cet arbre, que quelquefois il en est plus chargé que de feuilles. Cependant on les écarte, non-seulement du kananga, mais de toutes les autres productions des jardins, en mettant de petits moulins à vent sur les branches les plus élevées.

Le Chêne des Indes.

Le chêne des Indes est aussi durable qu'aucun de ceux qu'on trouve en Europe; non-seulement il est impénétrable aux vers, mais même aux souris qui se font un passage au travers de toute autre espece de bois. On fait bouillir les feuilles de cet arbre dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soient réduites à moitié, & on les fait prendre intérieurement, avec succès, pour les pleurésies.

La Courge d'eau.

Le fruit que les Hollandois appellent courge d'eau, & les Javans katolas, croît sur de petites branches rampantes, qui s'étendent sur

les toits des maiſons. Les Indiens en forment des berceaux, avec le ſecours des bamboucs, pour couvrir leurs bains, & pour ſe garantir de l'ardeur exceſive du ſoleil. Cet arbriſſeau porte des fruits de deux ſortes : les uns ont la groſſeur des courges ordinaires, & les autres ne ſurpaſſent guere celle d'un petit melon ou d'un concombre : ces derniers ſont les meilleurs. L'écorce de ce fruit tire ordinairement ſur la couleur jaune ; mais la graine, & tout l'intérieur en eſt blanc.

NIEUHOFF Chap. X.

An. 1671.

Le champaka, ou ſiampaka, a de groſſes feuilles ridées, & marbrées. Il croît à la hauteur d'un pêcher ou d'un poirier : les branches pouſſent en droite ligne autour de l'arbre, & ſont un peu courbées à l'extrémité, avec des fleurs qui reſſemblent beaucoup à celles des orangers d'Eſpagne. Elles répandent une odeur des plus agréables qui tient de la douceur de la roſe, & de celle de la violette. C'eſt avec ces fleurs, dont il y a de deux ſortes, les vertes & les orangées, que les Indiens ornent leurs guirlandes. Les femmes en mettent dans leurs cheveux, &

Le Champaka.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

c'eſt un des principaux ingrédients qui entrent dans la compoſition de la célebre pommade nommée borbory. Cet arbre produit auſſi une eſpece de fruit qui forme des grappes à-peu-près ſemblables au raiſin, par la figure, & par la couleur; mais il n'eſt d'aucune utilité.

Feves de Batavia.

On trouve diverſes ſortes de feves à Batavia. Celles qu'on appelle les feves maures, ſont mépriſées des Hollandois, qui n'en aiment pas le goût: mais les Chinois les eſtiment beaucoup. Elles parviennent à une grande hauteur, & c'eſt auſſi dans cette vue qu'on les plante ſouvent près de l'areka. La coſſe en eſt ordinairement d'un pied de long, & d'un pouce de largeur.

La feve de gondola, qui devient auſſi très-haute, & qui produit un bel ombrage, peut être conſervée trois ou quatre ans. Les feuilles fricaſſées, ou bouillies, ſont très-rafraîchiſſantes.

Le kadjang des Javans, que les Chinois appellent petau, eſt une eſpece de pois très-gros & très-bon, d'un grand ſervice pour la proviſion des vaiſſeaux. Il eſt excellent

pour l'estomac, en le faisant cuire avec du lard ou avec du beurre. Si l'on met un de ces pois dans un pot de terre, & qu'on ait soin de le bien arroser, il pousse en vingt-quatre heures & donne une très-bonne salade.

Le Makandou.

Le Makandou est un fruit qui ressemble à la pomme de pin, mais il n'est pas si dur ni si pointu à l'extrémité. Quand il est parvenu à la maturité, il devient de couleur jaune, presque sans aucun goût & entiérement insipide. Les Malayens en font rôtir dans les cendres, & ils prétendent que c'est un très-bon remede contre le flux de sang, contre la pleurésie & contre l'asthme.

Les feuilles d'un arbre qui croît dans ce pays, & qui ressemble au frêne, font très-bonnes pour nettoyer les blessures & pour en préparer la guérison. Le jus des mêmes feuilles est un préservatif excellent contre les vers. Le fruit, quand on le presse, rend une odeur plus forte & plus désagréable que celle de l'Assa-fœtida : c'est pourquoi on en met sur les narines de ceux qui ont des accès de fievre. On trouve dans

le cœur de ce fruit, une noix qui contient une amande de vertu astrigente.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Les Daulentes.

Les Daulentes sont des especes d'arbrisseaux dont les bois sont remplis, & qui en empêchent le passage: on les arrache avec soin, & l'on en fait des décoctions qui sont très-bonnes dans le rhume, & pour provoquer les retours périodiques des femmes. La feuille en est assez semblable à celle de la balsamine, & il porte des couronnes de fleurs qui ressemblent à celles du sureau: le goût en est amer, & il a non-seulement l'odeur, mais aussi les vertus de la camomille.

Le Mamgam.

Le fruit nommé Mamgam, est produit par un arbre qui croît sur les tombeaux des Rois de Java. Ce fruit est aussi gros que le coco, & l'on prétend que c'est un meilleur antidote contre le poison, que la pierre de besoar, ou que la noix des maldives. Quand le Roi de Bantam veut faire une grande faveur à quelqu'un, il pose sa coupe sur ce fruit en buvant à sa santé.

Le Simbar-Mangiram.

Le Simbar-Mangiram des Javans, que les Malayens nomment Teunida-

rousa, n'a point de racines, mais il vient sur une espece d'excroissance qui pousse sous les pierres ou dans les trous des arbres; & il répand des feuilles de tous côtés. Il a beaucoup de jus, & est toujours verd, ensorte que lorsqu'une des feuilles tombe, il en repousse une autre à la même place en moins d'un jour. Il est bon pour les tumeurs, appliqué extérieurement: il tue les vers en l'appliquant sur le nombril, & pris intérieurement, c'est un puissant purgatif.

La fleur du Lac.

Le Fulo de Tanke, ou Fleur du Lac, croît sur tous les étangs, à la hauteur de trois pieds & même plus, au-dessus de la surface de l'eau. Quand il commence à s'ouvrir, il répand une odeur délicieuse: il paroît être une espece de lis d'eau: rafraîchit au troisieme degré, & l'on en donne des décoctions dans les fievres ardentes, dans les frénésies, dans le flux de sang & dans les autres maladies de chaleur. Les feuilles sont d'un verd éclatant, quelques-unes aussi grandes que le bord d'un chapeau, & lorsqu'elles tombent, on voit sur la tige une cosse aussi large

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

que la main, où l'on trouve environ trente feves placées en cercle, dont chacune a sa cellule particuliere. Elles sont de la grosseur d'une noisette, & ont quelque chose d'approchant pour le goût, qui est très-doux. Ces noisettes sont phlegmatiques, & l'on en vend tous les jours dans les marchés de Batavia.

La Fleur de Soulier.

La Fleur de Soulier, ou fulo de sapato, ressemble assez à la rose ordinaire: on lui donne ce nom, parce qu'en la mâchant, il en sort un jus propre à noircir les souliers. L'eau distillée de cette fleur, est très-bonne contre les fievres violentes; & quand on l'applique sur le front, elle provoque le sommeil. Il y a une autre espece de la même fleur qui est de couleur isabelle, & qui croît sur une sorte de ronce, dont les Habitants forment des berceaux: les jeunes branches servent à faire des corbeilles. On en fait infuser les feuilles dans le vinaigre, pour en former une décoction qui est très-bonne contre les relâchements, & qui contribue aussi à guérir les contusions, en l'appliquant extérieurement.

La sauge, le romarin & plusieurs

autres plantes très-communes en Europe, ne peuvent venir à Batavia, où la chaleur du climat les fait aussitôt périr.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Le Lancen.

Le fruit de l'arbre nommé Lancen par les Portugais & par les Hollandois, & Kakafcan par les Javans, vient en grappes semblables à celles du raisin. Il approche aussi de la prune : l'extérieur est de couleur tirant sur le jaune, mais le dedans est blanc, d'un goût très-doux & fade, quoiqu'il tienne un peu de celui de la groseille. Il faut en ôter la peau, qui est amere, de même que deux ou trois amandes qu'on y trouve, pour pouvoir manger la partie charnue.

Le Karambolas.

Le Karambolas, ou Kamozia, ou Karsabelli, ou Chamarah, vient sur un arbre aussi élevé que notre cerisier. Le fruit ressemble à la courge & devient jaune en mûrissant. Quand ils sont de bonne qualité, c'est un manger délicieux : mais on en trouve beaucoup qui sont aigres & astringents. Lorsqu'on les coupe par le milieu, on voit la figure d'une étoille dans l'intérieur.

Le Rambustan.

Le Rambustan pousse immédiatement sur un bouton verd, & l'arbre

qui le produit n'a jamais de fleurs. Il se forme en grappes de couleur de pourpre, & ressemble assez à la châtaigne. On trouve un petit noyau dans l'intérieur, & la chair de ce fruit a un goût très-agréable avec un peu d'acide.

NIEUHOFF, Chap X.

An. 1671.

L'Arbre du Piqueur.

Il y a une espece de palmier sauvage, commune à Ceylan de même qu'à Java, où on le nomme l'arbre du Piqueur. Le fruit porte un sucre ou syrop, que les Habitants vendent dans les pays voisins. On tire de cet arbre, une liqueur qui a la vertu d'enivrer; elle est très-douce & fort agréable quand elle a bouilli, autrement elle aigrit en peu de temps. Le bois qu'on est obligé de fendre, parce qu'il résiste à la scie & à la hache, à cause de sa dureté, est de très-longue durée. Les Indiens en prennent les jeunes branches pour faire des arcs, & les Chinois se servent des feuilles, qui ont environ trois pouces de largeur & trois pieds de long, pour en former des éventails. Les Malabares écrivent des lettres avec une pointe de fer sur la superficie de ces feuilles, de façon que les caracteres ne s'en effacent jamais. Ils atta-

chent ces feuilles enfemble l'une après l'autre, par des trous qu'ils font à l'extrémité, & en mettent autant qu'il leur eft néceffaire, pour finir ce qu'ils ont deffein d'écrire. Elles font d'une qualité fi durable, que l'eau même ne peut les altérer.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Le Billingbing.

Il n'eft peut-être pas poffible de rien voir d'auffi beau dans la nature, qu'une allée fleurie dès arbres dont les Javans appellent le fruit Billingbing. Les fleurs en font rouges, de la forme des lis, & le fruit qui a trois pouces de long fur un pouce de large, reffemble au concombre. Il appaife la foif, ôte tout mauvais goût de la bouche, & l'on en fait un fyrop que les Médecins ordonnent à ceux qui ont le fang ou le foie échauffé.

Le Poireau des Indes.

Le Poireau de jardin des Indes a deux pouces de long : il eft plein de graines femblables à de l'orge, & le goût en eft très-infipide. On en prend les feuilles & les fleurs, qui font blanches & aromatiques, pour en faire une conferve qui eft bonne pour l'eftomac, & contre les crampes. On en fait un extrait qu'on regarde comme un antidote contre l'infec-

NIEUHOFF, Chap. X. An. 1671.

tion & contre les poisons. On le donne particulierement à ceux qui ont été blessés par une fleche ou par quelque autre arme trempée dans le sang de newt, que les Hollandois nomment gekko, & dont on prétend que le venin est mortel.

Le jus de l'herbe nommée par les Européens, véronique, & par les Javans, oribat matta, soulage les inflammations des yeux; il est aussi très-bon contre la consomption & contre les rhumes; on l'ordonne encore à ceux qui sont affectés de la gravelle.

Le Kolkas. La racine de la plante que les Maures & les Arabes appellent Kolkas, leur fait une nourriture, dont ils usent souvent au lieu de riz: mais il faut commencer par la couper en tranches & la faire infuser dans l'eau pour la purger d'une matiere gluante qui s'y attache, & qui de sa nature, est un poison. On la fait aussi bouillir, on en jette la premiere eau, & les Chinois ainsi que les Malayens, la mangent ensuite avec du poivre, du vinaigre & de l'huile de coco. Les habitants de Batavia, quand ils furent assiégés par les Hollandois, en

1629, se trouverent réduits à n'avoir d'autre nourriture que cette racine, & il en mourut un grand nombre par des flux de sang contagieux.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1671.

Sur la tige du pied de chat de Batavia, on trouve un jus semblable à du lait, dont quelques gouttes versées dans l'oreille, appaisent les douleurs de cette partie. Cette plante est sauvage, & ne sert que dans la médecine : les Chinois la nomment kautsu & les Javans suroe.

L'Arbre de nuit.

Il y a de deux especes de l'arbre qu'on appelle mélancolique ou Arbre de Nuit. La premiere espece, porte des fleurs qui s'ouvrent immédiatement après le coucher du soleil, & se ferment aussi-tôt qu'il se leve. L'autre espece fleurit le matin & perd ses feuilles le soir.

Le terroir de Java produit une telle quantité d'autres végétaux que quelque curieuse qu'en pût être la description, elle pourroit à la fin devenir ennuyeuse. Nous allons donc passer à celle des animaux terrestres & aquatiques, en commençant par les derniers.

CHAPITRE XI.

Des différentes especes de Poissons qu'on trouve à Java.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Marsouin de mer.

LE Marsouin ou cochon de mer a environ seize pouces de long & sept de large; la chair en est blanche & très-bonne quand elle est bouillie. La peau en est épaisse & couverte d'écailles presque impénétrables quand le poisson n'est point apprêté. Il a des yeux bruns très-vifs, & la bouche petite avec deux rangs de dents. Il porte sur le dos une nageoire très-aiguë qu'il peut lever ou baisser comme il le veut, avec une autre sous le ventre, où l'animal est de couleur argentée, qui jaunit sur les côtés, & il a le dos entierement brun.

Poisson d'Amboine.

Le Poisson d'Amboine, ainsi nommé, parce qu'il paroît particulierement attaché à cette Isle, se voit quelquefois dans le marché de Batavia, où il est fort estimé pour sa délicatesse. Il a de longueur environ

cinq à six pouces, & ressemble à la perche, tant par le goût que par la figure. Il a des nageoires bleues près de la bouche, & des raies de même couleur sur la tête; mais les côtés du corps sont verds & marquetés. Le poisson retiré est ainsi nommé, parce que sa chair se retire quand il est coupé. Le bremine a souvent jusqu'à quatre pieds de longueur, de grands yeux, la bouche large & rouge, & les nageoires à l'extrémité de la queue. On le prend ordinairement à l'hameçon & fort rarement au filet.

Le Poisson chauve.

Le Bald-pate ou Poisson chauve, est très-bon à manger. On le trouve dans les rivieres aussi bien que dans la mer, & on lui a donné ce nom, parce qu'il n'a point d'écailles ni sur la tête, ni sur le col, au lieu qu'il en a le dos couvert. Il est de couleur grise avec la bouche très-large & marquetée de rouge; il a les yeux jaunes, grands & qui semblent lui sortir de la tête.

L'Able de mer.

L'Able ou Bleak de mer n'est pas si long que le hareng, mais il est plus large. De même que ce poisson il vient volontiers dans les bas fonds,

& on le prépare aussi avec du sel. On en trouve en si grande abondance sur la côte de Malabar, qu'on s'en sert pour fumer les terres à bled, & il paroît être un assez bon engrais. Il a la queue fourchue, de grands yeux, la bouche large, le dos verd & le ventre blanc.

NIEUHOFF, Chap. XI. An 1671.

Le Merdeux.

Le Merdeux ou Villain (Turd fish) est couvert de taches brunes: il a le ventre bleu, & se plaît dans les endroits les plus sales, ce qui lui a fait donner ce nom. Quoiqu'il soit fort doux & d'un goût agréable, on n'en fait cependant aucun cas; il est très-gras, environ de six pouces de longeur & à peu près de la même largeur.

La queue jaune.

La queue jaune a des dents aiguës qui débordent en dehors: il est aussi gros que le bremine & presque de même forme. Il a le corps ordinairement bleu, les nageoires rouges, le dos & la queue jaunes.

Le Keelt.

Le Keelt est une espece de broche dont la bouche est garnie de dents aiguës, & dont les yeux sont forts brillants. Il a environ un pied & demi de longueur, est épais & gras avec le dos brun & la queue de

couleur pourpre, ainſi que le ventre. Le goût eſt très-bon, & il nage avec une grande vîteſſe.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Corbeau.

Le Corbeau eſt un poiſſon de mer d'environ ſix pouces de longueur, avec le dos & la queue rouges. Il a le ventre jaune & deux taches de même couleur de chaque côté; mais qui s'évanouiſſent peu à peu. On lui donne le nom de Corbeau, parce que ſa bouche reſſemble aſſez au bec de cet animal.

Le Poiſſon royal.

Le Poiſſon royal eſt très-vorace. Il a la bouche grande, & ſe nourrit volontiers de charogne. Le ventre en eſt blanc, le dos brun & marqueté ainſi que les côtés, avec la queue fourchue. On en voit qui ont juſqu'à cinq pieds de longueur, & on leur donne le nom qu'ils portent, par excellence, parce qu'on les eſtime pour les plus beaux & les meilleurs poiſſons qui ſe trouvent dans les Indes.

Angilles

On trouve des Anguilles de pluſieurs eſpeces ſur la côte, & il y en a beaucoup qu'on pourroit mettre dans la claſſe des ſerpents aquatiques, quoique les Habitants ne faſſent aucune difficulté d'en manger.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

L'espece la plus remarquable, est celle qui se plaît particulierement entre les rochers, & qui porte une longue tête avec des dents fort aiguës ; mais si petites, qu'à peine les peut-on distinguer. Ceux qui tuent ou qui écorchent ce poisson, sont saisis aussi-tôt d'un tremblement, & même tombent souvent en foiblesse, ce qui fait juger qu'il fait ses efforts pour chasser au-dehors quelque venin quand il est dans les angoisses de la mort.

Le Cock. La peau du poisson nommé Cock est brillante comme de l'argent. Il a cinq longues nageoires rouges sur le dos, de différentes dimensions, une queue fourchue de couleur brune, & le ventre jaune. C'est plutôt un monstre qu'un poisson, à en juger par sa figure extraordinaire, étant large, épais & presque tout en tête.

Le Grognard. Le Grognard est un petit poisson fort gras, rayé de brun & de jaune, & il tire son nom du bruit qu'il fait quand il est pris. Il y en a une autre espece qu'on nomme de même, dont le corps est presque rond & couvert d'une peau brune fort unie, rayée de blanc. Il a la tête courte & épaisse,

épaisse, la bouche grande & les yeux rouges.

Le Pou de mer est un coquillage dont les Chinois & les Javans mangent rarement. Il a environ un pied de longueur, est fort charnu avec une large queue & plusieurs jambes.

Au milieu de la coquille nommée Trompe d'Eléphant, dans la partie supérieure, qui est joliment marquetée, on trouve une raie assez large, sous laquelle est un petit poisson, dont le goût ressemble beaucoup à celui de l'éperlan : mais sa figure est désagréable à voir, & il a la machoire inférieure aussi perçante qu'une épée.

Le Bâton de Jacob renversé, est bleu; mais il a le corps brun avec plusieurs raies rouges près de la tête & de la queue. Ce poisson a quelquefois dix pieds de long, & pese jusqu'à quatre cents livres.

Le Dos rond, ainsi nommé, à cause de sa forme crochue, est un poisson très-délicat. Il a la queue & les nageoires jaunes, la peau unie & sans écailles, & il est ordinairement de quatre pieds de longueur.

Le Poisson à corne a environ un

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 671.

Le Pou de mer.

Trompe d'Eléphant.

Le Bâton de Jacob.

Le Dos rond.

Le Poisson à corne.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

pied de long, & sa tête, dont la bouche est très-petite, fait plus de la moitié de cette longueur. Il paroît diversement coloré, suivant les différentes réflexions que fait la lumiere sur son corps. Il a la peau très-brillante, les nageoires & la queue bleues, le ventre & le dos approchent de la même couleur. Il porte sur le sommet de la tête une corne, avec deux autres au-dessous : elles sont si aiguës & si venimeuses, que lorsqu'on en est blessé, il est très-rare qu'on en puisse guérir.

Les Carrelets.

Les Carrelets de Java ne different des nôtres, qu'en ce qu'ils ont des dents, avec lesquelles ils s'attachent fortement à tout ce qu'ils rencontrent.

Le Poisson plat.

Le Poisson plat a environ un pied de longueur; on le trouve dans l'eau fraîche : il n'a point d'écailles & sa peau qui est très unie, brille comme de l'argent. Il porte une petite nageoire sur le dos, une de chaque côté, & une quatrieme sous le ventre : cette derniere lui sert de queue. Il est plein de petits os, & n'est pas beaucoup recherché.

Le Poisson rouge.

Le Poisson rouge, ainsi nommé,

parce qu'il eſt d'un rouge obſcur, a une longue tête pointue, des yeux jaunes, le corps épais, & le ventre blanc. C'eſt une eſpece de brémine, dont la longueur eſt d'environ quatre pieds.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Perroquet de mer.

Le Perroquet de mer a rarement plus d'un pied de long, ſa chair eſt ferme & de très-bon goût. On lui a donné ce nom, parce qu'il a la bouche ſemblable au bec du perroquet, excepté qu'elle eſt armée de dents aſſez fortes, non-ſeulement pour caſſer les hameçons dont on ſe ſert pour le pêcher; mais auſſi pour briſer les écailles des huîtres & des moules, dont il tire la chair, qui paroît lui être un mets délicieux. Il eſt de couleur verte, marqueté de jaune, particulierement vers la tête. Les yeux de ce poiſſon ſont grands & vifs, d'un bleu éclatant, entouré de jaune, les nageoires ſont de la même couleur.

Le Camard.

Le Camard a les nageoires & le ventre jaunes; le corps rond & la bouche préciſément ſous le nez, qui eſt exceſſivement court. On lui trouve à peu près le goût du merlus.

Le poiſſon aux os.

Le Poiſſon aux os a la queue four-

chue & de larges écailles; il ne diffère de la carpe que par la tête. On en fait peu d'estime, parce qu'on n'y trouve presque point de chair.

Nieuhoff, Chap. XI. Hn. 1671.

L'Eperlan. L'Eperlan de sable est un poisson de mer d'un goût excellent. Il a la figure du merlan, le corps rond & le ventre jaune.

Le Pock. Le poisson nommé Pock est fort long, avec la queue fourchue & des dents très-aiguës. Il n'a point d'écailles, mais il a la peau très-unie & brillante, qui prend diverses couleurs, suivant les différentes positions où elle se trouve, par rapport à la lumiere; ce qui fait paroître ce poisson quelquefois rouge, quelquefois bleu & d'autre fois gris.

Le Pit. Le poisson Pit est fort agile, & s'élance à une grande distance. Il est de la grosseur d'un bon éperlan, avec le corps rond, marqueté de taches vertes & jaunes. Ses yeux paroissent prêts à lui sortir de la tête, mais il a la faculté de les pouvoir retirer assez profondément. Il porte des nageoires en pointes très-aiguës sur le dos, & est d'un goût délicieux, quoiqu'il se plaise particulierement dans les endroits bourbeux.

Le poisson nommé Chinois se pêche dans l'eau douce. Il est rond & a de longueur environ cinq à six pouces; il porte une longue queue, de petits yeux, le ventre blanc & le dos verd.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Chinois.

Le Mullet est un très-bon poisson, qu'on ne trouve qu'en quelques endroits de l'Inde; mais on le vuide & on le fait sécher pour le transporter. C'est un des poissons les plus délicats qu'on puisse manger, excepté en certain temps de l'année, où il est rempli de vers. La peau du Mullet est blanche, marquetée de taches de pourpre. Il nage d'une vîtesse excessive; & est si actif, qu'il saute non-seulement par dessus le filet, mais même hors de la barque, lorsqu'il est pêché.

Le Mullet.

La Becassine de mer a environ cinq pieds de longueur, la tête ressemble à celle d'un cochon, avec de grands yeux brillants, & une bouche semblable au bec de l'oiseau dont ce poisson porte le nom. Le corps de cet animal, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, est tacheté de diverses couleurs, & couvert de nageoires.

La Becassine de mer.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Koret.

Le Koret a six ou sept pieds de long, des yeux d'un jaune brillant & des nageoires qui paroissent argentées. Il a la queue fourchue & le ventre bleu, tirant sur le verd. C'est un grand rafraîchissement pour les Matelots, ce poisson étant fort sain & de très-bon goût.

Le Diable marin.

Le Diable marin n'a des yeux que d'un côté, & sa bouche est placée dans une concavité au-dessous de sa tête. Il a la queue semblable à celle du rouget, avec deux mamelles de chaque côté. La peau de la tête est remplie de taches brunes. Il y en a de sept à huit pieds de long; mais en général ce poisson est une nourriture grossiere.

Le Stip.

Le Stip a la peau couverte de taches, c'est un poisson de très-bon goût, qu'on prend ordinairement au hameçon, près de l'isle de Saint Vincent.

Le Pigeon de mer.

Le Pigeon de mer prend son nom de la ressemblance de sa tête avec celle d'un pigeon, & de ce qu'il a l'estomac élevé comme celui de cet oiseau. Il ne porte point d'écailles, mais il est marqueté de diverses couleurs. On le pêche assez rare-

ment, & il fournit une nourriture médiocre.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1671.

Le Hérisson de mer.

Le Hérisson de mer est ainsi nommé, à cause des pointes aiguës qu'il porte autour de la bouche & de la tête, qui est ronde, avec de grands yeux. Il ne peut nager que lentement; ce qui le rendroit bien-tôt la proie des autres poissons, si la nature ne l'avoit armé de ces défenses.

Le Suceur.

Le Suceur est bleu, avec des yeux d'un jaune brillant & une peau unie sans écailles Il n'a point de dents; mais il porte des levres épaisses, qui lui servent à sucer & à s'attacher aux autres poissons avec tant de force, qu'il est plus aisé de le tuer que de l'en arracher. Il se joint particulierement au requin, & on les pêche souvent ensemble: on en mange quelquefois, faute de meilleure nourriture, parce qu'il est d'un goût assez médiocre.

Le Requin.

Il y a des Requins ou Scharks, de huit, dix, & jusqu'à quatorze pieds de long. Ils ont la peau rude & raboteuse, & un double rang de dents, quelquefois même jusqu'à trois ou quatre rangs qui sont couvertes d'une espece de gomme, & les yeux très-

bas, près de la bouche. Ce poiſſon eſt très-dangereux, & enleve quelquefois le bras ou la jambe des hommes qui ſe divertiſſent à nager. La femelle fait ſes petits vivants; ils la ſuivent par tout où elle va, ſe gliſſent ſous ſon ventre dans les forts temps, & en ſortent quand la tempête eſt paſſée. On remarque que certains poiſſons d'un pied de longueur, nagent toujours après le Requin, qu'on apperçoit aiſément quand l'eau eſt calme.

NIEUHOFF, Chap. XI. An. 1671.

Le Klip.

Le Klip, ou poiſſon du Soldat, eſt une eſpece de bremine qui n'eſt ſouvent que de la longueur de ſix pouces. Ce poiſſon eſt plat & de couleur pâle; il a ſur le dos des nageoires aiguës comme le rouget; la queue pointue & les yeux jaunes. C'eſt un des meilleurs poiſſons des Indes, & un manger délicieux.

L'Aigle de mer.

L'Aigle de mer eſt un poiſſon très-laid à voir. Il a la queue ſemblable à celle du rouget, auquel il reſſemble auſſi par le goût, de larges nageoires, qu'on prendroit pour des ailes, & la tête petite.

CHAPITRE XII.

Continuation de la Description des Poissons de Java.

LE Chat de mer est un poisson rond d'environ six pouces de longueur, & dont la figure est très-laide. La partie postérieure du corps de cet animal, n'est qu'une masse ovale, à laquelle la tête est comme suspendue. Il a des yeux fort larges & fort ouverts, la peau unie, tirant sur le bleu, & brune sous le ventre. Les entrailles de ce poisson contiennent une espece de gomme, dont les Chinois font leur encre. Ils font sécher cet animal au soleil, & les Indiens l'estiment beaucoup, quoiqu'il soit difficile à digérer.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Le Chat de mer.

Le Sautillant est ainsi nommé, parce qu'il saute & joue continuellement sur la surface de la mer. Il est de la grosseur d'un hareng, sans aucunes nageoires sur le dos, depuis la tête jusqu'à la queue. Il a la tête pleine de nœuds & le corps gris avec

Le Sautillant.

NIEUHOFF, Chap. XII

An. 1671.

des taches noires : mais il est plus blanc du côté du ventre. Il lance un regard perçant avant de commencer à sauter ; est mis au nombre des poissons de mer , & a la chair d'un très-bon goût, particulierement quand on le mange grillé.

Le Pampus. Le poisson nommé Pampus , a environ un pied de long & cinq pouces de largeur ; du reste , il ressemble par la couleur & par la figure, à notre plie : sa peau est unie ; ses yeux se portent en même-temps de deux côtés , & la bouche est droite & avancée. Il est de très-bon goût , particulierement quand on le mange desséché , comme les Hollandois mangent la plie.

Le Coq marin. Le Peyxe-Kok, c'est-à-dire le Coq marin , est ainsi nommé par les Portugais , parce que quand il est pris , il fait un bruit qui a quelque ressemblance avec le chant du coq. On le pêche près l'isle de Saint-Vincent , & il est d'une nourriture assez médiocre.

Le Souffleur. Le Souffleur est un grand poisson qu'on voit quelquefois en pleine mer. On lui a donné ce nom , parce qu'il tire une grande quantité d'eau qu'il

rejette ensuite en l'air, avec beaucoup de force. NIEUHOFF, Chap. XII.

Le Poisson blanc est à peu près de la grosseur d'un merlan : il a le ventre rond & pendant, le dos étroit, la bouche ronde, la queue fourchue. Il porte une large nageoire sur le dos, & un grand nombre de petites entre le ventre & la queue. Il a le corps tout couvert de raies, avec deux longs mamelons sur la bouche : ce poisson est de très bon goût. An. 1671. Le Poisson blanc.

Le Poisson à cinq doigts, tire son nom de cinq taches noires qu'il a de chaque côté, & qui ressemblent à la marque d'autant de doigts. Il a environ un pied & demi de long, la tête petite, la bouche grande, des nageoires brunes & pointues vers la queue. La couleur de son corps est d'un bleu éclatant, mêlé de pourpre sans écailles. Il est de très-bon goût, & on le pêche dans toute la mer des Indes. Le Cinq Doigts.

Le Karappa ou poisson rond, ressemble beaucoup au merlan, & est aussi de très-bon goût. Il a la tête petite ainsi que la queue, mais le ventre en est fort gros, il porte au- Le Poisson rond.

dessous, quelques nageoires sembla-
Nieuhoff, Chap. XII. bles à celles de l'anguille.

An 1671. Entre les Poissons volants, il y en a qui sont à peu près aussi gros que des corettes, d'une couleur bleue sur le dos, qui se brunit vers la queue. Ils ont de grands yeux, de larges nageoires jaunes, & beaucoup de ressemblance avec nos éperlans. Le goût en est très-agréable, mais ils ne sont pas faciles à prendre, excepté quand ils volent contre les voiles, ce qui arrive assez fréquemment parce qu'ils tombent alors sur le pont du vaisseau.

Les Poissons volants.

La Queue fourchue. La Queue fourchue est un poisson long & rond avec une longue queue, d'où il tire son nom. Il a la tête semblable à celle de hareng, un long mamelon au-dessus, & deux autres au-dessous près de la bouche, à peu près comme la chevrette, mais plus gros. Ces mamelons sont collés contre le corps du poisson, quand il nage : il est à peu près de la grosseur du maquereau, mais il n'est pas d'un goût excellent.

La Bonite. La Bonite ressemble beaucoup à la corette; mais avec des nageoires

plus petites, & des taches bleues qui s'évanouissent par dégrés, en approchant de la queue. Ce Poisson a le dos d'un brun foncé, & le ventre blanc, avec les yeux bleus, entourés d'un cercle jaune. Quelques-uns ont un pied & demi de long: ils sont très-brillants quand on les prend, ce qui n'est pas difficile, parce qu'ils suivent les vaisseaux, & sont fort après à l'appât. La meilleure façon de les manger, est d'y mettre un peu de sel, & de les faire griller ensuite.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Le Poisson à épée a la tête très-vilaine, assez ressemblante à celle d'une chouette, avec la bouche très-grande. La peau en est rude, le dos gris, le ventre blanc sans aucune écaille. Des deux côtés de l'épée, qui a environ cinq pieds de long, on trouve vingt-sept dents. La longueur de tout l'animal, en y comprenant l'épée, est en général de vingt-cinq pieds, & il est si gros, que deux hommes le peuvent à peine embrasser. Il a près des yeux deux narines qui lui servent à tirer l'eau & à la rejetter.

De Poisson à épée.

Le Poisson que les Javans nomment Siap, se trouve dans les rivieres : ils en font une grande estime, &

Le Siap.

l'on en prend une grande quantité aux environs de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Le Poisson pie.

Le Poisson pie est ainsi nommé, à cause de sa couleur. Il a la queue & les nageoires brunes, marquetées de taches d'un bleu pâle. Il a environ un pied de longueur, est assez gros, & sans écailles. Les yeux en sont jaunes & entourés d'un cercle bleu. Au dessous du gosier, il porte une espece de jabot, qui s'étend jusqu'à la queue. Il a la bouche petite, & de chaque côté une nageoire jaune. Les Javans l'estiment beaucoup, & il est de très-bon goût ; mais il contient une matiere venimeuse qu'il faut ôter avec soin quand on le vuide.

Les Cinq-yeux.

Le Cinq-yeux a pris ce nom de cinq marques noires enfermées dans des cercles jaunes, qu'il porte sur les nageoires près de la queue. Ce poisson est uni & jaune sans écailles, assez gros, avec une petite tête & le nez pointu qui couvre la bouche, au-dessous de laquelle il a deux nageoires rouges. On le pêche dans les rivieres, & il est de très-bon goût.

La Chauve-souris de mer.

Le poisson qu'on nomme Chauve-souris de mer, a pris ce nom de la ressemblance qu'il a avec cet animal.

Il porte deux ailes jaunes, trois raies bleues, une longue queue, une grosse tête & une grande bouche. Par le goût, il paroît être une espece de raie.

NIEUHOFF. Chap. XII.

An. 1671.

Le Gougeon.

Les Gougeons de Java sont de la longueur du doigt, & à peu près gros comme le pouce. Ils sont sans écailles, marquetés de bleu & d'autres couleurs, avec de petites queues fourchues: on les pêche dans les rivieres, & le goût en est excellent. Il y en a d'une autre espece qu'on prend dans la mer, en si grande quantité, qu'on en vend plein un canot pour quinze ou vingt sols. Les Javans s'en servent pour engraisser leurs oies & leurs canards.

Les Carpes des Indes se pêchent dans les rivieres: elles sont entierement semblables aux nôtres, par la figure & par le goût.

Le Monstre marin.

Le Monstre marin est un poisson très-laid à voir. Il porte un gros nœud en forme d'étoile sur la tête, & au-dessus une excressence qui ressemble à la mitre d'un Evêque. Des deux côtés de la tête, s'étendent deux nageoires aussi longues que le corps du monstre. Il a une bouche horri-

Nieuhoff, Chap. XII.

ble pour la grandeur, & une large queue qui sert à le diriger en nageant.

An. 1671.

Les Chevrettes.

On trouve dans les Indes diverses sortes de Chevrettes & d'Ecrevisses. Entre les dernieres, on en voit une espece qui a sur le dos des dents comme celles d'une scie; il y en a de si grosses, qu'elles pesent jusqu'à cinq livres : le goût en est délicieux, & c'est une nourriture très-saine ; on l'estime beaucoup pour ceux qui sont incommodés de l'asthme, ou du crachement de sang : la Chevrette de mer a environ huit pouces de longueur pour les plus grandes. Elles portent des écailles comme les nôtres, sont de couleur pâle avec une queue rouge & fourchue. De la tête partent plusieurs nageoires, avec deux petites cornes déliées. Ce poisson est de très bon goût, & cinq ou six suffisent pour la nourriture d'un homme.

La Chevrette de riviere est à peu-près de la même grosseur que nos chevrettes de mer, de couleur bleue, avec une petite tête & un gros corps, deux longues nageoires qui partent de la tête, & qui sont aussi aiguës que des aiguilles. Les coquilles de cette

espece, ne sont pas si dures que celles des autres; mais le goût en est moins bon. On trouve aussi dans les rivieres, une grande quantité d'écrevisses qu'on prend dans des trous avec les huîtres. Elles sont de meilleur goût que nos écrevisses de mer.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

L'Etoile de mer est un Poisson désagréable à la vue, étant composé de cinq branches, qui forment une étoile. Elles sont d'un rouge pâle & d'un pouce de grosseur, couvertes d'une peau remplie de nœuds, & pleines de petits os. Il y a au milieu un trou par où l'animal tire sa nourriture. On ne le voit en mer que dans les temps très-calmes, & on le prend plutôt pour le conserver par curiosité, que par toute autre raison.

L'Etoile de mer.

Le Cancre marin est à peu près de huit pouces de long, d'une assez belle couleur, l'écaille marquetée de taches jaunes, avec trois autres taches de pourpre renfermées dans des cercles rouges. Les serres de cet animal sont jaunes du côté du corps, un peu plus loin, elles deviennent blanches, & l'extrémité en est d'un pourpre foncé. Les yeux sont fixes & entierement hors de la tête.

Le Cancre marin.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

Il y a une autre eſpece de Cancres dont la couleur eſt bleue, & l'on en trouve qui ont juſqu'à un pied & demi de longueur. Ils ſont de couleur pourpre tachetée de blanc. Les ſerres en ſont bleues & pourprées vers le corps. Les yeux ſont hors de la tête, de la longueur du doigt. Ce Poiſſon ſe trouve dans l'eau ſalée & eſt de très-bon goût.

Ecreviſſes de mer.

On trouve une autre eſpece d'Ecreviſſes de mer, qui ne ſont pas ſi groſſes que les précédentes, mais qui courent avec beaucoup de vîteſſe. Elles ont les yeux placés environ deux pouces à côté de la tête, particulierement quand elles courent: dans les autres temps, elles les jettent en arriere & les tiennent appuyés ſur deux nageoires. Elles ont le corps marbré de diverſes couleurs, & les ſerres d'un rouge de poupre: elles portent par derriere deux petites coquilles rondes & bleues, avec les extrémités jaunes. On en trouve de très-groſſes, & le goût en eſt excellent.

Il y en a encore d'une autre eſpece auſſi groſſes que les bleues, mais on les reconnoît aiſément à la

couleur, qui tire sur le verd. Elles ont les serres rouges, & rien n'est plus délicieux que le goût de ce poisson. Les yeux sont aussi à un pouce à côté de la tête. On en trouve quelquefois d'une grosseur prodigieuse, & l'on prétend que ce Poisson de même que tous les testacées, est beaucoup meilleur dans le montant de la lune que dans tout autre temps. Plusieurs especes quittent leurs coquilles, dans une certaine saison de l'année, & demeurent sous terre, jusqu'à ce qu'il leur en soit venu de nouvelles.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1672.

Huîtres & Moules.

Les Huîtres des Indes sont beaucoup meilleures que celles d'Europe.

Les Moules de ce pays sont semblables aux nôtres, mais un peu plus larges : la coquille en est brune en dehors & en dedans. On trouve une autre espece de Moules, que les Européens appellent Moules à queue, dont la couleur tire sur le verd. Elles ont du côté où on les ouvre, deux cornes pointues, & de l'autre côté une queue d'un jaune pâle qui leur sert à se tenir attachées dans le limon. Leur goût ressemble à celui des nôtres, & on les accommode de

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1671.

même, comme on fait auſſi celles qu'on nomme Moules de Saint Jacques. On trouve aux Indes de diverſes ſortes d'Huîtres : les plus grandes s'attachent aux rochers, & les autres aux racines des arbres qui croiſſent dans l'eau. Le goût en eſt très-bon, & on les mange cuites avec des épices, ou crues avec du jus de limon & du poivre.

Les Limaçons à pourpre.

On voit un grand nombre de Limaçons qu'on nomme à pourpre dans les Iſles voiſines de Batavia. La coquille ou écaille eſt jaune, de la groſſeur d'un fort citron, avec pluſieurs lignes ſpirales. Au-dedans de cette coquille, eſt l'animal de forme ronde, gras & jaune, marqueté de noir. Les Chinois les font bouillir pour les manger, ont le ſecret de polir les coquilles, & tirent du milieu de l'animal, une ſubſtance couleur de pourpre, dont ils ſe ſervent pour faire de l'encre rouge. Il y en a d'une autre eſpece, dont la coquille eſt verte, tachetée de noir, blanche en dedans, & de la groſſeur de la tête d'un enfant. L'animal eſt de la même couleur, & le goût en eſt aſſez bon. Une autre ſorte a la coquille d'un

rouge pâle, marbrée de blanc, curieusement veinée, & de la grosseur d'une orange; l'animal est de la même couleur que la coquille, on les mange comme nos Pétoncles; mais ils sont de difficile digestion.

NIEUHOFF, Ch. p. XII.

An. 1671.

On appelle Quallen une production de la mer, qui est une substance mucilagineuse, sans tête, ni queue, ni entrailles. Elle est quelquefois de la grandeur d'une moyenne assiette, mais ordinairement plus petite. Elle a autour du corps, une espece de tranche couleur de pourpre, qui lui sert à nager. Au milieu de cet animal, on voit une tache, quelquefois blanche, d'autrefois bleue, qui contient vraisemblablement sa nourriture. S'il est jetté sur le rivage, il y périt en peu de temps. Les Chinois ont l'art d'en tirer de l'arrak, ou plutôt une eau forte, qui est excessivement chaude, perçante & nuisible, en ce qu'elle fait naître des ulceres. S'il arrive que cette substance s'attache au corps nud d'un homme, soit en nageant, soit autrement, elle le brûle vivement, & il s'éleve aussi-tôt des ampoules.

Le Quallen.

Les Dorades, que quelques-uns

La Dorade.

NIEUHOFF, Chap. XII.
An. 1671.

nomment Brémines de mer, ſont des eſpeces de Dauphins. Elles ont des nageoires longues & aiguës ſur le dos, avec une queue très-longue. Au-deſſous du ventre, elles ont auſſi trois nageoires, dont la derniere s'étend juſqu'à la queue. On en trouve de quatre à cinq pieds de long, & elles ſont plus larges qu'épaiſſes. Ce poiſſon eſt aſſez bon à manger quand on le ſale avant de l'apprêter; mais il digere difficilement. On le prend quelquefois au hameçon, & très-difficilement avec le harpon, à cauſe de ſa légéreté; & il eſt ſi actif, que quelquefois il s'élance après la poiſſon volant, juſqu'à la hauteur de cinq à ſix pieds au-deſſus de l'eau.

La Raie.

On trouve aux Indes, des Raies très-longues; quelques-unes ſont auſſi larges qu'une table de moyenne grandeur, & peuvent ſuffire pour nourrir quarante perſonnes. Elles ont de très-longues queues, ſont de la même couleur que les nôtres, du même goût; mais difficiles à digérer: les jeunes ſont beaucoup meilleures que les autres. Elles ont des nageoires fort larges, de couleur de pourpre. Tous les poiſſons à écailles jettent

leur frai ; mais ceux qui n'ont ni écailles ni coquilles, produisent leurs petits vivants.

CHAPITRE XIII.

Des Oiseaux & des autres Animaux de Java.

NIEUHOFF, Chap XIII.

An. 1671.

De l'Oiseau nommé Casnaris.

DANS les Isles de Sumatra de Banda, & dans les autres Isles Molucques, on trouve un oiseau que les Habitants nomment Emen ou Eme, & que les Hollandois appellent Casnaris. Il marche toujours la tête droite & élevée, il a environ cinq pieds de haut, & trois pieds de long de l'estomac à la queue. La tête est proportionnée au corps, petite, fort unie, & couleur de bleu foncé. Devant le col, sont deux especes de mamelles ou de bourses rouges : les yeux sont grands & fiers, avec deux trous derriere, qui forment les oreilles, & presque à l'extrémité du bec sont les deux narines. Depuis le milieu du bec jusqu'au sommet de la tête, cet oiseau, particu-

Nieuhoff, Chap. XIII.

An. 1671.

lierement le mâle, a une ſubſtance dure & jaune, ſemblable à une coquille de Pétoncle : les jambes ſont longues & fortes, couvertes d'une peau d'un jaune ſale : les pieds ſont gros, noueux & ſans ergots de derriere ; mais à la place, on voit trois longues ſerres d'une eſpece de corne, en quoi cet animal differe de l'autruche, dont les pieds ſont fourchus devant & derriere. Cet oiſeau eſt entierement couvert de plumes d'un rouge obſcur, mêlé de noir. Celles de l'eſtomac & des cuiſſes ſont doubles, & celles de la queue ſont beaucoup plus longues & plus fortes.

Au-deſſous des plumes qui lui couvrent les côtés, ſont cachées des pointes, & par leurs piquures, elles aident à faire courir l'animal, qui ne peut preſque s'élever de terre. Cet Oiſeau eſt très-avide, & dévore tout ce qu'on lui préſente, même le fer & les charbons allumés qu'il rend par les inteſtins, ſans aucune altération. Il arrive même quelquefois qu'il rend ce qu'il a ainſi avalé après l'avoir gardé un an, ſans aucune marque de digeſtion : du reſte, le Caſnaris vit d'herbages. Sa force conſiſte dans ſes

jambes

jambes & dans ses pieds : il court si vîte, qu'il n'y a pas d'homme qui le puisse atteindre ; & quand il se trouve trop pressé, il donne des coups de pied en arriere & de tous côtés comme un cheval. La femelle pond ses œufs sur le sable entre les buissons : ils sont d'un blanc tirant sur le verd, de la grosseur au plus de nos œufs de poule, marquetés de taches d'un verd obscur. Les Naturels du pays en mangent les jaunes : ces oiseaux n'ont point de langue ni de queue.

NIEUHOFF. Chap. XIII.

An. 1671.

Le Chat volant.

Entre les différentes especes de Chauve-souris, celle que quelques-uns nomment Chat volant, méritent qu'on en donne la description. Elles ressemblent aux chats par la tête, par la queue, par la grosseur & par toute la forme du corps. Elles different des chauve-souris, en ce que ces dernieres se pendent par des griffes qu'elles ont au bout des ailes, au lieu que le chat volant se suspend par ses ergots & se couvre entierement de ses ailes. Son poil est d'un rouge brun, excepté sur le dos où il est noir. Entre la partie antérieure & postérieure des pattes, on trouve

NIEUHOFF, Chap. XIII. deux membranes avec un peu de poil sur la partie extérieure, & ce sont ces membranes qui leur servent d'ailes. An. 1671. Il y a aussi une autre espece qu'on appelle Singes volants: ils ont des dents & des griffes très-aiguës, & les yeux extrêmement vi s.

Le Chasseur. Dans quelques parties des Indes, on trouve un oiseau qu'on nomme le Chasseur. Son estomac est noir, ainsi que tout son corps, mais il a la queue tirant sur le gris. La tête est d'un jaune obscur & sans plumes. Au-dessous du col, il porte un sac qui ressemble à celui de nos coqs d'Inde: le bec est remarquable par certains ronds ondoyés, qui font connoître l'âge de l'oiseau, parce qu'il en vient un nouveau chaque année, comme aux cornes de nos bœufs. A la naissance du bec, on trouve une substance assez semblable à une corne. Ces oiseaux sont estimés & vendus très-cher, à cause de leur rareté.

Le Dodders. Dans l'isle Maurice, est un oiseau que les Habitants nomment Dronte, & les Hollandois Dodders: sa grosseur tient le milieu entre l'autruche & le coq d'Inde, & il a quelque res-

ſemblance avec ces animaux, par les plumes & par la queue. Il a la tête très-groſſe, ſemblable à celle du coucou, mais toute couverte d'une peau : ſes yeux ſont grands & noirs, ſon col eſt courbé & très-gros Il a le bec long, épais & d'un bleu pâle, excepté vers l'extrémité, où la partie ſupérieure eſt preſque noire, & la partie inférieure jaune ; mais l'une & l'autre eſt fort aiguë. Cet oiſeau a le corps rond & épais, couvert de plumes griſes, ſemblables à celles des autruches. Le ventre & les parties inférieures ont tant d'épaiſſeur, qu'elles touchent preſque la terre, ce qui donne beaucoup de facilité à le prendre. Il a des deux côtés, des plumes d'un bleu pâle qui lui tiennent lieu d'ailes, & cinq autres de la même couleur, lui ſervent de queue. Il a les jambes courtes & épaiſſes avec quatre larges ſerres. La chair, particulierement celle de l'eſtomac, eſt graſſe & d'un goût agréable, & trois ou quatre de ces oiſeaux peuvent aiſément nourrir cent perſonnes. On leur trouve quelquefois dans l'eſtomac, des pierres très-dures quoique poreuſes.

NIEUHOFF. Cap. XIII.

An. 1671.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

Le Perroquet. Les Perroquets de Java sont verds & petits, à peu près de la grosseur d'un étourneau. Ils ont le bec jaune, le col rouge, mêlé de verd, & l'extrêmité des ailes jaune. On en trouve une grande quantité dans les bois, on les apprivoise aisément, & ils apprennent facilement à parler. Il y en a de différentes especes & de diverses couleurs.

Le Martinet. Les Martinets sont à peu près de la grosseur de nos pies, de couleur noire, avec le bec jaune & une touffe de même couleur sur la tête. Le milieu de leurs ailes est blanc, leurs pieds sont jaunes, & ils ont de grosses serres crochues. Les Javans admirent cet Oiseau, qu'ils instruisent à siffler & à parler, ce qu'il fait aussi distinctement qu'un homme, mais avec quelque chose de dur dans la voix. Il y en a une espece d'un peu plus petits, qu'on trouve dans toutes les Indes, où il mange le riz & les autres productions de la terre.

La Corneille. La Corneille des Indes est d'un bleu pâle, & sa figure tient assez de celle du héron & de la cigogne. La tête & le col est d'une couleur plus obscure, la queue est frisée & le bec

fort aigu. Cet oiseau se plaît dans les lieux déserts, d'où il fait des excursions jusqu'en Europe, sous la conduite d'un chef qui est quelquefois devant & quelquefois derriere. NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

L'oiseau rouge.

L'Oiseau rouge est de la grosseur d'un étourneau : il a le bec & les pattes bleues, le dos & la queue rouge, & les ailes noires & blanches; sa tête est verte, & il porte à la queue deux grandes plumes, comme l'oiseau de paradis.

La Chauve-souris.

On trouve en diverses parties des Indes, des Chauve-souris si grosses, qu'il y en a qui excédent la grosseur de nos chats. Dans l'isle de Java, on en voit quelques-unes de l'espece ordinaire, qui ne sont pas plus grosses qu'un pigeon : elles vivent dans les bois, & les Javans les estiment comme un mets délicieux. Elles entrent souvent la nuit dans les chambres quand on en laisse les fenêtres ouvertes, & elles piquent jusqu'au sang ceux qu'elles y trouvent endormis.

Le Gwira.

Le Gwira est de deux especes; mais en général, cet oiseau est blanc, mêlé de quelques plumes brunes. La différence consiste en ce qu'une espece a le ventre rouge, & que l'autre

a la queue bleue avec une plume très-longue.

NIEUHOFF, Chap XIII.

An. 1671.

Le Poero

Le Poero eſt un Oiſeau long & mince, qui a huit pouces de longueur, en y comprenant le bec & la queue : Son bec eſt un peu crochu, & il a la queue ſemblable à celle du Gwira : ſes plumes tirent ſur le bleu mêlé de jaune, & ſes pieds ſont très-petits. Il ſe nourrit particulierement de fourmis.

Le Cormoran

Il y a à Java beaucoup de Cormorans qui reſſemblent à nos oies, excepté qu'ils ſont plus gros. Au-deſſous du bec, ils ont un grand ſac, qu'ils peuvent étendre & reſſerrer à volonté, & c'eſt où ils conſervent le poiſſon qu'ils ont dévoré. Leurs pieds reſſemblent à ceux du cigne, & ils ont le bec crochu vers les extrémités. Ils ſont ſi avides de leur proie, qu'ils ſe jettent entre les pavillons des vaiſſeaux pour la pourſuivre avec tant de violence, qu'il eſt facile de les prendre. Ils avalent les huîtres avec les écailles, & les conſervent dans leur ſac juſqu'à ce qu'elles s'ouvrent. Alors ils les rejettent pour en manger la chair. On en trouve beaucoup dans l'iſle de

Ding-ding, & leur bruit les fait bientôt découvrir.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

Les Canards sont en très-grand nombre dans les Indes, & ils y ressemblent aux nôtres par la figure & par le goût. Leur couleur en général, est d'un jaune obscur avec des becs & des patt s noires, de gros ventres, & des houpes sur la tête. Ces ventres pendants font une différence d'avec les nôtres qui les ont plus soutenus. Cet animal est si chaud qu'il est difficile de le faire tenir sur ses œufs; mais on les fait couver par des poules, ou on les fait éclore dans du fumier de cheval, & dans des fours. La chair de ces canards est très-bonne, pourvu qu'ils ayent été bien nourris.

AN 1671.

Le Canard.

Le Large-bec a pris son nom de cette partie qui est fendue des deux côtés jusqu'aux yeux. Il est au plus de la grosseur d'un pigeon, d'un noir peu foncé, excepté les ailes, qui le sont davantage ; mais les yeux & le bec sont blancs. On en vend une grande quantité dans les marchés de Batavia, & la chair en est très-bonne.

Le Large-bec.

L'Oiseau nommé Strand, est une

Le Strand.

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

espece de becaſſine, à peu près de la groſſeur de nos faiſans. Il a des plumes vertes mêlées de noir; on en vend auſſi beaucoup à Batavia, & il a le goût à peu près ſemblable à celui des becaſſines.

La Tourterelle. Les Tourterelles des Indes ne ſont pas ſi groſſes que les nôtres. Leur couleur tire ſur le jaune, & eſt mêlée de gris. Elles ont une plume noire à chaque aile, le deſſous de leur col eſt un peu brillant, & leur eſtomac eſt preſque rouge. On en prend une grande quantité dans les champs de riz; en général, elles ſont graſſes & de très-bon goût.

L'Oie. Les Oies des Indes ſont plus belles & plus groſſes que celles d'Europe, & elles reſſemblent beaucoup à nos cignes; elles ont le col exceſſivement long, tirant ſur le jaune, & le bec noir. Sur le dos, ſur les ailes & à la queue, elles ont des plumes d'un gris foncé, mêlées de quelques-unes aſſez brillantes, & elles ſont toutes blanches ſous le ventre. Elles n'ont pas le cri ſi aigre que les nôtres; mais du reſte, elles leur reſſemblent parfaitement par la figure & par le goût: leurs pieds ſont

également rouges, & il y en a aussi de domestiques & de sauvages.

Nieuhoff, Chap. XIII.

En divers endroits des Indes, on trouve une grande quantité d'oiseaux de proie, tels que des Aigles, des Faucons, des Milans, & d'autres especes différentes, qui tous, causent beaucoup de dégât, tant parmi les oiseaux sauvages, que parmi les oiseaux privés. Ils ont tant de force qu'ils enlevent quelquefois de jeunes cochons, & les dévorent dans les bois ou sur des rochers.

An. 1671.

Oiseaux de proie.

On remarque souvent un oiseau de proie qui se soutient en l'air, sans qu'on lui voie faire aucun mouvement des ailes, & un que les Chinois appellent Jin, lequel surpasse en activité toutes les autres especes. Il est verd sur le dos & blanc sous le ventre : il a les yeux rouges & perçants, le beç jaune & en crochet par le bout; les pieds de la même couleur, avec des serres très-longues & très-fortes.

Le Colibri.

Le Kobby ou Colibri, est le plus petit de tous les oiseaux, à peu près de la grosseur d'une mouche de cheval. Il a le bec très-aigu, & il s'en sert pour tirer sa nourriture des fleurs, malgré le sentiment de quel-

NIEUHOFF, Chap. XIII. An. 1671.

ques-uns qui prétendent que cet animal vit de rosée. Il a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, & ses ailes sont faites comme celles des pigeons & des canards. Il fait son nid du côté du midi, sous des branches d'oranger, de limonier ou de cotonnier, pour le garantir des injures du vent de nord. Ses œufs ne sont pas plus gros que des pois. Il y en a une espece dont le chant est très-mélodieux, mais les couleurs en sont moins belles; le poids de cet oiseau est d'environ vingt-quatre grains.

Le Kokoy. Le Kokoy est une espece de Héron, mais beaucoup plus beau que les nôtres. Il est jaune par devant & verd par derriere : porte sur la tête une plume d'une grande beauté, qui lui couvre tout le col : les jeunes sont assez bons à manger, mais les vieux ont la chair coriace & le goût marécageux.

On trouve dans les bois de Java, un nombre infini d'oiseaux qui ressemblent à nos cailles, mais qui sont aussi gros qu'un pigeon sauvage. Ils ont le bec un peu plus long que la caille, & leur chant est entierement différent. Ils craignent tellement le

froid, que s'ils demeurent ſur la terre, ils ſont en danger d'y périr, auſſi ſe cachent-ils dans les trous des arbres, couverts de leurs ailes, auſſitôt que le ſoleil eſt couché. Ils en ſortent au lever de cet aſtre, & commencent à chanter avec de grandes marques de joie.

CHAPITRE XIV.

Suite de la Deſcription des Oiſeaux & des Inſectes de Batavia.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

La Caille.

Les Cailles des Indes reſſemblent à celles d'Europe, elles ſont brunes ſur le dos, & bleues ſous le ventre. Leur bec eſt jaune, & elles ont quatre ergots, trois devant & un derriere : elles n'ont aucune ſorte de chant ni de cri, & ſont très-bonnes à manger.

L'Oiſeau de riz.

L'Oiſeau de riz eſt gros comme un de nos poulets ; mais il a les pattes un peu plus longues, des plumes brunes ſur le corps, la tête rouge & de grands ergots. Il vit dans les champs de riz, d'où il a tiré ſon nom,

NIEUHOFF, Chap. XIV. & eſt un manger délicieux quand on le fait rôtir.

An. 1671. On trouve en pluſieurs endroits des Indes, des faiſans qui ont des queues longues & pointues. Quelques-uns ſont blancs ſur l'eſtomac & autour des yeux.

Le Faiſan.

Les Papillons. Ce pays eſt rempli d'une multitude prodigieuſe de Papillons de diverſes couleurs : ils ont de longues trompes qu'ils étendent, pour ſucer le jus des fleurs, ou qu'ils retirent à volonté. On en voit des couleurs les plus variées, mêlés de bleu, de blanc & de rouge, avec tant de beauté dans les nuances, que la plume ne peut les décrire. Ils ſont ordinairement de la grandeur de la paume de la main, quand leurs ailes ſont étendues : quelques-uns les ont plus grandes que les autres, avec deux petites houppes ſur la tête.

Les Pigeons. Les Pigeons de bois des Indes ſont de la groſſeur de nos Pigeons privés. Ils ont des taches brunes ſur le dos, le ventre blanc, l'eſtomac couleur de pourpre, & les pieds rouges. On les apprivoiſe aiſement, & ils vivent alors dans les maiſons, comme nos tourterelles ; ils ſont

très-délicats à manger rôtis, particulierement ceux qu'on prend dans les bois. NIEUHOFF, Chap. XIV.

Les Poulets des Indes, en général, sont blancs, avec des crêtes rouges fort éclatantes sur la tête, de longues queues de la même couleur, & les pieds couverts de plumes. C'est de Siam & de Batavia, qu'ils se sont répandus dans toutes les Indes: la chair en est très bonne, & ils sont de la grosseur d'un pigeon privé de taille ordinaire. On trouve aussi à Java, une espece d'oiseau dont toutes les plumes sont tournées vers la tête, au lieu de tendre vers la queue, & une autre sorte, que ses plumes couvrent entierement. An. 1671. Les Poulets.

Aux environs de Batavia, & en plusieurs autres endroits des Indes, on voit une grande quantité de Hérons dans les terreins bas. Ils sont à peu près de la grosseur des nôtres, avec de longues plumes grises & des ailes noires. Ils se tiennent ordinairement auprès des eaux à guetter leur proie, & ils font leurs nids sur les arbres. La chair en est dure & le goût marécageux. Le Héron.

Le Sauteur est ainsi nommé, parce Le Sauteur.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

qu'il voltige continuellement de branche en branche. Il eſt de la même groſſeur que notre merle, & ſiffle comme cet oiſeau. Il a la tête, les ailes & la queue noire, mais l'eſtomac & le ventre ſont blancs. M. Nieuhoff en a vu à Batavia, avec une chaîne à la patte par amuſement. Cet oiſeau eſt bon à manger bouilli avec du riz, & il s'apprivoiſe aiſément.

Les Biſets.

Les Biſets ont la figure & la groſſeur de nos pigeons, mais leur couleur eſt beaucoup plus belle. Ils ont le col & l'eſtomac verds, le reſte du corps pourpre, la queue & les ailes bleues, avec les extrémités blanches. On les prend en grand nombre aux environs de Batavia, & ils ſont très bons à manger rôtis.

Les Chardonnerets.

Les Chardonnerets ſont très-jolis à voir par les belles couleurs de leurs plumes; du reſte, ils ne ſont pas plus longs que les nôtres ou que nos linottes. Ils ont le bec d'un rouge pâle, la tête blanche, le dos bleu, les ailes de la même couleur, le ventre rouge & la queue d'un bleu foncé. On en prend une grande quantité aux environs de Batavia, & l'on en

met souvent en cage. Cet oiseau se mange aussi avec du riz.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1671.

On trouve fréquemment à Batavia de gros Scorpions d'environ neuf pouces de longueur ; mais ceux de plus petite espece sont si communs, qu'à peine peut-on remuer un siege, un banc, un coffre, un miroir ou un tableau, sans courir le risque d'en être piqué, à moins qu'on ne prenne les plus grands soins pour s'en garantir. Les petits sont de la longueur du doigt, composés de plusieurs jointures, & de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire. Ils sont jaunes, marquetés de taches brunes : ils ont par devant deux serres avec de fortes pinces; leur queue est longue & recourbée sur le dos, & elle porte un aiguillon avec lequel ils empoisonnent tout ce qu'ils piquent. Ils ont huit pattes longues, assez ressemblantes à celles de l'écrevisse. La piquure du Scorpion est mortelle, si on n'y apporte promptement remede ; cependant quelques personnes disent que ceux des Indes ne sont pas si venimeux que ceux d'Italie & d'Espagne. Un Scorpion écrasé tout vivant ou étouffé dans l'huile, ap-

Les Scorpions.

NIEUHOFF Chap. XIV.

An. 1671.

pliqué sur la blessure, en emporte tout le venin. On prétend que des tranches de radi, mises sur cet animal, le font mourir en une minute. On dit aussi que le Scorpion est quelquefois tellement tourmenté par les fourmis, qu'il se tue lui-meme en enfonçant sa queue dans sa tète, & qu'il devient alors la proie de ces insectes, ce qui paroît un conte fait à plaisir.

Le Mille-pieds.

Le Mille-pieds a environ cinq à six pouces de long: il est de couleur rouge, de la grosseur du doigt d'un homme, & formé de plusieurs os & jointures. Il porte deux serres ou pinces avec lesquelles il pique aussi dangereusement que le scorpion, & cette piquure cause une douleur insupportable. On la guérit en étouffant l'animal dans l'huile, comme le scorpion : on le trouve ordinairement dans des trous, ou derriere des meubles.

Des Serpents.

Les Indes Orientales & Occidentales, produisent des Serpents de différentes tailles & de diverses couleurs. On en trouve entre autres, une espece qui n'a pas plus d'un pied de long, & qui est très-commun dans

les campagnes, où il se cache dans les herbes. D'autres ont de larges écailles sur le dos, & les yeux si brillants, que lorsqu'il fait soleil, on peut les voir de très-loin; d'autres sont si marquetés, que la vue seule en fait frémir; d'autres qui sont plus petits que ceux des champs, demeurent dans les maisons, où ils vivent de mouches, de fourmis & d'autres insectes. Ils se collent contre le mur, ou contre le plancher, de façon qu'ils paroissent immobiles; mais aussi-tôt qu'ils apperçoivent leur proie, ils se jettent dessus avec la plus grande vivacité. La queue d'un Serpent séparée du corps, s'y rejoint aisément; mais cette derniere espece n'a rien de nuisible, & ils passent sur le visage d'une personne endormie, sans lui faire aucun mal.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Le Legoaen

Dans les bois de Java; de même que dans les marais & dans les étangs, on trouve une espece de Serpent, ou plutôt de Crocodile, que les Indiens nomment Legoaen. Il ressemble parfaitement au Crocodile ordinaire, excepté qu'il n'a que cinq à six pieds de long, au lieu que le vrai crocodile en a quinze ou vingt.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

AN. 1671.

Les Javans disent que ceux des montagnes sont beaucoup plus gros. Ceux dont nous parlons, ont la peau pleine de nœuds verds; mais la chair en est blanche comme celle de nos lapins, & elle a un très-bon goût. Ils ont la tete longue, la gueule large, & une queue aussi longue que tout le corps. Chaque patte porte quatre pieds armés de longues serres très-fortes.

Le Serpent volant.

On rencontre aussi dans les bois de Java, des Serpents volants, qui ont quatre jambes, une longue queue & la peau marquetée de plusieurs taches Leurs ailes sont semblables à celles de la chauve-souris; on ne les voit que lorsqu'elles sont en mouvement pour voler ; dans les autres temps, ils les tiennent collées contre leur corps. Ils volent avec vîtesse; mais ils ne peuvent le faire longtemps. Ils ont deux vessies placées des deux côtés de la gorge : ils les enflent excessivement en volant, & elles leur servent comme de voiles. Ils mangent des mouches & d'autres insectes : les Javans ne les regardent pas comme dangereux, mais ils les prennent à la main sans aucun ris-

que, comme ceux des maisons.

Les Grenouilles sont à peu près de la même grosseur que les nôtres, d'un jaune obscur, avec des taches brunes. On en vend tous les jours dans les marchés de batavia : les Chinois les trouvent délicieuses, mais ils n'en mangent que les parties extérieures. Il y en a d'une autre espece à Java, qui sont presque aussi grosses que des lapins, mais on ne les mange pas. Elles font un cri presque semblable au mugissement d'un bœuf.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Les Grenouilles.

Les Feux volants sont ainsi nommés, parce que dans la nuit, ils paroissent brillants comme des lumieres: on les prend par le moyen du feu ou de la chandelle, & ils volent autour, jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés. Ils ont à peu près un pouce de large & autant de longueur, & sont quelquefois plus gros. Leur tête est brune avec deux petites cornes, le col rouge, & ils ont de fortes ailes brunes, au-dessous desquelles il y en a deux plus minces qui les aident à voler. C'est sous ces ailes qu'on trouve la substance brillante, renfermée dans une vessie noire du côté du dos,

Les Feux volants.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

& ils la couvrent avec leurs aîles quand ils ne volent pas. Dans la saison pluvieuse, ils se retirent en une quantité prodigieuse entre les arbres, & se nourrissent principalement des fleurs : il y en a de diverses espèces.

Le Cheval volant.

Le Cheval volant est un insecte pernicieux, dont la piquure est terrible. Il a environ deux pouces de largeur & autant de longueur. Il est de couleur brune, avec une raie jaune sur le corps. Ils font leurs nids très-artistement sur les toits, ou entre les soliveaux, comme les guêpes les font à l'extrémité des branches d'arbres ; ils y déposent leurs œufs & les y couvent. Ils vivent de fruits & rendent une très-mauvaise odeur quand on les tue.

Le Kakkerlakken.

Le Kakkerlakken est un nom corrompu du mot Portugais Kakalakkas, parce que ses œufs ont la couleur & le poli de la laque. L'animal est de la grosseur d'une mouche de cheval, de couleur brune, avec deux longues cornes sur la tête. Il court & vole avec beaucoup d'activité, & il est très-pernicieux, en ce qu'il n'y a ni coffre, ni caisse qu'il ne ronge & ne perce. On en trouve aussi dans les

vaisseaux qui viennent d'Europe, quoique nouvellement construits, particulierement dans le temps qu'ils passent la ligne, & ils commencent à paroître quand les poux meurent: mais au retour, aussi-tôt qu'Ils ont repassé la ligne & que les poux paroissent de nouveau, cet insecte périt peu à peu. Il est très-pernicieux pour le papier, pour la toile & pour les étoffes de laine.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Le Jakalet.

Le Jakalet est un insecte très-nuisible, mais seulement dans les parties basses des maisons, parce qu'il se plaît dans les endroits humides.

La Sauterelle.

Aux environs de Batavia, on trouve une espece de Sauterelle, de la longueur du doigt, & de la grosseur d'une plume à écrire, avec beaucoup de jointures. Elle marche sur six pattes, & porte deux petites cornes. On voit aussi dans le même pays, d'autres Sauterelles de diverses especes. Quelques-unes ont le ventre jaune, avec des ailes brunes & deux cornes sur la tête: elles sautent très-loin, & volent ensemble en grand nombre. Il y en a d'autres de même forme, mais vertes & d'un pouce de long. Elles viennent quel-

Nieuhoff, Chap XIV. quetois en un nombre si prodigieux, que l'air est obscurci dans les endroits où elles passent, & elles dévorent

An. 1671. tout ce qu'elles trouvent dans ceux où elles s'arrêtent, ce qui oblige souvent les Habitants de changer de demeure, faute de subsistance ; ce fleau est commun à la Chine & dans l'isle de Jajowak.

Le Tireur de vessie. Les Tireurs de vessies sont ainsi nommés, parce qu'il s'éleve des vessies après leurs piquures. Il y en a de différentes especes, de couleur & de grosseur aussi variée ; mais ordinairement, ils sont longs & gros comme le doigt. Ils ont de grands yeux & se plaisent dans les endroits marécageux. On en voit beaucoup à Batavia, dans les mois d'Octobre & de Novembre.

Le Frêlon. On trouve à Java un Frêlon qui porte sur la tête une espece de serre, avec laquelle il pince si fortement, qu'ils ne lâche sa prise que lorsqu'on lui a coupé la tête. Il y en a de plusieurs sortes de diverses grosseurs & de différentes figures. Quelques-uns ont cinq pouces de long & sont d'un brun obscur : ils ont les ailes doubles ; celle de dessus sont très-fortes

& les autres déliées. Il n'y a que les dernieres dont ils se servent pour voler, & celles de dessus sont seulement pour la défense des autres. Ils se nourrissent d'herbes & des fruits de certains arbres, qu'ils savent bien choisir.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

Les Fourmis.

Il y a tant à Java, que dans toutes les Indes, une prodigieuse quantité de fourmis, d'un nombre presque infini d'especes différentes. Quelques-unes sont plus longues que le doigt, d'un rouge foncé tirant sur le noir, avec des ailes ou sans ailes. Elles sont pernicieuses pour les fruits de la terre, & même dans les maisons, il faut apporter les plus grands soins pour s'en garantir. On remarque que si une Fourmi, qui n'est pas chargée, en rencontre une autre qui le soit, elle se range pour lui faire place.

Les Chenilles.

Les Jardins des environs de Batavia sont infestés de Chenilles d'environ cinq pouces de long, avec de grandes cornes brunes. La tête & tout le corps tire sur le jaune; mais elles ont des ailes tirant sur le verd, avec des taches jaunes. Elles vivent d'herbes & de feuilles, comme les sauterelles.

Le Noueux.

Le Noueux est un insecte qui tire son nom du grand nombre de nœuds

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1671.

dont il est formé. Son corps est d'un verd pâle, ainsi que ses pieds, il a deux pattes de devant couvertes d'une forte écaille, comme les écrevisses : paroît être une espece de sauterelle, & vit d'herbages & de verdure ; mais il ne peut ni voler, ni même courir fort vîte. Il y en a une autre espece dont la tête & le col sont monstrueux, & qui ont le corps fort épais, avec deux pointes sur la partie postérieure, semblables à des cornes. Les jambes de devant sont renfermées dans des écailles très-dures, & ont une figure désagréable à voir. Cet insecte porte deux ailes, mais il ne peut presque voler, à cause de la pesanteur de son corps.

Les Araignées.

Il y a dans les Indes, plusieurs sortes d'Araignées, de différentes grosseurs. Quelques-unes ont jusqu'à quatre pouces de long avec de très-grosses pattes : d'autres en ont huit avec un gros corps marqueté, la tête ronde & les yeux bruns ; elles ont deux dents qui pendent comme des crochets, & avec lesquelles elles mordent très-vivement. Notre Auteur a vu des cure-dents qu'on en avoit formés.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Conclusion de la Description des Animaux de Java. Quadrupedes.

LE Lynx est un animal très-féroce, de la grosseur d'un chien de forte taille, & sa figure participe de celles du chien & du chat. Il est de couleur brune, marqueté de rouge, avec des raies noires. Il a la queue très-courte & les oreilles fort noires : il est carnacier & très-actif à suivre sa proie.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Le Lynx.

L'Animal que les Chinois nomment Sukotyro, est d'une figure très-vilaine. Il est aussi gros qu'un bœuf de la plus grande taille, a un groin comme un cochon, deux grands yeux féroces, & la queue grosse & touffue. Ses yeux sont placés au-dessus de la tête, au contraire des autres bêtes. A côté des yeux, il a deux longues cornes ou plutôt des dents, qui ne sont pas tout-à-fait si grosses que celles de l'éléphant. Il vit d'herbes & on n'en prend que très-rarement.

Le Sukotyro.

NIEUHOFF. Chap. XV.

An. 1671.

Au Cap de Bonne-Espérance; mais particulierement dans l'isle de Madagascar, on voit une espece de Bœufs qui ont de grosses bosses sur le col & sur les épaules. Ce sont des pelottes de graisse que les Habitants fondent, pour s'en servir au lieu de beurre; mais ils n'ont pas autant de graisse autour des rognons que les nôtres. Les Vaches de cette espece, portent assez souvent deux ou trois veaux à la fois.

Bœufs de Madagascar.

Renards de Macassar.

Le Renard de Macassar a pris son nom de l'Isle où l'on en trouve un plus grand nombre. Il a une queue touffue & extrêmement longue, qu'il porte toujours droite, les pieds plats, de longues griffes & de courtes oreilles.

Singes de Java.

Dans l'isle de Java, on voit différentes sortes de Singes, qu'on distingue par des noms particuliers. Il y en a de très petits, d'autres de moyenne taille, & quelques-uns aussi gros qu'un enfant de huit ans. Notre Auteur en a vu de cette derniere espece à Batavia. Dans plusieurs parties des Indes, où les Habitants croyent que c'est un crime de tuer quelque créature vivante, ils se mul-

tiplient excessivement, & sont très-doux. La plus grande partie se nourrissent de fruits, & vivent dans les bois. Il y en a de verds avec une longue barbe, & des sourcils épais, comme ceux d'un vieillard. Ceux que les Indiens nomment Cicatiks, ont de longues queues velues, ce qui les fait mettre par quelques-uns, dans la classe des renards. Les Saragoses ont aussi de longues queues qu'ils portent toujours droites. Les Têtes de mort ont reçu ce nom des Hollandois, à cause de leurs visages pâles. Le Suri a la grosseur & la forme d'un écureuil, avec le corps jaune, des oreilles courtes & rondes, de grands yeux & une grande queue touffue qui lui couvre tout le corps: il peut sauter à une grande distance d'arbre en arbre; & se guide si bien avec sa queue, qu'on croiroit le voir voler. Il y a une espece de Singe qui ne fait aucun mal; il n'est pas plus gros qu'un rat, & a une longue queue, qu'il porte toujours droite; son poil est verd, doux & laineux; il tire sur le gris vers les yeux & est presque blanc aux pieds: cet animal a les oreilles courtes, la bouche

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

pointue, le nez brun, & les pieds comme le autres Singes; mais cette espece est très-rare. Les Sagoins sont aussi de la grosseur d'un rat & très-agiles. Leur visage, leur tête & leurs oreilles sont noirs; le reste du corps est couleur de châtaigne, excepté quelques poils d'un jaune obscur qu'on voit sur leur dos. Ils ont de longues queues, vivent de fruits, & sont très divertissants,

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

Le Mangeur de fourmis.

Le Mangeur de fourmis est ainsi nommé, parce qu'il fait particulierement sa nourriture de cet insecte. Il y en a de trois sortes; la premiere espece est de la grosseur d'un jeune cochon; la seconde est un peu plus petite, & la troisieme est assez semblable à un chat, mais avec le corps plus alongé. En général, cet animal est de la couleur du renard avec une longue gueule pointue, de petites oreilles, & la tête comme celle d'un cochon.

Cerfs des Indes.

On trouve beaucoup de Cerfs ou de Daims dans les forêts des Indes. On les y apprivoise aisément, & ils vont alors paître avec les autres troupeaux. En général ils sont rouges, marquetés de blanc, & à peu près

de la même grosseur que les nôtres. Ils ont de grandes oreilles, de longues jambes déliées, & sont tous blancs sous le ventre. Le bois du mâle est tortillé vers la tête, de couleur brune & très-fort vers les extrémités. Leur chair est de très-bon goût. On faisoit un grand commerce de la peau de ces animaux à l'isle de Tayawan, pendant que les Hollandois en étoient les maîtres. On en prenoit tous les ans plusieurs milliers, uniquement pour la peau, qu'on vendoit aux Japonois, & on ne gardoit ordinairement aucune partie de l'animal, excepté la langue, qui est estimée comme un mets délicieux.

NIEUHOFF. Chap XV.

An. 1671.

Aux environs de Batavia, & dans les bois de Java, il y a une grande quantité de Hérissons, ou Porc-épics. Ils ont le grognement des cochons, & sont couverts de plusieurs tuyaux ou pointes, d'où ils tirent leur nom. Il y en a de différentes grosseurs; quelques-uns sont de la taille d'un gros chien, mais un peu plus longs & avec des jambes plus courtes. En général, ils sont bruns, portent une touffe grise sur la tête;

Le Porc-épic.

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

ont la gueule semblable à celle d'un lievre, avec deux grandes dents à la machoire supérieure, & autant à la machoire inférieure, comme le cheval : les deux pieds de devant ressemblent à ceux du cerf, & ceux de derriere sont comme les pattes de l'ours : les pointes ou piquants, sont fort aigus, d'un pied de longueur, & marquetés de noir & de blanc. Quand l'animal est en repos, ces piquants sont collés contre son corps ; mais quand il est irrité, il les jette par un mouvement de contraction avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme ou une bête. Il y a quelques années, qu'on trouva un lion mort au Cap de Bonne-Espérance, avec une pointe de Porc-épic enfoncée dans son corps, & qui l'avoit certainement tué. Pendant l'hiver, ils se retirent dans des trous où ils demeurent sans manger & sans boire. Leur nourriture ordinaire est des herbes ou des racines, & leurs piquants tombent, comme le poil à d'autres animaux. On trouve dans l'estomach de quelques-uns, une pierre qu'on regarde comme très-bonne dans les fievres pestilentielles,

à cauſe de ſa vertu ſudorifique. Il en eſt de même de la pierre qu'on trouve dans la veſſie biliaire, ou dans la veſſie du fiel des ſangliers ſauvages, qui eſt eſtimée comme le remede le plus ſouverain dans la maladie que les Javans nomment Morderi, & qu'ils redoutent autant que les Européens craignent la peſte, parce que ceux qui en ſont attaqués meurent ordinairement en peu d'heures.

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

Il y a pluſieurs eſpeces de Cochons dans les Indes, les uns ont du poil & les autres n'en ont point: on regarde dans le pays, la chair de Cochon, comme étant plus ſaine & meilleure que celle du bœuf ou du mouton; & même les Chinois en ordonnent l'uſage aux malades. Les Sangliers ſauvages ſe nourriſſent des fruits & des racines qu'ils peuvent rencontrer, & Monſieur Nieuhoff en vit un grand nombre qui traverſoient la riviere à la nage pour chercher leur nourriture dans l'iſle de Din-ding près de Malaca.

Cochons & Sangliers des Indes.

Dans la veſſie du fiel des Sangliers des Indes, ou trouve une pierre poreuſe, que les Portugais nomment Piedra da puerco, c'eſt-à-dire pierre

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

de Cochon. Elle est sudorifique & efficace pour les maladies malignes. On la met infuser dans le vin pendant douze heures, & on donne cette infusion aux malades ; quelquefois on leur fait prendre dans du vin, vingt-cinq grains de la pierre mise en poudre. Les femmes enceintes l'évitent avec soin, crainte qu'il ne leur en arrive quelque accident, & les Malayennes croyent que les évacuations ordinaires à leur sexe, sont rappellées en tenant seulement une de ces pieres dans la main.

Moutons de Java.

Les Moutons de Java sont à peu près de la même grosseur que les nôtres ; il y en a de blancs, d'autres pie, marquetés de blanc & de rouge, avec des jambes courtes & très-peu de laine ; quelques-uns même n'en ont point du tout. Leur chair n'est pas si bonne que celle de nos Moutons d'Europe, &, comme je l'ai déjà dit, on lui préfere celle du cochon. Ces Moutons ont quelquefois des especes de poches au-dessous de la gorge ; d'autres ont les oreilles si longues, qu'on peut les lier aisément ensemble par-dessous leur tête. Quelques-uns ont des queues qui

pesent vingt, trente & quarante livres, & qui ne sont que des masses de graisse qu'on fait bien bouillir pour les pouvoir manger. On en voit qui ont un poil uni comme nos chevres, d'autres portent une laine frisée comme ceux d'Europe, & on en tire le lait comme aux vaches.

NIEUHOFF, Chap. XV. An. 1671.

Les Chevres. Les Chevres de ce pays ne sont pas si grosses que les moutons, & leur chair n'est pas d'aussi bon goût. Cependant il y a quelques endroits des Indes où le Chevreau est une nourriture excellente. Il y en a de blanches, d'autres pies, & toutes en général, ont le poil fort long. On en trouve avec des oreilles très-longues & des cornes droites sur la téte. Quelques-unes portent à la fois jusqu'à trois ou quatre petits. On fait des fromages de leur lait.

Les Buffles. Les Buffles sont plus gros & plus forts que nos bœufs ordinaires. Ils n'ont point de poil, leur chair est de très-bon goût, mais avec moins de jus que celle du bœuf & plus difficile à digérer, ce qui la rend particulierement d'usage pour les Esclaves & pour les autres gens qui s'occupent de travaux fatigants. Ils ont les cor-

Nieuhoff, Chap. XV.

An. 1671.

nes couchées sur la tête ; on en voit beaucoup de noires, & quand elles sont polies, on s'en sert à divers usages. On employe les Buffles apprivoisés, aux moulins à sucre, à la charrue & au tirage. On les mene par une chaîne qu'on leur attache aux narines. Le lait de la femelle est regardé comme très-sain. Ceux de ces animaux qui vivent dans les forêts, sont très-sauvages, & il est fort difficile de les prendre.

On trouve en beaucoup d'endroits des Indes, des bœufs & des vaches dont la chair est très-bonne, ainsi que le lait & le beurre. Il y en a de rouges, de blancs, de pies & d'autres couleurs. Quelques-uns ont les cornes droites sur le front, d'autres les ont courbées comme celles de nos bœufs d'Europe, & l'on en voit dont les oreilles pendent très-bas. Il y a des Provinces où les bœufs sont beaucoup meilleurs qu'en d'autres. En général, on en mange la viande fraîche, parce qu'il est très-rare d'avoir de bon sel dans ce climat chaud, & qu'on ne peut le conserver plus de trois ou quatre jours. On amene de Surate à Batavia, une espece de

bœufs qui ne sont gueres plus gros qu'un chien de forte taille; ils sont très-féroces, cependant on en met à de petits chariots, pour promener les enfants, & quelquefois pour voiturer certaines marchandises.

NIEUHOFF, Chap. XV.

An. 1671.

On trouve à Java, des Chevaux de plusieurs especes & de diverses couleurs, de blancs, de bais, & d'autres qui sont blancs & gris. Les chevaux de ce pays ne sont pas fort hauts, mais ils sont gros & bien taillés, comme ceux de Norwege & de Westphalie, très-forts & courageux. Ils n'ont pas l'adresse de ceux de Perse, qu'on transporte de Surate à Batavia, & qui surpassent tous les autres en légéreté, en courage & en beauté. Les Indiens combattent presque toujours à pied, & conservent leurs chevaux pour le tirage & pour les voyages.

Chevaux de Java.

Nous bornerons ici ce que nous avions à dire sur l'isle de Java & sur la ville de Batavia. Nous allons terminer ce qui concerne M. Nieuhoff, par le récit de son troisieme & dernier voyage aux Indes Orientales.

CHAPITRE XVI.

Dernier voyage de Monsieur Nieuhoff aux Indes Orientales : Sa mort.

NIEUHOFF, Chap. XVI

An. 1672.

Retour de M. Nieuhoff aux Indes.

MONSIEUR Jean Nieuhoff s'embarqua à bord d'un vaiſſeau de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, nommé la Fleche, paſſa à la vue des côtes de France, le 18 Décembre, 1671, & jetta l'ancre dans la baie de la Table, le 8 d'Avril 1672. Il y trouva dix-ſept vaiſſeaux, dont treize avoient été chargés aux Indes Orientales pour la Hollande, & qui remirent à la voile le 24. La Fleche avoit à bord une grande chaloupe ou barque, qu'on avoit démembrée avant de partir d'Amſterdam, & dont on raſſembla alors les pieces, pour paſſer plus commodément en ſuivant le rivage de Sofala, de Mozambique & de l'iſle de Majotte.

Une partie des hommes d'équipage s'embarqua ſur cette chaloupe, qui alla de conſerve avec la Fleche.

Ils poursuivirent ensemble leur voyage vers l'isle de Madagascar, qu'ils découvrirent le 20. Ils suivirent la côte, qui est élevée & plaine de rochers, & ayant jetté la sonde à une lieue de distance du rivage, près d'une longue pointe de terre, ils y trouverent vingt brasses d'eau. Ils étoient alors à vingt-quatre degrès de latitude, & le vent de terre les obligeant quelquefois de ranger la côte, d'autrefois de s'éloigner en mer; ils jetterent enfin l'ancre à trente brasses, après avoir remarqué qu'à trois lieues de terre, ils ne trouvoient point de fonds. La chaloupe nommée l'Arc, suivit la Fleche, mais elle se rangea plus près de terre.

NIEUHOFF, Chap. XVI.

An. 1672.

Le 22, ils découvrirent une petite Isle à une demi lieue de terre, & la Fleche y jetta l'ancre, à dix-sept brasses. Ils descendirent pour pêcher, & ramenerent avec eux deux canots des Habitants, chargés de cocos & de limons d'eau. L'Arc prit le devant, & jetta l'ancre dans la baie de Saint Augustin, près une petite Isle. La Fleche le suivit, & trouva à l'embouchure de la riviere

NIEUHOFF, Chap. XVI.

deux pointes blanches de terre, qui avançoient de beaucoup dans la mer.

An. 1672.

Les Habitants apporterent quelques fruits à bord, & Messieurs Hugo & Nieuhoff descendirent le jour suivant pour essayer de commercer avec eux, mais on ne put faire que quelques échanges d'esclaves. Monsieur Nieuhoff pêcha du poisson en grande abondance à l'embouchure de la riviere.

Il arrive à l'isle de Majotte.

Le 2 de Juillet, l'Arc entra dans la riviere pour être radoubée, parce qu'elle avoit reçu quelque dommage. Les hommes avoient dessein de prendre des tortues, mais ils ne purent réussir à en avoir aucune. Vers midi, le Capitaine des Madagascariens se rendit à bord, pour échanger des esclaves. Le 7, l'Arc où étoit M. Nieuhoff, & la Fleche se séparerent, le premier s'étant écarté de quelques lieues vers le nord, mais ils se retrouverent à l'isle de Majotte, qu'ils rencontrerent peu de temps après. Le 15 d'Août, ils entrerent dans une riviere, près des isles de Makandarie & de Magalagie, où ils rencontrerent une barque qui leur fournit quelques poulets, & par-

laquelle ils apprirent qu'ils trouveroient des provisions en abondance en faisant route plus au nord. Le 24, Monsieur Nieuhoff remonta dans l'Arc la riviere de Magalagie, où il vit plusieurs vaisseaux Maures & un navire Anglois avec des Esclaves à bord, chargé aux Barbabes.

Le 31, il descendit à terre avec plusieurs marchandises, dans le dessein de trafiquer, mais il ne put conclure aucun marché, parce que les Naturels mettoient leurs Esclaves à un trop haut prix, & paroissoient faire peu d'estime de ses denrées. Deux jours après, il fit ses efforts pour leur vendre quelques clous de girofle, que leur Roi avoit paru desirer d'acheter : mais ce Prince avoit changé de sentiment, & les Habitants, par méchanceté, remuerent l'eau des endroits où les Hollandois alloient en puiser de fraîche, afin de la rendre bourbeuse, & pour qu'ils n'en pûssent faire aucun usage. Notre Auteur quitta cet endroit & jetta l'ancre dans la partie occidentale de la Baie, où il acheta vingt-deux Esclaves, des moutons, des vaches & d'autres provisions. Il se munit

aussi de beaucoup d'eau fraîche ; étant résolu d'avancer trente ou quarante lieues plus au nord. Il partit de cet ancrage, le 22 de Septembre & se trouva le 29, à la hauteur de Conquiro, où il y a cinq Isles à treize degrés, treize minutes de latitude. On voit de très-loin en mer, celle de ces Isles qui est au milieu des autres.

NIEUHOFF Chap. XVI.

An. 1672.

Il descend & disparoit à Antigoa.

Des Pêcheurs firent connoître à Monsieur Nieuhoff le lieu de la résidence de leur Roi, & il descendit à terre dans la baie d'Antigoa, que quelques-uns nomment baie du Meurtrier, avec quelques marchandises pour trafiquer. Il ne revint point à bord & l'on juge qu'il fut la victime de la cruauté des Naturels du pays. L'Arc qui l'avoit conduit à terre, l'attendit trois jours sur la côte, sans pouvoir rien découvrir ni sur sa personne, ni sur ceux qui l'avoient accompagné.

Après cette perte, qui fut généralement pleurée de tous ceux qui étoient attachés aux intérêts de la Compagnie des Indes Orientales, l'Arc & la Fleche firent voile pour le Cap de Bonne-Espérance, & les

gens, dans la traverſée, furent réduits à la plus fâcheuſe extrémité. On fut obligé de les fixer pour leur nourriture à une cuillerée de riz pour chaque homme en vingt-quatre heures. Ils furent reçus aſſez froidement à leur arrivée au Cap, & le Commandant de l'Arc fut congédié pour n'être pas demeuré plus longtemps à attendre Monſieur Nieuhoff. Le même bâtiment fut renvoyé pour faire de plus exactes recherches ; mais les gens ſe mutinerent, déplacerent leur Commandant, vendirent le vaiſſeau aux François à Moſambique, & déſerterent de côté & d'autre.

NIEUHOFF. Chap. XVI.

An. 1672.

Sur la requête de Monſieur Henri Nieuhoff, frere de notre Auteur, les Directeurs de la Chambre d'Amſterdam, envoyerent un vaiſſeau uniquement pour faire des recherches à l'endroit où cet infortuné Gentilhomme avoit débarqué. Le Capitaine revint au Cap, après une abſence de cinq mois dix-huit jours, avec une charge de deux cents-cinquante Eſclaves, qu'il avoit achetés en cet endroit. Il rapporta à la Compagnie, qu'il avoit eu une con-

On fait des recherches inutiles pour être inſtruit de ſon ſort.

NIEUHOFF Chap. XVI.

An. 1672.

férence avec le Roi, que ce Prince l'avoit assuré qu'il ignoroit absolument le sort de Monsieur Nieuhoff, & qu'il n'avoit même pas eu de connoissance que ce Gentilhomme eût mis pied à terre dans ses Etats; ce qui fit juger qu'il avoit été massacré aussi-tôt après son débarquement. Monsieur Nieuhoff méritoit certainement un sort plus heureux: comme particulier, il tenoit la conduite la plus réguliere & la plus honorable: comme Officier de la Compagnie des Indes, il fit toujours paroître une attention & une intégrité qui le rendirent cher à tous ceux qui le connurent.





VOYAGE

Du Capitaine ABEL TASMAN, pour la découverte des Pays baignés par la Mer du Sud.

CHAPITRE I.

Projets des Hollandois pour faire des découvertes : Tasman met à la voile de Batavia : Variations de l'aiguille aimantée : Il découvre la terre de Van-diemen : Il y plante un poteau & un Pavillon : Il découvre la nouvelle Zélande : Trois de ses gens sont tués dans la Baie des Meurtriers : Il découvre l'isle des trois Rois : Sentiment du Docteur Halley sur les variations de l'aiguille.

LA Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, jugeant qu'il étoit nécessaire d'acquérir des con- TASMAN Chap. I. An. 1642.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Projet des Hollandois, pour faire des découvertes.

noiſſances plus étendues ſur les pays déjà découverts dans l'océan méridional, & d'avoir un détail plus circonſtancié des ports, des productions & des habitants; donna ordre au Général & au Conſeil de Batavia, d'envoyer un habile marin ſur ces côtes, pour en faire une exacte deſcription, & en même-temps pour étendre les découvertes déjà faites dans cette partie du monde.

Conformément à cet ordre, on équipa à Batavia trois vaiſſeaux, dont le commandement fut donné au Capitaine Taſman, Gentilhomme très-inſtruit dans cette partie, & qui connoiſſoit très-bien tout ce qu'on avoit découvert précédemment. Il eſt vraiſemblable que la Compagnie n'avoit pas intention que ce voyage fût publié, & il s'eſt paſſé un temps aſſez conſidérable ſans qu'il ait été donné au public: enfin Dirk Rembrants a fait paroître en bas Hollandois, un extrait du Journal de ce Capitaine, dont nous allons donner la traduction, bien convaincus qu'un voyage auſſi curieux & auſſi intéreſſant, ſera également agréable aux autres Nations. C'eſt Taſman lui-

même, qui fait ainsi sa narration.

TASMAN, Chap I.

An. 1642.

Tasman met à la voile de Batavia.

Le 14 d'Août 1642, je mis à la voile de Batavia, avec deux vaisseaux, nommés le Heem-Skirk & le Zee-Han. Le 5 de Septembre, je jettai l'ancre à l'isle Maurice, à la latitude de 20 degrés sud, & à la longitude de 83 degrés 48 minutes. Je trouvai cette Isle cinquante milles d'Allemagne plus à l'est que je ne l'avois cru jusqu'alors, c'est-à-dire de 3 degrés 33 minutes de longitude plus orientale. Elle étoit autrefois connue sous le nom de Cerne, ensuite sous celui du Prince Maurice, (& on la nomme présentement isle de France). Elle a environ quinze lieues de tour, & l'on y trouve un très-beau port avec cent brasses d'eau à l'embouchure. Le pays est montagneux, mais toutes les hauteurs en sont couvertes d'arbres verds. Les sommets des montagnes sont si élevés, qu'ils se perdent dans les nues; & l'on remarque souvent qu'ils sont couverts d'une épaisse fumée. L'air de cette Isle est très-sain, on y trouve des oiseaux & des quadrupedes en abondance, & la mer fournit les côtes d'une grande quantité de toutes

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

sortes de poissons. On voit dans les bois la plus belle ébene qui soit au monde : c'est un arbre fort élevé, très-droit, de moyenne grosseur, couvert d'une écorce verte fort épaisse, & le bois en est du plus beau noir & aussi serré que l'ivoire. Il y a dans la même Isle d'autres arbres, dont la couleur est d'un rouge éclatant, & une troisieme espece aussi jaune que de la cire. Les vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales, touchent ordinairement à cette Isle pour se rafraîchir en passant à Batavia.

Je partis de l'Isle Maurice le 8 d'Octobre, & je continuai mon cours au sud, jusqu'à la latitude de 40 degrés 41 minutes, avec un vent de nord-ouest très-frais, trouvant que l'aiguille du compas de mer varioit depuis 23 jusqu'à 25 degrés. Du 22 au 29 du même mois, je fis voile à l'est, déclinant un peu vers le sud, jusqu'à ce que je fusse arrivé à 45 degrés 47 minutes de latitude méridionale, & à la longitude de 89 degrés 44 minutes : j'observai alors que la déclinaison de l'aiguille étoit de 26 degrés 45 minutes vers l'ouest.

Le 6 de Novembre, je me trouvai à la latitude de 49 degrés 4 minutes & à la longitude de 114 degrés 56 minutes, la variation étant alors de 26 degrés, toujours à l'oueſt. L'air étoit très-chargé de brouillards, avec des bouffées de vent très-fortes & des coups de mer violents, venant du ſud-oueſt & du ſud, ce qui me fit juger qu'il n'y avoit aucune terre entre ces deux pointes. Le 15 de Novembre, étant à 44 degrés 33 minutes de latitude & à 140 degrés 32 minutes de longitude, je trouvai la déclinaiſon de 18 degrés 30 minutes: mais cette variation diminua tous les jours, & le 25, à la longitude de 158 degrés, j'obſervai que cette variation n'étoit plus que de 4 degrés. Le 22, l'aiguille fut dans une agitation continuelle, ſans ſe fixer à aucun des huit points, ce qui me fit conjecturer que nous étions près de quelque mine d'aiman.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Variations de l'aiguille aimantée.

Le 24, étant à la latitude de 42 degrés 25 minutes, & à 163 degrés 50 minutes de longitude, je découvris la terre à dix milles de diſtance eſt-ſud-eſt, & je la nommai terre de Van-Diemen. Le compas de mer y

Il découvre la terre de Van-Diemen

arbres : ces coupures étoient si fraîches à l'un des arbres, que nous pensâmes qu'il n'y avoit pas plus de quatre jours qu'elles étoient faites.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Il y plante un poteau & un pavillon.

Le bruit que nous avions entendu ressembloit au son de quelques trompettes, & ne paroissoit pas être fort éloigné : cependant nous n'apperçûmes aucune créature vivante. Je vis sur le sable des traces de bêtes sauvages, qui me parurent être de tigre, ou de quelque autre animal semblable ; je ramassai de la gomme de plusieurs arbres, ainsi que de la laque, & j'observai que le montant & le décroissement de la marée, étoit d'environ trois pieds. Les arbres dans ce pays, ne sont pas fort serrés ni embarrassés de buissons & de halliers. Je remarquai de la fumée en plusieurs endroits ; mais nous nous bornâmes à élever un poteau, sur lequel chacun de nous écrivit son nom, ou fit sa marque, & nous y plantâmes un pavillon. Pendant que nous y demeurâmes, l'aiguille varia de 3 degrés à l'est. Le 5 de Décembre, étant, suivant mes observations, à la latitude de 41 degrés 34 minutes, & à la longitude de 169 degrés, je

TASMAN. Chap. I.

An. 1642.

levai l'ancre de la terre de Van-Diemen, & je résolus de faire cours à l'est, jusqu'à la longitude de 195 degrés, dans l'espérance de découvrir les isles de Salomon.

Il découvre la nouvelle Zelande.

Le 7, je me trouvai à 42 degrés 37 minutes de latitude, & à 176 degrés 29 minutes de longitude, avec 5 degrés de déclinaison à l'est. Le 12 du même mois, je fus frappé de grands coups de mer venant du sud-ouest, & je pensai qu'il n'y avoit point de terre de ce côté. Le 13, à la latitude de 42 degrés 10 minutes, & à la longitude de 188 degrés 28 minutes, je trouvai la variation de 7 degrés 30 minutes à l'est. Je découvris alors un pays couvert de montagnes très-élevées, qui est présentement marqué dans les cartes, sous le nom de nouvelle Zélande. Je suivis la côte, faisant cours nord nord-est jusqu'au 18, que je jettai l'ancre dans une belle Baie, à 40 degrés 50 minutes de latitude, & à 191 degrés 41 minutes de longitude, avec 9 degrés de variation, toujours à l'est. Nous trouvâmes en cet endroit un grand nombre d'Habitants, dont le corps étoit très-gros, & la voix fort

rude. Ils ne voulurent pas approcher du vaiſſeau plus près que d'un jet de pierre : nous les entendîmes jouer d'une eſpece de trompette, & nous y répondîmes avec les inſtruments de nos vaiſſeaux. La couleur de ces peuples étoit d'un jaune brun; ils avoient les cheveux longs, & preſque auſſi épais que ceux des Japonois : ils les raſſembloient en un toupet ſur le ſommet de la tête, & y attachoient une plume ou quelque autre ornement plus gros dans le milieu, de même que les Japonois attachent les leurs au derriere de la tête. Le milieu de leurs corps étoit couvert, les uns avec une natte, d'autres avec un morceau d'étoffe de laine; mais au-deſſus & au-deſſous, ils étoient entierement nuds.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

Le 19, ces Sauvages commencerent à devenir plus hardis & plus familiers; enfin, ils ſe haſarderent à venir à bord du Heemskirk, pour faire des échanges avec les gens du vaiſſeau. Auſſi-tôt que je m'en apperçus, je craignis qu'ils n'euſſent deſſein de ſurprendre ce navire, & j'envoyai ma chaloupe avec ſept hommes, pour recommander à l'é-

Trois de ſes gens ſont tués à la baie des Meurtriers.

TASMAN, Chap. I.

An. 1642.

quipage de se tenir sur ses gardes, & pour dire à mes gens de n'avoir aucune confiance en ce peuple. Mes sept hommes étoient sans armes ; ils furent attaqués par les Sauvages qui en tuerent trois, & les autres furent obligés de se jetter à la nage pour sauver leurs vies ; ce qui me fit donner à cet endroit, le nom de baie des Meurtriers. Nous en aurions pris une sévere vengeance, si le mauvais temps ne les eût mis à couvert de notre colere.

De cette Baie, nous fîmes voile à l'est, étant presque par tout environnés de la terre : ce pays nous parut riche, fertile & très-bien situé ; mais comme le temps étoit toujours très-dérangé, & que nous avions un fort vent d'ouest, nous eumes beaucoup de peine à nous tirer d'entre toutes ces terres.

Le 24, le vent ne nous permettant pas de continuer à faire cours au nord, d'autant plus que nous n'étions pas assurés d'y trouver un passage, & que le flot venoit du sud-est, nous jugeâmes que le plus sûr étoit de retourner dans la baie, & de chercher quelque autre voie pour en sor-

tir; mais le 26, le vent étant devenu plus favorable, nous continuâmes notre cours au nord, tournant un peu à l'oueſt.

TASMAN, Chap. I. An. 1643.

Le 4 de Janvier 1693, étant à la latitude de 34 degrés 35 minutes, & à la longitude de 191 degrés 9 minutes, nous fîmes voile vers un Cap ſitué au nord-oueſt, où nous trouvâmes que les coups de mer venoient de nord-eſt, d'où nous jugeâmes que nous avions enfin trouvé le paſſage, ce qui nous causa beaucoup de joie. Nous vîmes dans ce détroit une Iſle, que nous nommâmes l'iſle des trois Rois, & nous en doublâmes le Cap, dans l'intention d'y prendre quelque rafraîchiſſement: mais à meſure que nous en approchâmes, nous découvrîmes ſur une montagne, trente ou quarante hommes, qui nous parurent de fort grande taille, autant que nous en pûmes juger à une telle diſtance. Chacun d'eux portoit une eſpece de maſſue, & ils nous appellerent avec une voix très-forte & très-dure, ſans que nous puiſſions rien diſtinguer de ce qu'ils nous diſoient: nous obſervâmes que ces gens marchoient

Il découvre l'iſle des trois Rois.

TASMAN, Chap. I.

An. 1643.

fort vîte, & ils nous parurent faire de très-grands pas. Nous fîmes le tour de cette terre, où nous ne vîmes que très peu d'habitants, & ne remarquâmes aucun endroit qui nous parût cultivé; mais nous y trouvâmes une riviere d'eau fraîche. Nous résolûmes alors de faire voile à l'est jusqu'à 220 degrés de longitude ; ensuite nous virâmes au nord jusqu'à 17 degrés de latitude, après quoi nous tournâmes à l ouest. Nous arrivâmes aux isles des Cocos & de Horn, découvertes par Schouten, où nous avions dessein de nous rafraîchir, si nous le pouvions faire avec facilité, parce que nous n'avions rien trouvé dans la terre de Van-Diemen, où nous étions descendus, & que nous n'avions pas abordé à la nouvelle Zélande.

Sentiment du Docteur Hallay, sur les variations de l'aiguille.

Le 8 de Janvier, à 30 degrés 25 minutes de latitude, & à 192 degrés 20 minutes de longitude, nous trouvâmes 9 degrés de déclinaison à l'est; & comme les coups de mer venoient de sud-ouest, je conjecturai que nous ne devions pas espérer de trouver de terre de ce côté. Le 12, étant à 30 degrés 5 minutes

TASMAN, Chap. I.

An. 1643.

de latitude, & à 195 degrés 27 minutes de longitude ; nous remarquâmes que la variation étoit de 9 degrés 30 minutes à l'est, & que les coups de mer venoient du sud-est & du sud-ouest. Il paroît évidemment par ces observations, que le sentiment du Docteur Halley, qui pense que le mouvement de l'aiguille n'est point gouverné par les pôles du monde, mais par d'autres pôles qui circulent au tour, est un sentiment très-probable. Autrement, il paroît difficile d'expliquer comment l'aiguille peut avoir eu, ainsi que l'assure notre Auteur, une variation de près de 27 degrés à l'ouest, étant à la latitude de 45 degrés 47 minutes : après quoi elle alla toujours en diminuant, jusqu'à ce qu'elle n'en eut aucune ; prit sa variation à l'est, quand il fut à la hauteur de 42 degrés 37 minutes, & continua toujours depuis à varier de plus en plus à l'est, jusqu'au temps dont nous parlons.

CHAPITRE II.

Tasman découvre l'isle de Pylstaart, sans pouvoir y aborder : Il donne le nom d'Amsterdam & de Roterdam à deux nouvelles Isles : Il descend à l'isle d'Amsterdam : Il trouve les isles du Prince Guillaume : Il arrive à l'isle d'Anthoni Java : Il arrive à la nouvelle Guinee : Il reconnoît l'Isle brûlante : Un de ses hommes est blessé : Il arrive à l'isle de Schouten : Il retourne à Batavia.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Tasman découvre l'isle de Pylstaart, sans pouvoir y aborder.

LE 19 de Janvier, (continue notre Voyageur), étant à la latitude de 22 degrés 35 minutes, & à la longitude de 204 degrés 15 minutes, nous trouvâmes que l'aigüi le déclinoit de 7 degrés 30 minutes à l'est. Nous vîmes alors une Isle qui pouvoit avoir deux ou trois milles de tour, & autant que nous en pûmes juger, elle nous parut élevée, escarpée & stérile. Nous desirions beaucoup d'en approcher ; mais nous ne pûmes y réussir à cause des vents de sud-est & de sud-sud-ouest,

qui nous en empêcherent. Je nommai cette Isle Pylstaart, parce que nous vîmes autour, un grand nombre des oiseaux de ce nom. Le lendemain, nous découvrîmes encore deux autres Isles.

TASMAN, Chap. II.

AN. 1643.

Le 21, étant à 21 degrés 20 minutes de latitude, & à 205 degrés 29 minutes de longitude, nous trouvâmes la variation de 7 degrés au nord-est. Nous joignîmes la côte de la plus septentrionale d'une des deux Isles, qui étoit la moins haute mais la plus grande; nous donnâmes à l'une, le nom d'Amsterdam, & à l'autre, celui de Roterdam. Sur cette derniere, nous trouvâmes une grande quantité de cochons, d'oiseaux, de diverses sortes de fruits & d'autres rafraîchissements. Les Insulaires nous parurent n'avoir aucun usage des armes, au moins nous n'en vîmes d'aucune espece entre leurs mains, & ils nous traiterent avec amitié pendant que nous fûmes dans leur Isle; nous remarquâmes seulements qu'ils étoient un peu enclins au vol. Les courants ne sont pas considérables en cet endroit, où le reflux porte nord-est & le flux sud-

Il donne le nom d'Amsterdam & de Roterdam, à deux nouvelles Isles.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

oueſt : mais aux marées de l'équinoxe du printemps, la mer monte au moins à ſept ou huit pieds. Le vent ſouffle continuellement dans ce parage du ſud eſt ou de ſud ſud-eſt, ce qui mit le Heemskirk hors de route, mais il ne lui en arriva aucun dommage. Nous ne fîmes point d'eau en cet endroit, parce qu'il étoit très-difficile de la conduire au vaiſſeau.

Il deſcend à l'iſle d'Amſterdam.

Le 25, nous arrivâmes à la latitude de 20 degrés 15 minutes, & à la longitude de 206 degrés 19 minutes, la déclinaiſon étant de 6 degrés 20 minutes à l'eſt ; & après avoir eu la vue de pluſieurs autres Iſles, nous arrivâmes à celle d'Amſterdam, dont les Inſulaires reſſemblent beaucoup à ceux qui habitent l'iſle de Roterdam. Les Naturels ſont de même très doux, ſont part volontiers de leurs productions, ne paroiſſent avoir aucun uſage des armes, & ſont fort adonnés au vol. Nous y fîmes de l'eau & nous y prîmes des rafraîchiſſements avec la plus grande facilité. Nous parcourûmes tout le tour de l'Iſle, où nous trouvâmes un grand nombre de cocotiers plantés aſſez régulierement. Nous vîmes

aussi beaucoup de jardins bien entretenus, & abondamment pourvus de toutes sortes d'arbres fruitiers, plantés en droite ligne, & tenus dans un très-bon ordre fort agréable à la vue. Après avoir quitté l'isle d'Amsterdam, nous en rencontrâmes plusieurs autres; mais nous ne changeâmes rien à la résolution que nous avions prise, de faire voile au nord jusqu'au dix septieme degré de latitude, & de tourner ensuite à l'ouest, sans nous approcher de l'isle des Traîtres, ni de celle de Hornd; & pendant tout ce temps, nous eumes un bon vent frais de sud-est, ou d'est sud-est.

Le 6 de Février, à 17 degrés 19 minutes de latitude, & à 201 degrés 35 minutes de longitude, nous nous trouvâmes embarrassés entre dix-neuf ou vingt petites isles, dont chacune étoit environnée de sables, de bas fonds & de rochers. Elles sont connues dans les cartes, par le nom d'isles du Prince Guillaume, ou de bas fonds du Heem-Skirk. Le 8, nous nous trouvâmes à la latitude de 15 degrés 29 minutes, & à la longitude de 199 degrés 31 minutes. La pluie tomboit en

Il trouve les isles du Prince Guillaume.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

abondance, & nous avions un vent de nord-eſt, ou de nord-nord-eſt très-fort, avec un temps très-obſcur & très-froid. Nous craignîmes d'être plus à l'oueſt que nous ne l'eſtimions par notre Journal, & de tomber au ſud de la nouvelle Guinée, ou d'être jettés ſur quelque côte inconnue, dans un temps ſi fort & ſi rempli de brouillards, ce qui nous détermina à courir au nord, ou au nord-nord-oueſt, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à la latitude de 4, 5, ou 6 degrés ſud, afin de porter enſuite à l'oueſt, pour la côte de la nouvelle Guinée; ce que nous pouvions alors faire avec le moins de danger.

Le 14 de Février, nous arrivâmes à la latitude de 16 degrés 30 minutes, & à la longitude de 193 degrés 35 minutes; nous avions eu juſques alors beaucoup de pluie, & un très-mauvais temps; mais ce jour, le vent étant tombé, nous nous abouchâmes avec le Zee-Han, notre conſor, & nous eumes la ſatisfaction de trouver nos Journaux d'accord. Le 20, étant à la latitude de 13 degrés 45 minutes, & à la longitude de 193

degrés 35 minutes, le temps fut très-obscur & chargé de nuages, avec beaucoup de pluies, d'épais brouillards, & une mer très-rude, le vent changeant continuellement. Le 26, à la latitude de 9 degrés 48 minutes, & à la longitude de 193 degrés 43 minutes, nous eumes un vent de nord-ouest, & durant vingt & un jours, il ne s'en passa pas un seul, sans qu'il y eût plus ou moins de pluie. Le 2 de Mars, à la latitude de 9 degrés 11 minutes, & à la longitude de 192 degrés 46 minutes, nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de 10 degrés à l'ouest, & il y eut des variations continuelles dans le temps & dans le vent. Le 8 de Mars, nous nous trouvâmes à 7 degrés 46 minutes de latitude, & à 190 degrés 17 minutes de longitude, avec le vent toujours variable.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Le 14, étant à la latitude de 10 degrés 12 minutes, & à la longitude de 186 degrés 14 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 8 degrés 45 minutes à l'est. Nous passâmes quelques jours sans pouvoir faire aucune observation, parce que le temps fut toujours chargé & plu-

Il arrive aux isles d'Anthoni Java.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

vieux. Le 20 de Mars, à la latitude de 5 degrés 15 minutes, & à la longitude de 181 degrés 16 minutes, le temps étant devenu très-beau, nous trouvâmes que la variation étoit de 9 degrés à l'eſt. Le 22, à la latitude de 5 degrés 15 minutes, & à la longitude de 178 degrés 32 minutes, nous eumes un très-beau temps avec le vent alizé, & le même jour, nous apperçûmes la terre, environ quatre milles à l'oueſt. Nous trouvâmes que c'étoit un amas d'Iſles, qui ſont marquées dans les cartes, ſous le nom d'Anthoni Java, à quatre-vingt dix milles ou environ, de la côte de la nouvelle Guinée; mais il faut obſerver ici que la partie nommée en cet endroit, nouvelle Guinée, par le Capitaine Taſman, eſt réellement la côte de la nouvelle Bretagne, que le Capitaine a reconnue depuis pour une iſle, ſéparée de la nouvelle Guinée.

Le 25, continue Taſman, étant à la latitude de 4 degrés 35 minutes, & à la longitude de 175 dégrés 10 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 9 degrés 30 minutes à l'eſt; nous étions alors, à la

hauteur des isles de Mark, découvertes par Schouten & le Maire : elles sont au nombre de quatorze ou quinze, habitées par des Sauvages, portant des cheveux noirs, attachés & arrangés comme ceux des Habitants de la baie des Meurtriers, dans la nouvelle Zélande. Le 29, nous passâmes les Isles vertes, & le 30, celle de Saint Jean, aussi découvertes par Schouten & le Maire.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Le 1 d'Avril, à la latitude de 4 degrés 30 minutes, & à la longitude de 171 degrés 2 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille varioit de 8 degrés 45 minutes à l'est. Nous étions à la vue de la côte de la nouvelle Guinée ; nous fîmes nos efforts pour doubler le Cap, nommé par les Espagnols, Cabo Santa Maria, & nous continuâmes à suivre la côte qui court au nord-ouest. Nous passâmes ensuite les isles d'Antoine Caens, l'isle de Gardener & celle de Fisher, avançant vers le promontoire nommé Struis Hoek, où la côte court au sud & au sud-est. Nous résolûmes de suivre le même cours, & de continuer à faire voile au sud, jusqu'à ce que nous trouvassions

Il arrive à la nouvelle Guinée.

quelque terre, ou un paſſage de ce côté.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Le 12 d'Avril, à la latitude de 3 degrés 45 minutes, & à la longitude de 167 degrés, nous vîmes que la variation étoit de 10 degrés vers l'eſt. Cette même nuit, une partie de l'équipage fut éveillée par un tremblement de terre. Je courus auſſi-tôt ſur le pont, croyant que le vaiſſeau avoit touché; mais après avoir jetté la ſonde, nous ne trouvâmes point de fonds. Nous eûmes enſuite pluſieurs autres ſecouſſes; mais aucune ne fut ſi forte que la premiere. Nous avions alors doublé le Struis-Hoek, & nous étions dans la baie de Bonne-Eſpérance. Le 14, à la latitude de 5 degrés 27 minutes, & à la longitude de 166 degrés 57 minutes, nous obſervâmes la variation à 9 degrés 15 minutes eſt; nous voyions alors la terre au nord-eſt, à l'eſt-nord-eſt, & au ſud-ſud-oueſt, ce qui nous fit croire qu'il y avoit un paſſage entre ces deux points. Nous fûmes bien-tôt détrompés, & nous reconnûmes que la côte étoit continue, ce qui nous obligea de doubler le Cap à l'oueſt,

& de continuer à cotoyer le rivage; mais notre cours fut souvent interrompu par des calmes. TASMAN, Chp II.

Le 20, nous arrivâmes à la latitude de 5 degrés 4 minutes, & à la longitude de 164 degrés 27 minutes, où nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 8 degrés 30 minutes à l'est; nous approchâmes la nuit suivante de l'isle Brandande, où Isle brûlante, dont parle Schouten, & nous vîmes une grande flâme qui sortoit, comme il le dit, du sommet d'une haute montagne. Lorsque nous fûmes entre cette Isle & le continent, nous vîmes un grand nombre de feux sur le rivage, & à moitié chemin de la montagne, ce qui nous fit juger que l'Isle étoit très-peuplée. Nous fûmes retenus sur cette côte par le calme, & nous y vîmes souvent de petits arbres, des bamboucs & des arbrisseaux, que les rivieres entraînoient dans la mer; d'où nous conclûmes que cette partie étoit bien arrosée, & que le terroir y étoit bon. Le lendemain nous passâmes la montagne brûlante & nous continuâmes notre cours au nord-ouest en suivant la côte.

An. 1643.

Il reconnoît l'Isle brûlante.

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

Un de ses hommes est blessé.

Le 27, à la latitude de 2 degrés 10 minutes, & à la longitude de 146 degrés 57 minutes, nous crûmes voir l'isle de Moa, mais c'étoit celle de Jama, qui est un peu plus à l'est. Nous y trouvâmes une grande quantité de noix de cocos, & d'autres rafraîchissements. Les Habitants sont absolument noirs, & répetent aisément les mots qu'ils entendent prononcer par d'autres, ce qui fait juger que leur langue doit être abondante. Cependant la prononciation en est très-difficile, parce qu'ils font un usage très-fréquent de la lettre R, qui se trouve souvent jusqu'à deux ou trois fois dans un même mot. Le jour suivant, nous jettâmes l'ancre sur la côte de l'isle de Moa, où nous trouvâmes aussi des rafraîchissements en abondance, & où le mauvais temps nous obligea de demeurer jusqu'au 6 de Mai. Nous y achetâmes par échange, six mille cocos, & cent sacs de pysangs ou figues d'Inde. Lorsque nous commençâmes à commercer avec ce peuple, un de nos Matelots fut blessé d'une fleche tirée par un des Insulaires, soit par méchanceté, soit par

inadvertance. Nous voulûmes faire approcher notre vaiſſeau plus près du rivage, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils nous amenerent volontairement à bord, celui qui avoit tiré la fleche, & le laiſſerent à notre merci. Après cet accident, nous les trouvâmes à tous égards, beaucoup plus traitables qu'auparavant. Nos Mariniers arracherent les liens de fer de nos vieilles bariques à mettre de l'eau, y ajuſterent des manches de bois, leur firent un côté tranchant, & vendirent ces prétendus couteaux aux Inſulaires, pour de leurs fruits.

Il eſt vraiſemblable que ces Inſulaires n'avoient pas encore oublié ce qui leur étoit arrivé avec des gens de notre Nation, le 16 de Juillet 1616, du temps de Guillaume Schouten. S'étant mal conduits envers les Hollandois, Jacques le Maire fit avancer ſon vaiſſeau près du rivage, & tira une bordée au travers des bois. Les boulets s'étant répandus entre les arbres, cauſerent une telle frayeur aux Negres, qu'ils prirent auſſi-tôt la fuite dans l'intérieur du pays, & n'oſerent plus ſe

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

montrer jusqu'à ce qu'ils eussent fait une pleine satisfaction du passé, & donné des otages pour la sûreté des Européens à l'avenir, après quoi le commerce fut rétabli, & se fit paisiblement à la satisfaction réciproque des deux Nations.

Il arrive à l'isle de Schouten.

Le 12 de Mai, à la latitude de 54 minutes, & à la longitude de 153 degrés 17 minutes, nous trouvâmes que l'aiguille déclinoit de 6 degrés 30 minutes vers l'est; nous suivîmes la côte septentrionale de l'isle de Guillaume Schouten, qui a dix-huit à dix-neuf milles de longueur, & est bien peuplée de gens très-vifs & très-actifs.

Le 18, nous arrivâmes à la latitude de 26 minutes, & à la longitude de 147 degrés 55 minutes, où nous observâmes que la variation étoit de 5 degrés 30 minutes à l'est; nous étions alors à l'extrémité la plus occidentale de la nouvelle Guinée, qui se termine par une pointe détachée du promontoire, quoiqu'elle ne soit pas ainsi marquée, même dans les dernieres cartes. Nous y éprouvâmes des calmes, des temps variables, des vents contraires, &

nous y eûmes des pluies abondantes. Nous fîmes ensuite voile pour Ceram, ayant le Cap au nord, & nous arrivâmes sans aucun accident à cette Isle. Ce fut alors que le Capitaine Tasman ayant parcouru tout le pays qu'il avoit été chargé de découvrir, ne s'occupa plus que de retourner à Batavia, pour y rendre compte des découvertes qu'il avoit faites.

TASMAN. Chap. II.

An. 1643.

Il retourne à Batavia.

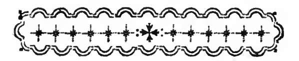
Le 27 de Mai, continue ce Capitaine, nous passâmes les détroits de Boura ou Bouton, & nous continuâmes notre cours jusqu'à Batavia, où nous arrivâmes le 15 de Juin, à la latitude méridionale de 6 degrés 12 minutes, & à la longitude de 127 degrés 18 minutes. Ce voyage fut terminé en dix mois, & telle fut la fin d'une expédition qu'on a regardée depuis, comme ayant donné les connoissances les plus claires & les plus exactes, pour la découverte des terres australes inconnues. La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, a jugé que ces découvertes étoient de la plus grande importance; & afin qu'elles ne fussent pas perdues pour la postérité, elle a

TASMAN, Chap. II.

An. 1643.

fait tracer & graver la carte de cette partie du monde, fur le pavé de la falle d'affemblée à Amfterdam.





DESCRIPTION

Des Côtes de MALABAR & de COROMANDEL, par Monsieur BALDÆUS.

CHAPITRE I.

De l'Inde : Différentes divisions de ce Pays en Royaumes & en Provinces : Méthode qu'on a suivie pour en donner la Description : Du Royaume de Cambaye : Du produit, du commerce & des Habitants de ce Royaume : Description de la ville, des richesses, du commerce & de la force d'Amadabad : De la ville & des richesses de Surate : Du pouvoir & de la magnificence du Gouverneur de cette Place : De la ville de Brochia : Caractere général des Habitants du Royaume de Cambaye : Description

des bâtiments & des fortifications de la fameuse ville de Mocka : Du Mansouri & des Caravanes : De la ville d'Agra, résidence du grand Mogol : Histoire remarquable, où l'on voit la cruauté & l'insolence de la Noblesse de ce pays.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

De qui est tirée cette description.

LE récit que nous allons faire des côtes de Malabar & de Coromandel, est tiré des écrits de Philippe Baldæus, Ministre Luthérien, qui y a demeuré plusieurs années, & qui fut ensuite établi à Ceylan. Il est généralement estimé pour la grande exactitude & pour la sincérité qu'on trouve dans ses relations ; pour avoir apporté la plus scrupuleuse attention à se bien assurer des faits, & pour avoir évité avec soin de rapporter ces histoires fabuleuses, qu'on trouve si fréquemment dans les écrits des autres Voyageurs. Il a vu par lui-même la plus grande partie des objets dont il nous parle ; & lorsque, pour ne pas laisser de vuide dans ses descriptions, il a été obligé de recourir à d'autres, il a soigneusement consulté les actes & les mémoires

moires les plus authentiques. Il étoit très-capable de bien traiter les événements militaires qu'on trouve répandus dans ses Ouvrages, ayant été présent, en qualité de Ministre, à beaucoup de siéges, de batailles & d'expéditions, qu'il a décrites avec la plus grande exactitude ; aidé des secours d'un savant Bramine, qui vivoit avec lui dans une même maison, il a eu de fréquentes occasions d'être bien instruit des coutumes, des mœurs & des cérémonies religieuses des Indiens ; & par le moyen du même Bramine, il a été admis à voir plusieurs fois l'intérieur des Pagodes & des Temples payens ; faveur dont n'a joui presque aucun autre Voyageur : enfin, tout le monde convient que Baldæus est un Ecrivain exempt de toute partialité.

Division de l'Inde.

L'Inde, proprement dite, étoit anciennement divisée en Inde au-delà du Gange, & Inde en-deçà du Gange, dont la plus grande partie est actuellement connue sous le nom d'Indoustan. On croit que c'est le pays d'Hevila, dont il est parlé dans les Saintes Ecritures.

L'Inde est composé d'un grand

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

nombre de Royaumes & de Provinces, entre lesquels on remarque particulierement l'Indoustan, ou les états du Mogol, le Dékan, ou pays de Visapour, le Malabar, le Coromandel, le Crika, le Bengale, Pegu, Siam, Cambaye, les Isles Maldives, les Isles de Ceylan, de Sumatra, de Borneo, de Banda & d'Amboine, les Isles Molucques & un grand nombre d'autres. Notre dessein n'est pas de parler en particulier de tous ces pays, mais uniquement des parties de l'Inde que notre Auteur a eu occasion de bien connoître. Nous allons commencer par Cambaye ou Guzurate, qui est la partie principale d'une Province délicicieuse, dont le nom est souvent attribué à toute cette Province.

Du Royaume de Cambaye.

Cambaye du côté de l'ouest, forme une peninsule sur le Golphe de l'Inde, & au sud, il est borné par le Royaume de Dékan. C'est une des Provinces les plus fertiles de l'Inde, & elle fournit aux pays voisins, différentes sortes de provisions, comme du beurre, de l'huile, du bled, du riz, des pois & beaucoup d'autres denrées. Elle est fameuse en ce

qu'elle produit la meilleure toile de coton, & en ce qu'on y trouve beaucoup de diamants, d'améthyftes, de cornalines & d'autres pierres précieufes. Les Naturels en général, ont la conception vive, font habiles dans le commerce, affez bons foldats, & ont une grande ardeur pour apprendre. Ils font en partie payens, en partie mahométants, & il n'y a peut-être aucune autre Province de l'Inde, où le commerce foit dans un état plus brillant. Ce pays eft actuellement affujetti au Grand Mogol; mais il étoit autrefois gouverné par des Rois de la Nation, dont les revenus étoient très-confidérables, & qui pouvoient mettre de nombreufes armées en campagne. On affure qu'il contient environ trente Villes remarquables, dont les principales font Amadabad, Cambaye & Diu.

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

De la ville de Cambaye.

La ville de Cambaye, non-feulement donne le nom au Golfe, au fond duquel elle eft fituée, mais encore à toute la Province. Elle eft à 22 degrés 30 minutes de latitude feptentrionale, & on la nomme le Caire des Indes, à caufe de la beauté du port, & parce que c'eft une

CÔTE DE MALABAR, place d'un très-grand commerce. Elle est très bien bâtie, & fortifiée par une triple muraille, avec douze grandes portes, outre celles qui sont à l'extrémité de chaque rue, & qu'on ferme tous les soirs à une heure réglée, pour prévenir les désordres. Au dehors des portes, on trouve quatre beaux étangs & plusieurs magnifiques jardins pour l'usage des Habitants. Ils sont payens pour la plus grande partie, & font un commerce considérable de belles étoffes, avec Diu, Goa, Achen, Mocka & la Perse : il y a dans la Ville trois grands marchés, uniquement destinés à cet usage.

Description d'Amadabad. Amadabad située à huit lieues de Cambaye, est non-seulement la principale Ville de la division nommée Guzarate, mais même de tout le Royaume de Cambaye. Elle est bâtie sur le fleuve Indus, précisément sous le Tropique du Cancer : la Ville est grande & très-peuplée, les rues sont larges & les bâtiments, tant publics que particuliers, annoncent la plus grande magnificence. On y trouve la plus belle Mosquée de toutes les Indes, qui étoit autrefois un

Temple des Payens : elle eſt ornée d'ouvrages en moſaïque & en agate de diverſes couleurs, qu'on trouve en quantité dans les montagnes voiſines. Il y a auſſi deux ou trois Hôpitaux bien fondés pour recevoir les ſinges vieux ou infirmes, parce que cet animal eſt en grande vénération parmi les Banianes qui habitent Amadabad; & comme cette Ville étoit anciennement la demeure des Rois Payens, on y voit encore pluſieurs de leurs tombeaux, qui méritent l'attention des curieux.

Commerce de cette ville.

Les principales marchandiſes dont on trafique dans cette place, ſont des ceintures, des turbans, des damas, des tapiſſeries, des ſatins, des étoffes de ſoie, du ſucre, de l'opium, du borax, de la gomme lacque, du gingembre, du ſel ammoniac & de l'indigo, qu'on y nomme anil. On y fait auſſi commerce de muſc & d'ambre gris ; mais ces dernieres marchandiſes y ſont apportées de Pegu & de Bengale. Amadabad eſt le lieu de la réſidence d'un Gouverneur très-riche, qui prend le titre de Raja ou Prince. Il a ſous ſes ordres une garniſon bien diſciplinée, pour tenir

en respect les Badures, Nation voisine, composée de Coureurs indépendants du Mogol, dont ils ravagent les Etats, quand ils en trouvent l'occasion favorable. Amadabad a sous sa jurisdiction, vingt-cinq Villes considérables & un grand nombre de Villages. Il est situé dans une plaine qui présente le plus beau paysage; est arrosé par le fleuve Indus, & fournit au Mogol, dans les occasions importantes, cinquante éléphants & douze mille chevaux.

Description de Surate.

Surate, située sur le Golphe de Cambaye, est une ville très-bien bâtie, habitée par des Marchands Anglois, François & Américains, qui y demeurent, parce que c'est dans cette Place qu'on apporte les diamants que le Roi de Golcònde est obligé de payer au Mogol par forme de tribut. C'est aussi l'entrepôt des perles qu'on trouve au cap Comorin & en différentes parties du Golfe Persique : du musc, qu'on y apporte de la Chine; de l'ambre gris, qui se trouve en abondance au cap de Bonne-Espérance; de la civette, qu'on tire d'un animal de même nom; de différentes sortes de dro-

gues, qui viennent de l'Arabie, & d'autres endroits; de toutes ſortes d'épiceries des Indes, comme muſcades des Molucques, clous de girofle de Macaſſar, canelle de Ceylan & poivre de Malabar : enfin des étoffes des Indes de toute eſpece; des toiles & des cotons. Le Gouverneur ne ſort jamais ſans une ſuite nombreuſe de gens de pied & de cheval, magnifiquement équippés; & il eſt porté dans une litiere, ou monté ſur un éléphant. Le Gouvernement eſt amovible, & il eſt rare qu'on le laiſſe plus de quatre ou cinq ans entre les mains d'un même ſujet. Les droits que retire le Mogol des marchandiſes d'importation ou d'exportation, ſont très-conſidérables, parce qu'on en prend le dixieme, ſoit en argent, ſoit en nature, à la volonté du Marchand.

On trouve à Surate, des gens de toutes Religion, chacun ayant la liberté d'y vivre ſuivant les principes qu'il a adoptés : mais ce ſont les Mahométants qui forment le corps le plus nombreux. Il y a une ſecte de Payens d'un caractere ſi humain, ou ſi ſuperſtitieux, qu'ils regardent

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

comme un crime d'ôter la vie au plus vil insecte. Leurs Prêtres qui vont nuds, le corps couvert de boue & avec de longs cheveux qui tombent souvent plus bas que la ceinture, ont une si grande crainte de manquer à ce que prescrit leur religion, qu'ils portent à la main un grand éventail de plumes pour écarter la poussiere devant eux à mesure qu'ils avancent, crainte d'écraser quelque ver en marchant. Les habitants de Surate, ornent leurs maisons jusqu'à l'extravagance, & il n'est pas rare d'y voir des planchers de porcelaine. Ils mettent peu de verre à leurs fenêtres, & se servent à la place, d'écailles de crocodiles, de nâcre de perle & d'écaille de tortue, dont les différentes couleurs, éclairées par le soleil, forment une agréable variété d'ombre & de lumiere. Les Receveurs des droits, & les Officiers des Douanes, sont très insolents envers les Etrangers, & en 1649, leurs exactions obligerent les Hollandois à saisir quelques marchandises appartenantes au Grand Mogol, ce qui fut suivi d'un traité pour assurer les droits & les libertés des Européens.

A dix lieues de la mer, & à douze au nord de Surate, est la ville de Brŏchia, située sur un très-beau côteau, au pied duquel coule la riviere Nardabath. On pourroit y former un très-bon port pour les vaisseaux; mais le passage est embarrassé par un banc de sable, environ à quatre lieues de cette Ville en descendant vers la mer. Elle est fameuse pour les Manufactures de coton, & pour avoir la toile des Indes la plus blanche. Les Anglois & les Hollandois y ont d'anciens établissements, & il y vient du Malabar, neuf ou dix vaisseaux tous les ans. Les Habitants en général, sont Banianes & l'on y trouve de riches Marchands, ainsi que d'habiles Ouvriers en coton. Toutes les marchandises qui passent par cette Ville, payent deux pour cent de droits au Mogol: les dépendances en sont très étendues, & contiennent quatre-vingt-sept villages: les environs sont bas, excepté à l'endroit où elle est située; mais à six lieues de distance, on trouve les hautes montagnes de Vindat.

Description de Brochia.

Gogo est une petite ville sur le

Description de Gogo.

Côte de Malabar, Chap. I.

Golfe de Cambaye, environ à trente lieues de cette Place: elle est défendue du côté de la mer, par un bon mur de pierre, mais elle est entierement ouverte du côté de terre. Les vaisseaux chargés à Cambaye & à Amadabad, pour l'Arabie & pour les pays méridionaux, s'arrêtent souvent à Gogo, où ils prennent des vivres. Les convois Portugais y relâchent aussi ordinairement, parce que la rade, quoique peu profonde, en est très-sûre.

Autres Villes de cette côte.

Outre les Villes dont nous avons parlé, il y en a plusieurs autres qui méritent d'être remarquées; telles sont Pattepatane, Mongher, dont les environs produisent d'excellent coton; & Brodra, où les Compagnies entretiennent des Facteurs pour y acheter des étoffes grossieres qu'on y fabrique en grande quantité. Le Peuple de cette Province est artificieux & rusé, & l'on a besoin de beaucoup de politique pour s'y pouvoir bien conduire. La gravité, la réserve & la splendeur lui en imposent, & l'on doit employer ces moyens pour n'en pas être surpris: mais en même-temps, il faut le trai-

ter avec la plus grande politesse, parce qu'il ne peut supporter l'insolence, ni l'affectation de supériorité. Les principales marchandises dont on y fait commerce, sont le plomb, le vif-argent, le vermillon, l'ivoire, le cuivre, l'étain, la porcelaine, les muscades, les clous de girofle, le macis & le poivre. Il faut avoir la plus grande attention pour ne pas être trompé dans le poids ou dans la mesure quand on achete ces marchandises. Les Habitants de ce pays, font un grand commerce avec Mocka, & les Anglois & les Hollandois doivent aussi le faire pour s'entretenir bien avec eux.

Description de Mocka.

Mocka est une ville de l'Arabie heureuse, sujette aux Turcs : elle donne le nom à une assez grande Province, & est située à l'entrée de la mer rouge, à 13 degrés 28 minutes de latitude septentrionale. C'étoit anciennement un pauvre village, habité seulement par des Pêcheurs; mais à présent, c'est une place très-importante, & d'une étendue considérable. Le terroir des environs est stérile, & la ville n'a point de murailles, mais les maisons bâties

CÔTE DE MALABAR. Chap. I.

de pierres bleues & rouges, avec des toits plats comme celles de Constantinople, sont belles & très-commodes : le port est défendu du côté du nord, par un château aussi de pierres bleues. Il y a dans cette Ville, trois magnifiques Temples de Payens, dont un, situé au milieu de la place, est orné d'un haut clocher. Mocka est le lieu où s'arrêtent plusieurs Caravanes, ce qui y a fait transporter le commerce d'Aden, qui, depuis quelque temps, a toujours décliné. Il est habité par des Turcs, des Arabes, des Banianes & des Juifs : la Ville est très-peuplée, particulierement depuis le commencement de Mars jusqu'au milieu de Septembre, où arrive le Mansouri, vaisseau qui appartient au Grand Seigneur, & qui sert à transporter pour son usage, les plus riches effets de la mer rouge. La cargaison du Mansouri, consiste en pieces de huit, en ducats d'or, en étoffes d'or d'Italie, en camelots, en vif-argent, en safran & en plusieurs autres sortes de marchandises, outre les Esclaves qu'on amene du Levant. Cette charge est estimée trois millions de réales,

& le vaisseau retourne au mois de Janvier, chargé d'épiceries, d'indigo, de beaux cotons, de turbans & d'autres productions des Indes.

Caravane qui y arrivent.

Tous les ans, au mois de Mars, il arrive à Mocka une caravane de Juifs, d'Arabes & d'Arméniens, venant d'Alexandrie & d'Alep. Elle est composée de seize cents chameaux, chargés de soies torses, de fil d'or, de corail rouge, de vermillon, de safran, de myrrhe, d'aiguilles, de lunettes, de miroirs, de couteaux, de ciseaux & d'autres effets. Cette Caravane part de Mocka au mois de Décembre, & emporte de toutes sortes de marchandises des Indes. Il est rare qu'elle fasse plus de trois ou quatre lieues par jour, parce qu'elle marche très-lentement. Elle est accompagnée d'une multitude de Pélerins qui vont visiter le tombeau de Mahomet à Médine, ville éloignée de huit lieues de la Meque. On assure que chaque année, le nombre de ces Pélerins est d'environ trente-cinq mille.

Droits qu'on paye sur les marchandises.

Mocka est sous la jurisdiction du Bacha de Yemack, & l'on prétend que cette Ville rapporte tous les

CÔTE DE MALABAR, Chap. I.

ans au Grand Seigneur, deux cents mille réales. Chaque ballot ou caisse de marchandise paye au Gouverneur un droit réglé, suivant la valeur de ce qu'il contient, ce qui engage souvent ce Gouverneur à prendre en personne, des soins particuliers pour le chargement ou le déchargement des marchandises. Tous les vaisseaux Maures qui y jettent l'ancre, sont obligés d'y débarquer toute leur cargaison, & de payer le droit en entier, soit qu'ils en disposent ou non : quand ils ont entierement déchargé, ils amenent à terre leurs voiles & leurs agrès, & tirent un coup de canon pour avertir le Gouverneur qu'il peut envoyer un Officier à bord faire la visite, & examiner si l'on n'a rien réservé. Chacun de ces vaisseaux est encore obligé de payer un droit qu'on appelle droit d'ancrage, qui monte depuis dix réales jusqu'à cinquante, suivant le port du bâtiment.

Outre ces extorsions sur les Nachodes ou Officiers Maures, on en exerce encore une autre. Aussi-tôt qu'ils sont arrivés dans le port, on les amene devant le Gouverneur, accompagnés de tambours & d'autres

instruments, après les avoir revêtus d'une robe de cérémonie dont on les dépouille au retour : on leur rend les mêmes honneurs quand ils quittent la Ville, & pour le tout, on leur fait payer environ cinquante réales. Vers le printemps, les vaisseaux Portugais de Goa, de Gogo, & de divers autres endroits, viennent à Mocka, chargés de riz & de tabac, qu'ils vendent au peuple du pays, ainsi que de l'indigo, du coton, des étoffes de Guzarate, des toiles à voiles, & des drogues que leur achetent les Caravanes turques. On les paye en pieces de huit & en teintures rouges.

Grand commerce de Mocka.

Vers le même-temps, les vaisseaux de Cambaye & de Malabar, apportent à Mocka, du poivre, des étoffes des Indes de toutes sortes, de magnifiques turbans, des ceintures blanches & bleues, des toiles de coton peintes, du riz, du tabac, de la porcelaine, & d'autres denrées : ils remportent en échange, des raisins, des amandes, des teintures rouges, des dents d'éléphant, du caffé, & quelquefois des chevaux. Le manque de bois & d'eau, est un grand

CÔTE DE MALABAR. Chap. L.

inconvénient dans cette Ville ; mais on en trouve en abondance, ainsi que d'autres provisions dans une petite Isle du voisinage, où les Anglois vont souvent pour le radoub, & où l'on trouve à se défaire avantageusement des vieux effets.

Description d'Agra.

Avant que nous quittions ce pays, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de la ville d'Agra, résidence ordinaire du Grand Mogol. Agra, capitale de l'Indoustan, est située sur la riviere Géméné, audelà du Gange. C'est une grande ville, mais mal bâtie, entourée d'un fort mur de pierres rouges, & d'un fossé de cent cinquante pieds de large. Il faut une journée entiere à un homme à cheval, pour faire le tour de cette place, qui, pour sa grandeur, a été nommée la Reine de l'Orient. Les rues sont très-longues, remplies de boutiques & de magasins, avec quinze places de marchés & quatre-vingt caravanseras ou lieux destinés pour recevoir ceux qui voyagent en caravanes. Il y a quelques belles maisons qui appartiennent à la noblesse; mais celles des particuliers n'ont rien de remarquable, &

en disant qu'elles sont passables, c'est tout l'éloge qu'on en peut faire, de même que de celles des autres villes de l'Inde. Elles sont séparées les unes des autres, par de hauts murs de pierre, destinés particulierement à cacher les femmes, & il n'y a rien dans toute la ville qui mérite l'attention des Etrangers, excepté quelques tombeaux qu'on voit dans les fauxbourgs, & le palais du Monarque. C'est dans ce palais que s'assemblent les plus Grands Seigneurs de l'Empire, & ils y commettent quelquefois les crimes les plus atroces, malgré la présence de leur Souverain, qui voit souvent tuer sous ses yeux plusieurs de ses Sujets, comme il arriva en 1644. Un Commandant de cinq mille chevaux, irrité de quelques mots qui lui avoient été dits par le Roi Bakia, & qu'il interprêta comme un affront, quoique ce Prince ne parut pas avoir eu dessein de l'insulter, le tua à coups de cimeterre, & fut tué ensuite lui-même à coups d'épée, par deux amis du défunt. Ces meurtres furent suivis d'une violente commotion, où plusieurs personnes perdirent la vie, &

l'on eut besoin d'employer des forces considérables pour l'appaiser. Le Mogol témoin oculaire de tout cequi s'étoit passé, fit jetter le corps de l'agresseur dans la riviere, ce que tous les Sujets regarderent comme une preuve de son amour pour la justice.



CHAPITRE II.

Force & importance de la ville de Diu, que possèdent les Portugais : Description du Royaume & de la ville de Visapour : Cruauté d'un Italien sur un des Officiers du Mogol, pour le punir de trop de curiosité : Description de Bombay : Relation du premier établissement que les Portugais formerent à Goa, conduits par Albuquerque : L'air de Goa très-dangereux : Grande puissance du Vice-Roi : Portrait des Portugais qui habitent Goa : Divisions du Malabar : Productions & commerce de ce pays : Inclémence du climat.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Isle & Ville de Diu.

DANS la partie de l'Inde, en deçà du Gange, est une petite Isle, nommée Diu, avec une Ville assez fameuse, qui porte le même nom. Les Portugais qui en sont les maîtres depuis l'an 1553, y ont construit trois bonnes forteresses, dont il y en a une qu'on regarde comme imprenable; elle est entourée d'un double fossé, rempli de l'eau

CÔTE DE MALARAR, Chap. II.

de la mer, où il y a un bon ancrage pour les vaiſſeaux qui y ſont reçus. Ce fort eſt bâti ſur un roc élevé, flanqué de bons baſtions, & muni de pluſieurs pieces d'artillerie. Le commerce de cette place étoit autrefois beaucoup plus conſidérable qu'il ne l'eſt à préſent, parce que les Anglois & les Hollandois en ont attiré la plus grande partie à Surate. Daman, Chaoul & Bazaïm ont partagé la deſtinée de Diu, & ont décliné peu-à-peu, à meſure que le commerce s'en eſt éloigné, enſorte qu'à préſent, on ne parle preſque plus de ces Villes.

Deſcription de Dabul.

Vers l'embouchure de la riviere Halevacko, qui prend ſa ſource des montagnes de Ballaquate, eſt une ville nommée Dabul, ſituée dans le Royaume de Dékan, à 20 degrés de latitude. Elle faiſoit autrefois un grand commerce; mais elle n'a pû ſe rétablir depuis qu'elle fut pillée & brûlée en 1508, par les Portugais, ſous les ordres de Dalmeyda.

Deſcription du Royaume de Viſapour.

Après avoir parlé des places les plus importantes des Royaumes de Cambaye & de Dékan, nous allons paſſer à celui de Viſapour, qui a de

longueur, deux cents cinquante lieues, sur cent cinquante de largeur. La principale ville qui porte aussi le nom de Visapour, a cinq lieues de tour : elle est environnée de fortes murailles, avec cinq belles portes, & l'on prétend qu'elle est défendue par mille pieces de canon de fer & de bronze, dont il y en a une qui porte de charge cinq cents quarante livres de poudre. On dit qu'elle est l'ouvrage d'un Romain, qui jetta dans le moule où elle avoit été fondue, un Officier du Roi, qui vouloit s'informer de ce qu'elle avoit coûté. Le palais du Souverain est au milieu de la ville, environné d'un fossé plein d'eau, où vivent une grande quantité de crocodiles. Le Roi étoit autrefois un Naturel du pays, mais le Grand Mogol s'en est rendu maître, après une longue guerre. Visapour est à quarante lieues de Dabul & à soixante de Goa, près la riviere de Mandoa : Narraspour & Serrapour, deux villages, dont le premier fut long-temps le lieu de la résidence des Rois, sont présentement joints aux fauxbourgs de cette

Ville, & font habités par les plus riches Marchands.

Description de Bombay.

Bombay appartenoit autrefois aux Portugais, mais il a été cédé aux Anglois, en 1662, comme faisant partie de la dot de l'Infante de Portugal, qui épousa le Roi Charles II, & la Compagnie Angloise des Indes Orientales y a formé un établissement considérable. Cette Ville est située dans le Royaume de Visapour, de même que celle de Wingurla, où les Hollandois ont un bon comptoir & qui leur est de très-grande importance, tant par rapport aux provisions abondantes qu'ils en tirent, qu'à cause de sa proximité de Goa.

Description de Goa.

Goa est la Capitale des Indes Portugaises, le siege d'un Archevêque & la demeure d'un Vice-Roi. Elle fut d'abord soumise par Albuquerque, dont le nom est si bien connu dans cette partie du monde : il en fut chassé quelque temps après s'en être rendu maître, mais il y retourna avec un renfort de troupes & la reprit d'assaut. Il la fit ensuite bien fortifier en brique & en pierre, & y fit élever une croix de bronze qu'on

trouva dans les ruines de quelque partie de la ville, sans savoir d'où elle venoit, ce qui la fit regarder comme miraculeuse. Enfin pour y établir les Portugais avec plus de solidité, Albuquerque accorda des avantages très-considérables à tous ceux de ses Soldats qui épouseroient des femmes du pays.

Goa est situé dans une Isle formée par les rivieres Mandova & Guari, à 15 degrés 20 minutes de latitude septentrionale. Cette Ville est entourée de montagnes très-hautes, qui empêchent le libre cours de l'air, ce qui la rend très-mal saine. Elle est particulierement fatale aux Européens, ce qui empêche qu'elle ne soit habitée comme elle le pourroit être sans cet inconvénient. Cependant on y trouve un grand nombre d'Artisans, & la principale rue est garnie de boutiques de Marchands de soie, de porcelaines, de drogueries & de plusieurs autres denrées. La vente des provisions & de diverses marchandises, se fait tous les jours dans la place du marché, par un crieur public nommé Lalang, au plus offrant, & l'on y peut acheter

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

en très-peu de temps, des esclaves, des maisons, des meubles, & en général, toutes les choses dont on a besoin. On y fait très-peu d'affaires dans le haut du jour, à cause de la chaleur qui y est excessive. La police y est très-bonne & bien exécutée; & il y a une infirmerie, que ceux qui l'ont vue & comparée avec d'autres, regardent comme la plus belle qu'il y ait au monde. Les Eglises de Goa, sont superbement ornées: les fenêtres en sont garnies de nacre de perle au lieu de verre; il y a sept Paroisses, outre la Cathédrale & plusieurs Couvents. Le port est très-beau, & peut être mis en comparaison avec ceux de Constantinople & de Toulon, estimés les plus beaux du monde. On remarque qu'on n'y trouve aucun poisson, & qu'il est très-difficile de faire vivre des pigeons à l'air de Goa, ce qui y fait regarder ces animaux comme des mets délicieux: les Jésuites qu'on appelloit Paulistes, à cause d'une grande Eglise dédiée à Saint Paul, qu'ils y possédoient avant leur disgrace de Portugal, en avoient encore quatre autres, dont une, nommée le

le bon Jesus, est remarquable par la beauté des peintures du plafond. La Vice-Royauté de Goa, est une des plus considérables qu'il y ait dans l'univers, & celui qui en est pouvu, a sous sa disposition, les Gouvernements de Mozambique en Afrique, de Mascate en Arabie, d'Ormus en Perse, de Ceylan près le Cap Comorin, & des Moluques à l'entrée du Golphe de l'Inde, dont chacun est d'un aussi grand rapport que le meilleur Gouvernement qui soit en Europe. Il est certain que quoique Goa ne soit plus d'un produit aussi considérable, depuis que les Anglois & les Hollandois ont formé des établissements solides dans les Indes, il rapporte toujours de grandes richesses à la Couronne de Portugal.

Mœurs des Habitants.

Les Portugais, naturellement indolents, le sont encore plus dans ce pays; livrés entierement à la sensualité & aux plaisirs, ils abandonnent le soin de leurs affaires à leurs Esclaves, & les femmes leur confient également la conduite de leurs enfants. Ceux qui naissent d'une femme Indienne & d'un Portugais, sont

nommés Métifs, & les enfants de ceux-ci sont appellés Castis. On ne connoît presque pas l'ivresse dans ce pays ; cependant le meurtre y est très-fréquent après les disputes les plus légeres. La fornication & l'adultere y sont regardés comme des galanteries, la débauche étant plus commune en cet endroit que dans tout autre pays du monde ; mais les hommes qui y sont excessivement jaloux, avec assez de raison, ne permettent point à leurs femmes de se promener. Quand elles sortent, elles sont portées dans des sieges couverts & voilées, & dans les maisons, elles occupent l'appartement le plus élevé, dont les fenêtres sont garnies de jalousies, & tournées de façon, qu'elles n'ont aucune communication avec la rue. On y fait une consommation excessive de tabac ; & tous ceux qui sont un peu élevés au-dessus du commun, ne marchent jamais sans avoir un domestique pour porter leur épée, & un autre pour porter leur parasol. Il n'y a peut-être point de gens aussi orgueilleux, comme on le remarque à l'air de fierté qu'ils affectent en

caressant leurs moustaches: les maladies honteuses y sont très-communes, & il y regne aussi des fievres qu'on guérit par les saignées. On y mange une quantité prodigieuse de confitures, & l'on y boit beaucoup d'eau : les femmes n'y vivent presque que de riz, quoiqu'il y ait du pain de froment. On y mâche beaucoup de bétel, on y fait une grande consommation d'arrack, & l'on y use quantité de sel & de vinaigre pour les assaisonnements, ce qui leur rend en général le visage très-pâle.

Isle d'Anchedive.

Environ à douze lieues de Goa, est l'isle nommée Anchedive, couverte de bois, environnée d'une mer très-abondante en poisson. Les Portugais y avoient autrefois un très-bon fort qu'ils ont démoli, jugeant qu'il leur étoit de peu d'utilité : ils en ont fait de même de celui d'Onor, ville dans le voisinage, mais qui appartient au Royaume de Casara. Le terroir en est très-fertile en riz & en autres denrées nécessaires à la vie, & il est très-bien cultivé, parce que les Habitants se livrent volontiers aux rudes travaux de l'agriculture. Batecala est encore une ville de

CÔTE DE MALABAR, Chap II

remarque, qui devint tributaire du Portugal, sous le regne d'Emmanuel: mais les Habitants ayant cessé de payer leur contribution, les Portugais y envoyerent une flotte commandée par Alphonse Renes, & ensuite par Sosaga, qui les obligea, non-seulement de reconnoître la domination Européenne, mais encore força la Reine à payer les arrérages échus de la taxe. Outre les Villes dont nous avons parlé, il y a celles de Barcelor, Baranor & Mangalor; mais comme elles sont peu importantes, nous ne nous y arrêterons pas & nous allons passer à la côte de Malabar, qui commence environ à cinquante lieues au sud de Goa, & s'étend jusqu'au Cap Comorin, & aux frontieres les plus éloignées de l'Inde, de ce côté du Gange.

Description de la côte de Malabar.

Le Malabar étoit autrefois soumis à un seul Souverain, qui demeuroit à Caleaf: mais un de ces Princes étant mort au retour d'un pélerinage qu'il fit au tombeau de Mahomet, ne laissa point d'héritiers; & son Grand Ecuyer, l'Officier qui portoit son épée, & celui qui portoit le sceptre, se trouvant les plus

puiſſants du Royaume, partagérent entre eux ſes Etats.

CÔTE DE MALABAR, Chap. II.

Le Malabar eſt préſentement compoſé des Royaumes de Cananor, Cranganor, Cochin & Coulang; quelques-uns y ajoutent Frecancon, Porca & Coulecolang, mais à peine méritent-ils qu'on en faſſe mention. Tout le pays eſt bien arroſé, ce qui rend la communication très-facile entre les différentes places: mais les rivieres ont peu de fond & ne peuvent porter de bâtiments fort chargés. Les plus grandes ſe nomment Bergera, Parane & Crunganon, qui ont dix-huit ou dix-neuf pieds d'eau dans leur plus grande hauteur. Elles bornent les Royaumes de Calécut & de Cochin: celle de Bergera eſt la retraite ordinaire des Pirates.

Climat & productions du pays.

Pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits, ſur cette côte, ſont extrêmement froides, & accompagnées de brouillards très-épais, quoique la chaleur ſoit exceſſive durant le jour. Le vent de mer y ſouffle, régulierement, depuis dix heures du matin juſqu'au coucher du ſoleil, & le vent de terre y regne toutes les nuits. Cette côte eſt très-

dangereuse depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Novembre, où finit leur hiver, qui commence au mois de Mai. Le poivre & le cardamum, sont les principales productions de la côte de Malabar : le poivre est meilleur & à plus bas prix en quelques endroits qu'en d'autres : il vient très-bien à l'ombre, sur une tige foible, assez ressemblante à notre sep de vigne, & qui a besoin de soutien. Chaque tige porte environ six grappes chacune d'un pied de long, & de la couleur des raisins noirs avant qu'ils soient bien mûrs. On en fait la récolte aux mois d'Octobre & de Novembre, & le poivre devient noir en le faisant sécher au soleil sur des nattes. On trouve aussi sur cette côte, du gingembre & du barbari couleur de safran, avec quelques aloès. On y recueille beaucoup de cire, du salpêtre assez mauvais, & quelques pierres de bezoar. Les campagnes sont couvertes de cocotiers & des autres arbres fruitiers naturels au climat des Indes.

L'Opium s'y vend très-bien, parce que le peuple en fait beaucoup d'usage, & l'ambre gris y coûte

cinq à six réales l'once: le clou de girofle, la muscade, le macis, l'alum, la racine de la Chine, le plomb, l'étain, le cuivre, le bronze, le soufre, le vermillon, le damas rouge, les étoffes écarlates & cramoisies, le benjouin & la porcelaine grossiere, sont les marchandises dont on y fait commerce. Toute la côte est très-abondante en poissons, & le merlus en particulier, y est excellent. On y trouve aussi des bœufs, des cochons & de toutes sortes de volailles en abondance. Le cocotier fournit une liqueur qui n'est pas malfaisante quand on en use modérément, & c'est de cette liqueur qu'on tire aussi l'arack par distillation.

Royaume de Cananor.

Cananor est une ville bien peuplée & la résidence du Roi, qui entretient un grand nombre de Mousquetaires & d'Archers. Cette Place faisoit anciennement un grand commerce, & plusieurs riches Négocians Mahométans y vivent sous la protection du canon des fortifications. Elle est située environ à quarante lieues au nord de Cochin, & a un port très-grand & très-sûr. La ville de Termapatan, environ à

Côte de Malabar, Chap. II.

deux lieues au sud de Cananor, est défendue du côté de terre par un très-bon mur.

Royaume de Calécut.

Le second Royaume du Malabar, est Calécut, qui commence quatre lieues au sud de la riviere Bergera ; & qui s'étend jusqu'à la riviere Cranganor. Il a environ trente-deux lieues de longueur, & vingt de largeur.

Le Roi de Calécut est le plus puissant de tous ceux de la côte de Malabar, & il entretient une forte armée, composée de gens experts dans l'usage des armes à feu, ainsi que dans celui des arcs & des fleches. Notre Auteur dit que le Roi de Calécut qu'il vit, paroissoit âgé de cinquante ans, & que sa raison étoit fort altérée par l'usage immodéré de l'opium. La Couronne ne passe point au fils du Roi, mais à celui de sa sœur, ou à son plus proche parent du côté de sa mere, pour se garantir du danger de la faire passer à un bâtard. Le poivre ne peut être vendu qu'aux Facteurs du Roi, qui en disposent ensuite au prix le plus avantageux à son profit.

CHAPITRE III.

Situation de la ville de Cranganor ; les Hollandois l'enlevent aux Portugais : On conjecture que le Sauveur du monde, parloit la langue Syriaque : Gouvernement Ecclésiastique des Chrétiens de ce pays : Leur grand respect pour Saint-Thomas : Leurs Baptêmes, leurs Enterrements & leurs Mariages : Description de la ville de Cochin : Elle est très-endommagée par les Hollandois, qui font des efforts infructueux pour gagner l'amitié des pays Catholiques : Description de Porca & de Coulang : Portrait des Seigneurs Malabares : Description de Tutocorin : De la Pêche des Perles.

CRANGANOR est la principale ville du Royaume qui porte le même nom ; elle est située sur une hauteur, dans un terroir sabloneux, à cinq lieues au nord de Cochin, & à vingt au sud de Calécut. Elle est arrosée par une riviere qui fait beaucoup de détours, & tombe dans la

Royaume de Cranganor.

mer, à une petite distance de cette Ville. Cranganor a été long-tems le siége d'un Archevêque Portugais ; & quand les Hollandois en prirent possession en 1622, après les en avoir chassés, malgré une forte résistance, ils y trouverent un beau Collége & une Bibliothéque bien fournie, dont le bâtiment étoit très-élégant. Il y avoit aussi une belle Cathédrale & une Eglise de Franciscains : hors des murs, étoit le College de Chanotte, où l'on instruisoit la jeunesse Chrétienne, & où l'on enseignoit la langue Syriaque, qui est très-estimée dans ce pays, parce qu'on croit que c'est celle que parloit le Sauveur du monde & ses Apôtres.

Les Chrétiens de Cranganor ne sont pas riches : ils ont une vénération particuliere pour S. Thomas, & ils en font la fête le premier de Juillet : beaucoup de Payens même, célebrent ce jour en son honneur. Leur Patriarche demeure dans les montagnes de Chaldée, où il a un Conseil Ecclésiastique, composé de douze Cardinaux, de deux Evêques & de plusieurs Prêtres. Il décide

avec eux toutes les disputes de Religion, & ses ordonnances sont exactement suivies. Les Prêtres ont la tête rasée en forme de croix: ils donnent la communion sous les deux especes, & se servent pour la consécration, de jus exprimé du raisin au lieu de vin: la confession précede toujours la communion. Ils ne baptisent les enfants qu'après quarante jours, excepté dans les cas de nécessité. Ils donnent de l'eau bénite à ceux qui entrent dans les Eglises, & leurs enterrements sont semblables à ceux des autres Eglises Catholiques. Les parents du défunt, traitent leurs amis pendant une semaine, avec beaucoup de splendeur: la fête est entremêlée de prieres pour le mort, & d'éloges de ses vertus & de son mérite. Ils observent un carême rigoureux de quarante jours, & leurs fêtes sont à peu près les mêmes que celles des autres Eglises Chrétiennes. Ils ont des Couvents d'hommes & des Monasteres de Religieuses, où les vœux sont observés très-exactement, particulierement celui de chasteté. Ils permettent à leurs Prêtres de se marier une

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

fois seulement; mais aucune raison ne peut leur faire obtenir la permission d'épouser une seconde femme après avoir perdu la premiere. La mort seule peut dissoudre leurs mariages, & la veuve qui prend un second mari avant qu'il y ait douze mois d'écoulés depuis la mort du premier, est privée de sa dot.

Royaume de Cochin.

L'isle de Vaykin, qui est très-fertile, entre les rivieres de Cranganor & de Cochin, est soumise au Roi de Cochin. Les Hollandois y ont élevé un fort, auquel ils ont donné le nom de Nouvel-Orange, en l'année 1662, quand ils ont mis le siege devant Cochin. Le Prince de cette Isle, dont les Etats n'ont pas plus de dix lieues de longueur, est dans les intérêts des Portugais.

La ville de Cochin est très-ancienne : la situation en est fort agréable, quoique dans un terrein bas & marécageux, qui en fait juger l'air mal sain, & qui cependant fournit une grande quantité de toutes sortes de provisions. Les Portugais qui l'ont fortifiée en 1504, l'ont aussi beaucoup embellie. Elle est sous le dixieme degré de latitude septen-

trionale, & à environ deux milles de long; la mer la baigne du côté de l'ouest, avec une riviere du côté opposé, qui a près de vingt brasses de profondeur; mais l'entrée du port est très-difficile en hiver, parce qu'elle est alors embarrassée par les sables, que la force des courants entraîne en été. Quelques-unes des principales maisons ont des jardins sur le bord de la riviere, où le poisson est en abondance, & les Chinois ont beaucoup d'adresse à le prendre avec des filets. Les Jésuites y avoient une belle Eglise, avec une suite de cloches très-harmonieuses, & un Collége à trois étages, entouré d'une forte muraille. La Cathédrale étoit soutenue par deux rangs de pilliers, avoit un très-beau clocher, & étoit admirée pour la beauté de l'architecture, digne des plus grands Maîtres: mais le tout a été démoli, ainsi que plusieurs autres belles Eglises, par les Hollandois, quand ils en ont chassé les Portugais. Cependant ils ont épargné un Monastere de Franciscains, & ont permis à deux Religieux qui l'habitoient, d'y exercer librement leur Religion,

CÔTE DE MALABAR, Chap III.

Des Habitants de Cochin.

Les maisons de Cochin qui appartiennent à quelques personnes de considération, sont séparées des autres, par de hauts murs de peu d'épaisseur. Les Juifs qui habitent dans cette Ville, ne sont ni blancs, ni noirs, ni bruns ; mais ils ont une couleur qui participe des trois. On leur permet d'exercer leur religion dans une synagogue hors des fortifications. Les Chrétiens & les Mahométans naturels de la côte de Malabar, ont différentes parties de la ville, attribuées pour leur résidence, parce qu'on a vu que lorsqu'ils étoient confondus, il en arrivoit de grandes disputes. Le quartier des derniers est beaucoup plus bas que celui des Chrétiens, & on l'a bâti à la maniere Indienne, avec des rues très-larges. Le Palais du Roi est construit en briques & en pierres : il y a quelques appartements élevés & spacieux, à la maniere d'Europe. Près de ce Palais est un Temple de Payens, devant lequel on trouve une grande citerne.

Les Portugais étoient en possession de Cochin, depuis environ cent cinquante ans, quand ils y furent

attaqués par les Hollandois, en 1661; ils les obligerent d'en abandonner le siege & de lever l'ancre pendant la nuit; mais l'année suivante, les Hollandois y retournerent avec de plus grandes forces, & la ville fut contrainte de se rendre à des conditions assez favorables pour les vaincus. Le Général Hollandois les observa fidellement, il fut visité peu de temps après la réduction, par un Evêque Catholique, qu'il reçut très-respectueusement; mais il lui fut impossible de gagner l'amitié du Chef de l'Eglise Malabare, & de ceux qui l'accompagnoient dans les montagnes de Chaldée.

Royaume de Porca.

Environ à quatre lieues au sud de Cochin, commence le Royaume de Porca ou Percatti, dont l'air est regardé comme mal sain, & dont les Habitants sont sujets à devenir aveugles & à avoir les jambes enflées; ce qu'on attribue à des particules nitreuses dont l'eau qu'ils boivent ordinairement est imprégnée, quoique le terroir soit très-fertile, & qu'il produise du riz en abondance. Quand les Hollandois y arriverent en 1642, ils trouverent le Roi engagé dans

Côte de Malabar, Chap. III.

une guerre avec les Portugais qui s'étoient emparés de quelque partie de ses Etats. Ce Monarque fut très-satisfait d'acquérir de nouveaux alliés, & sur les promesses de secours que lui donnerent les Hollandois, il leur permit de charger tous les ans un vaisseau de poivre dans son Royaume, & accorda sa protection à tous les navires de la République de Hollande qui toucheroient à Porca. Le Roi qui y regnoit en 1664, & qui donna audience à notre Auteur, avoit environ vingt-quatre ans. Il étoit vigoureux, bien proportionné, & très-actif: ses oreilles, ses doigts & ses pieds, étoient chargés de joyaux de très-grand prix. Il avoit environ cinq cents petites galeres avec lesquelles il faisoit de fréquentes excursions dans les saisons pluvieuses, lorsque l'eau couvre toutes les contrées voisines, ce qui nuisoit beaucoup au Roi de Cochin, dont il étoit ennemi. Il fut aussi quelque temps en guerre avec les Hollandois, mais ils le réduisirent par la force de l'épée. Les Habitants de Porca ou Percatti, transportoient autrefois leur poivre à Mocka, mais

depuis que les Anglois y ont fait commerce de cette marchandise, ils y ont établi un comptoir sur le bord de la mer. Les gens de l'intérieur du pays, gagnent leur vie à cultiver & recueillir le poivre qu'ils sont obligés de vendre à un Bramine, qui est le Facteur du Roi : les Portugais en ont converti un grand nombre au Christianisme.

Royaumes de Calecoulang & de Coulang.

Près de Porca, est le Royaume de Calecoulang, qui n'a que très-peu d'étendue, & où les Hollandois avoient autrefois des comptoirs pour l'achat du poivre. Enfin le dernier de tous les Royaumes de Malabar, est celui de Coulang, qui s'étend jusqu'à la pointe du Cap Comorin. La capitale qui porte également le nom de Coulang, est aussi riche qu'aucune des villes qui sont en Europe : l'air y est très-sain, & il y a des sources excellentes dans le voisinage : elle est située près des bords de la mer, ornée d'arbres avec quelques belles maisons & sept Eglises. Quand les Portugais mirent la premiere fois le pied dans ce Royaume, ils y fortifierent une maison pour se garantir contre les trahisons des ha-

CÔTE DE MALABAR, Chap. III.

bitants; mais une nuit, qu'ils n'étoient pas ſur leurs gardes, ils furent ſurpris & taillés tous en pieces. Laurent, fils de François Almeyda, tira depuis vengeance de cette cruauté, en brûlant vingt vaiſſeaux richement chargés, qui appartenoient au Roi de ce pays.

En l'année 1503, un Dominicain nommé Roterie, prêcha l'Evangile à Coulang, & convertit pluſieurs Habitants à la Religion Chrétienne. Les Naturels en général, ſont traîtres: ils aſſaſſinerent une fois, lâchement, quelques Officiers Hollandois qui ſe promenoient hors d'une porte de la ville; & une autre fois, ils eſſayerent de ſurprendre les Européens dans l'intérieur pendant la nuit, mais ils ne purent y réuſſir, quoiqu'ils fuſſent bien près d'effectuer leur projet.

Des Naires ou Nobles.

Nous avons déjà remarqué que les Seigneurs Malabares, ou ceux qui tirent leur origine des Princes & des Bramines, reçoivent le nom de Naires, & qu'ils ſont tous orgueilleux, arrogants, fiers & inſolents: quand ils rencontrent des gens du commun dans les rues, ils leur crient

de loin po, po, ce qui signifie rangez-vous, rangez-vous. Ils portent tou-jours des boucliers & des cimeterres, qu'ils laissent à la porte quand ils visitent quelque femme, afin qu'on sache qu'ils sont dans la maison, & que personne n'aille les y troubler. Ils sont bons lutteurs & s'adonnent de bonne heure à cet exercice : pour se rendre les nerfs plus souples, ils se frottent souvent d'une huile destinée particulierement à cet usage. Il sont aussi très-adroits dans l'art gymnastique, s'exercent à tirer de l'arc, au mousquet, & aux autres amusements militaires. Depuis quelques années, ils ont appris à faire eux-même leur poudre, leurs fusils & leur mêche. Pour la lutte, ils sont ordinairement nuds, à l'exception d'une petite piece d'étoffe qui les entoure : en combattant, ils tournent souvent, pour gagner l'avantage sur leurs antagonistes : dans le temps où ils leur tournent le dos & paroissent prêts à prendre la fuite, ils font tout-à-coup volte face, & recommencent à se battre avec une nouvelle vigueur : ils se servent de leurs boucliers pour se défendre avec beau-

Côte de Malabar, Chap. III.

coup d'adresse. Les pires de tous, sont bien connus à Batavia; c'est une espece de compagnie de désespérés, qui se lient par serment, avec tous leurs parents, pour venger les injures qu'ils ont reçues. On estime la puissance des Rois de Malabar, par le nombre de Naires qu'ils ont à leur service; en général, ils sont très-fideles à leur Souverain, & pour venger sa mort, ils versent jusqu'à la derniere goute de leur sang.

Leur haine contre les Chrétiens.

Ils sont ennemis déclarés des Chrétiens, dont la religion est totalement opposée à leur orgueil, à leur cruauté & à leurs débauches. Quand les Hollandois attaquerent Coulang, en 1661, sept ou huit mille Naires qui s'étoient animés avec de l'opium, défendirent la place plutôt comme des diables que comme des hommes. Quelque temps avant, ils avoient massacré trente Portugais, qui en temps de paix, avoient pillé un riche Temple de Payens, à dix lieues de la ville. On envoya en présent au Roi Jean de Portugal qui régnoit alors, un vaisseau plein du butin qu'on y avoit fait; mais il

donna ordre de le renvoyer & de remettre tout ce qu'on avoit pris dans la Pagode; & ce qui pourroit paroître surprenant, c'est qu'il le fit par les avis du Pape qui remplissoit alors le siege de Rome. Quelque temps après que la ville de Coulang eût été prise par les Hollandois, leurs vaisseaux, au nombre de vingt-trois, furent en grand danger de périr par une violente tempête : mais ils échapperent en gagnant la haute mer, & en furent quittes pour la perte de trois chaloupes. Cette tempête dura trois jours, & allarma d'autant plus les Hollandois, que quatre de leurs vaisseaux étoient chargés de provisions, telles que des farines, du lard, du fromage, du vin & de l'huile, outre un renfort considérable de troupes de terre, dont la plus grande partie étoient malades de flux de sang. Aussi-tôt que la tempête fut appaisée, ils réparerent les fortifications de la place avec la plus grande diligence, y mirent une bonne garnison, & renvoyerent la flotte en Europe.

Efforts des Hollandois pour attirer les Naturels à la Religion Protestante.

Dans un Royaume voisin, nommé Frevancor, on trouve sur le rivage

plusieurs petites Eglises Chrétiennes des Parvas, qui croyent en Jesus-Christ, & qui doivent à Saint François Xavier, le peu de connoissance qu'ils ont de la Religion. Les Hollandois se sont attirés leur haine en pillant leur Chapelles & en les dépouillant des images qui y étoient. L'Auteur que nous suivons, fit des efforts inutiles pour leur inspirer les principes de la Religion Protestante, il ne lui fut pas possible de détruire ce qu'il appelle leurs préjugés, ni de l'emporter sur les Prêtres Catholiques qui sont en grand nombre parmi eux. Il prétend cependant que toute leur Religion consistoit à savoir le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique & les dix Commandements. Baldæus étoit soutenu de quelques autres Ministres, qui, dit-il, faisoient leurs efforts pour prêcher l'Evangile & dissiper les brouillards de l'ignorance dont cette terre étoit couverte. De leur nombre étoit Jean Fereira Almeyda, natif de Lisbonne, qui avoit renoncé à la Religion de ses peres pour embrasser la prétendue réformation. Ce changement l'avoit

forcé de quitter Goa, où il avoit été brûlé en effigie, & son nom s'étoit si bien répandu dans tout le pays, que personne ne lui donnoit sa confiance, & qu'il fut aussi celui qui eut le moins de succès dans sa mission chez les Parvas.

Description de Tutocorin.

Tutocorin n'est à proprement parler, qu'un village hors d'état de se défendre, puisqu'il n'y a ni murs, ni fossés, ni fortifications; cependant quand les Hollandois le prirent en 1568, ils y trouverent assez de difficultés, les Habitants ayant mis le feu à leurs maisons & à quelques petites galeres qui étoient dans le port. C'est où l'on fait la meilleure chaux des Indes : il est orné de trois belles Eglises, de quelques maisons bâties de pierre, & a la vue la plus charmante du côté de la mer. Depuis que les Hollandois s'en sont rendus maîtres, ils ont essayé d'y élever quelques fortifications; mais le Souverain de ce territoire, ou le Naik, avec lequel il leur est important de ne point avoir de disputes, n'a jamais voulu le permettre. Ils ont été obligés de prendre les Eglises pour en faire des magasins, & ils y entre-

tiennent un Chef ou Facteur, avec trois Assistants & huit Soldats.

C'est dans le voisinage de Tutocorin que se fait la fameuse pêche des perles, sur quoi nous pourrions nous étendre, si nous n'en avions déjà parlé autre part. On les trouve dans des huîtres bonnes à manger, à huit, neuf, ou dix brasses de profondeur, & la pêche en est souvent très-dangereuse. On ne permet pas de la faire tous les ans, parce que les huîtres n'auroient pas le temps de parvenir à leur maturité; & de plus, il arrive souvent que les couches en sont couvertes de sable. On juge par quelques épreuves, si le temps est propre à cette pêche; & quand on le trouve favorable, les Habitants des environs, avec toutes leurs familles, se rendent sur le rivage de la mer, où ils habitent dans des tentes jusqu'à ce que la saison soit passée. Les Hollandois ont une portion dans cette pêche, pour la protection qu'ils donnent au commerce, & le reste se vend dans les marchés publics de Tutocorin & de Calissamam.

Les perles de cette côte surpassent de

de beaucoup celles qu'on pêche près Ormus, dans le Golphe Persique, d'où l'on en transporte en Europe une grande quantité réduite en poussiere, pour s'en servir dans des pectoraux. Il paroît que les perles se nourrissent d'eau & de sable, & on les estime suivant leur grosseur, leur forme & leur couleur.

Tutocorin est très-peuplé, & l'on y a établi une manufacture considérable d'étoffes : on y trouve abondamment du sucre, du riz & de toutes sortes de provisions. Au mois d'Octobre, on y éprouve de violentes tempêtes, & pendant tout l'hiver, les pluies y sont fréquentes & considérables. Les ruptures y sont très-communes, ce qui vient sans doute de la nature de l'air, & l'on y est très-sujet aux maladies de la peau. Les nuits des mois de Janvier, Février & Mars, y sont extrêmement froides, & il y regne des brouillards très-épais, mais il fait si chaud pendant la journée dans le même temps, que les Habitants ne peuvent avoir les pieds nuds sur la terre.

CHAPITRE IV.

Causes de la différence des saisons sous les mêmes degrés de latitude : Exemples de coups de vent très-dangereux : Description de Tondy & de Negapatnam : Cette derniere Place se rend aux Hollandois par capitulation : Suites fâcheuses qui arrivent fréquemment des vents chauds : Famine dans laquelle le peuple se vend lui-même pour rien, ou pour un très-bas prix : Commerce de Tranquebarre, de Porto-Nuovo, de Tegnapatnam & de Tirepoplier : Description des fortifications de Changier : L'Auteur y est très-bien reçu : Portrait du premier Ministre : De la ville de Masulipatam, des diamants, des rubis & des autres marchandises qu'on y apporte : Difficultés du commerce en cet endroit.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

Diversité des saisons sous un même degré.

NOUS ne devons pas omettre de parler ici de la diversité surprenante des saisons qui regne dans le même temps à Tutocorin & au Cap Comorin. Depuis le com-

mencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, dans toute la partie méridionale du Cap Comorin, l'air est calme, doux, très-agréable, & l'on y jouit de tous les agréments que procure la saison de l'été : au contraire, dans la partie septentrionale, l'air est épais, chargé de brouillards & très mal sain: la pluie y tombe en torrents, & des tempêtes continuelles semblent menacer tout le pays d'une horrible dévastation. Cette différence est occasionnée par la position des montagnes du Cap : le vent de sud qui regne alors, rencontrant ces élévations, éclaircit l'air dans toute la partie méridionale, & chasse vers le nord toutes les exhalaisons & les vapeurs d'où naissent les temps orageux : ces montagnes sont, à n'en pouvoir douter, le foyer des vents & des pluies, qui, en partant de leurs concavités, forment la différence des saisons & la température de l'air.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

Tourbillons de vent qui sortent des montagnes.

Notre Auteur remarque qu'on voit évidemment au Cap le plus méridional de l'Afrique, où il y a des ouvertures & des cavernes dans les montagnes, que des tourbillons de

Côte de Malabar, Chap. IV.

vent en sortent fréquemment avec tant de violence, qu'ils renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Il rapporte qu'il vit le carrosse d'un des Facteurs de la Compagnie renversé par un de ces coups de vent, & que lui-même en éprouva un autre si violent, qu'il fut prêt d'être aussi renversé de son cheval, & qu'il eut beaucoup de peine à demeurer dans la selle. Ceux qui connoissent le Cap de Bonne-Espérance, ont remarqué que lorsqu'il s'assemble des nuages épais sur le sommet de la montagne de la Table, c'est un présage assuré d'une tempête prochaine.

Cause de ces variétés.

Les sommets des montagnes situées près de la ligne équinoxiale, s'élevant à une hauteur prodigieuse, arrêtent le libre cours de l'air, qui vient réguliérement de l'ouest à l'est: il s'y condense en nuages, ce qui produit nécessairement d'un côté du vent & de la pluie, pendant que de l'autre, le temps est le plus serein. Il semble que ces montagnes soient destinées à partager l'été d'avec l'hiver, & elles servent à expliquer aisément la raison des pluies régulieres du printemps & de l'automne.

Le pays des environs de Columbo, Gale & Maturé, qui eſt le plus montagneux de l'iſle de Ceylan, a des pluies favorables en différents temps de l'année, au lieu que dans le pays plat des environs de Jeſnapatnam, il ne pleut que dans les mois d'Octobre, de Novembre & une petite partie de Décembre; mais cet inconvénient eſt réparé par d'épais brouillards, & par des roſées abondantes. Il en eſt de même au Pérou, où le pays voiſin des montagnes eſt ſouvent rafraîchi par les pluies, au lieu que les cantons les plus expoſés, particuliérement ſur le rivage de la mer, n'ont de même que des roſées & des brouillards. Le Lecteur nous pardonnera de nous être arrêtés ſur ce ſujet, dans le deſſein de rendre compte des variétés du temps ſous un même climat; ceux qui voudront approfondir davantage cette matiere, pourront en avoir des connoiſſances plus étendues dans les écrits du Lord Verulam, ou dans ceux de Deſcartes, qui en ont traité avec autant de juſteſſe que de détail.

CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

On trouve pluſieurs Egliſes de Parvas, ſur la route de Tutocorin à

Iſle de Ramanakoyel.

l'isle de Rammanakoyel, qui est abondante en troupeaux. Elle tire son nom de Bramma ou Ramuna, & du mot malabare, Koyel, qui signifie un Temple, parce qu'il y en a un superbe, élevé en l'honneur du Dieu de cette Isle, sur le rivage de la mer. On prétend qu'il contient des trésors immenses, & que ses fondements sont affermis par des pierres d'une grandeur prodigieuse, qui brisent la force des vagues excitées par la violence des vents de sud.

Le terroir n'en est pas fertile, & en général il est brillant & sablonneux : quand le vent souffle avec force, il faut avoir soin de garantir ses yeux, qui autrement, en pourroient être incommodés. Le Souverain de cette Isle a bâti une forte citadelle vis-à-vis des territoires du Naïck, auquel est soumise cette partie de la côte de Coromandel. Le canon de ce fort, commande un détroit qui conduit à Manaar, Jafnapatnam & Negapatnam; & en faisant une jettée de pierre, il seroit aisé de fermer entierement ce canal. Ce Souverain est donc maître de la navigation dans cette partie; & ceux

qui y font le commerce, doivent être très-actif à entretenir une bonne correspondance avec ce Prince, qui fait monter la garde avec la plus grande exactitude. En 1662, un Lieutenant, nommé Herman Egbertz, fut fait prisonnier avec Philippe Baldæus, comme ils passoient dans ce canal; on les tint étroitement renfermés, & ils furent quelque temps sans qu'on leur donnât aucune boisson ni aucune nourriture: enfin un habitant de Manaar, qui connoissoit Baldæus, & que le hasard conduisit au même endroit, leur fit rendre la liberté, en offrant de répondre pour lui & pour son compagnon. CÔTE DE MALABAR, Chap. IV.

Dans le voisinage de cette Isle, est une chaîne de bancs de sable & de rochers, qu'on appelle le Pont d'Adam, & par-dessus laquelle les petites barques peuvent quelquefois passer: nous en parlerons plus amplement quand nous donnerons la description de Ceylan.

Nous allons présentement jetter un coup d'œil sur la partie méridionale de Coromandel, sujette en grande partie aux Naick, ou Rois de Partie méridionale de Coromandel.

Côte de Coromandel, Chap. IV.

Maduré & de Tanjaour. La premiere place importante qu'on y trouve, est celle de Tondy, d'où l'on transporte tous les ans une grande quantité de troupeaux à Jafnapatnam. Sur la route de cette Ville à Negapatnam, on voit une Pagode très-bien bâtie, nommée Hacliemeer. La ville de Negapatnam est située sur le bord de la mer; mais sans avoir de port commode, inconvénient commun à toute la côte de Coromandel. Patnam, en langue malabare, signifie une ville, & Nega un serpent. Ce pernicieux animal abonde dans ce pays; où les Payens le tiennent en si grande vénération, qu'ils regardent comme un crime impardonnable d'en tuer un; & s'il arrive que quelqu'un le fasse par hasard, ils croyent que cet accident est l'avant-coureur de quelque malheur terrible. La ville de Negapatnam fut prise sur les Portugais en 1659, par les troupes Hollandoises, sous les ordres de Jean-Van-der-Laan & de Luc Van-der-Dussen. Elle se rendit par capitulation, & il fut permis aux Portugais d'en sortir avec leurs familles, leurs provisions

de bouche & leurs ornements d l'Eglise : ils partirent sur quelques vaisseaux que les Hollandois avoient destinés à ce service. On y voit plusieurs beaux bâtiments & une magnifique Eglise qui a une très-belle vûe snr la mer, d'où il vient des vents rafraîchissants aussi favorables pour les hommes que pour les bêtes : mais les vents de terre y sonr chauds & étouffants. Tant que soufflent ceux de mer, le peuple y expose de l'eau dans des vases de pierre, & elle s'y rafraîchit beaucoup : mais ce qui rend la chaleur plus insupportable, sont des vents qui coupent la respiration, & qui sont quelquefois si étouffants, particulierement à Masulipatan, que beaucoup d'Habitants en perdent la vie. Hors des portes de Negapatnam, du côté du nord, est une très-belle Pagode, nommée China, avec une maison de campagne fort agréable dans le voisinage, accompagnée de beaux vergers & de jardins très-élégants, construits par les soins d'un riche Portugais.

Famine horrible où les hommes se vendent pour vivre.

Peu de temps avant l'arrivée de Baldæus, le Roi de Visapour avoit fait une invasion dans le pays, & y

avoit détruit tous les fruits de la terre. Le Naïck assiégea ensuite la ville ; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Ces troubles furent suivis d'une famine si rigoureuse, que les gens de la campagne ne trouvant plus de subsistance, vinrent en foule dans la ville pour y chercher du riz & d'autres vivres ; mais il n'y avoit pas de provisions suffisantes pour les nourrir tous, & les rues furent bien tôt remplies d'hommes & de femmes qui périssoient de misere. Dans cette horrible extrêmité, ils offroient de se réduire en esclavage pour obtenir un peu de pain : plus de cinq mille se vendirent ainsi, & furent conduits à Jafnapatnam, autant à Columbo, & l'on en transporta de même plusieurs milliers à Batavia qui n'avoient pas coûté plus de dix Shellings ou onze livres cinq sols chacun. Le Naïck avoit eu plusieurs escarmouches avec les Hollandois, depuis qu'ils y étoient établis ; mais ils y avoient toujours eu l'avantage.

Environ à deux lieues de Negapatnam, est la ville de Carcal, où l'on fait une espece d'étoffe nommée

Rambotyns, qui est d'un grand usage au Japon. Avant que les Hollandois fussent maîtres de Negapatnam, ils avoient un comptoir dans cette Ville.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

Fort de Tranquebar.

Trois lieues plus loin, est un fort nommé Tranquebar, qui appartient aux Danois : il est formé de quatre boulevards, & la garnison est composée de Topasses & de Negres. Il est habité par des Portugais, des Payens & des Mahométans, qui ne font presque aucun commerce, & subsistent principalement des dépouilles de leurs voisins, avec lesquels ils sont presque toujours en guerre, parce qu'anciennement, ces voisins en agirent très mal avec eux. Vers l'an 1658, un nommé Simon Van Medenblick, muni d'une commission du Danemarck, prit un vaisseau des Maures richement chargé, & en passa tout l'équipage au fil de l'épée.

Puerto-Nuovo, Tegnapatnam & Tirepoplier.

Puerto-Nuovo, situé à quatre ou cinq lieues de Tranquebar, est habité par les Portugais, auxquels il appartient : le principal commerce qu'ils y font, est en arrack, en coco, & en bois dur, qu'on nomme bois

Côte de Coromandel, Chap. IV.

du Chasseur. Les Hollandois ont un comptoir environ une lieue plus loin, dans une place qu'on nomme Tegnapatnam, assez près de laquelle on trouve Tirepoplier. Cette Ville est située sur une riviere qui est navigable à une demi-lieue du comptoir des Hollandois, & il y a un très-bon ancrage sur un fonds de sable gris, à soixante & dix-sept brasses d'eau. On y voit un Château assez fort, avec une belle Pagode & une tour de pierre très-élevée, dont le dessus est en terrasse, & qui sert de loin à guider les Mariniers. Le terroir n'est que du roc ou du sable, & cette place est sous la jurisdiction du Naïck de Christappa, qui réside à Changier, deux journées au sud de Tirepoplier.

Description de Changier.

La ville de Changier a beaucoup d'habitants, elle est trois fois aussi grande que Rotterdam, située dans un vallon délicieux, & arrosée du côté du midi par une riviere. Elle est fortifiée par un double mur de pierre, avec quatre hauts rochers au-dehors, sur l'un desquels est une bonne Pagode, & trois forts sur les trois autres. On trouve sur ces ro-

chers de bons réservoirs pour le poisson, de beaux jardins & des sources d'une eau délicieuse. Outre ces fortifications, la principale avenue de la ville est commandée par un fort élevé sur un rocher, qui n'est accessible que d'un côté. Le palais du Naïck est bien défendu & très-agréablement situé dans un espace, entre deux des rochers dont nous avons parlé. Il y a quelques pieces de canon faites de longues barres de fer épaisses, retenues ensemble par de forts cercles du même métal, & les boulets en sont de pierre taillée en rond, suivant les différentes calibres des canons.

Le Naïck reçut Baldæus & ses Compagnons de voyage avec bonté: il les traita magnifiquement pendant quinze jours, & leur fit voir toutes ses richesses qui étoient immenses, & consistoient en or, en argent, en habits & en meubles somptueux. Il avoit un grand nombre de femmes & de concubines, avec une bonne armée d'infanterie & de cavalerie. Ce Naïck étoit fort vieux, presque en enfance: le Gouvernement de son Royaume étoit confié à un Ministre nommé

Trinvingelaya, qui s'étoit mis volontairement hors d'état d'avoir de la postérité. Ce Ministre étoit cruel, orgueilleux, avare & implacable ; mais par sa sévérité, il avoit nettoyé le pays de voleurs qui l'infestoient avant son administration. Il offrit aux Hollandois de les exempter de tous droits, de leur laisser le libre exercice de leur religion, & de leur permettre de rétablir les forts Portugais qui tomboient en ruine, s'ils vouloient s'engager à payer tous les ans dix-huit cents rixdalles.

Le pays est si peuplé, que malgré sa fertilité, on est obligé de faire venir des provisions d'autres endroits. Les Habitants transportent une grande quantité de toiles & d'étoffes de laine à Amboine, à Banda & aux Molucques ; mais il faut les examiner avec soin, parce que la qualité en est souvent beaucoup inférieure à celle des échantillons qu'ils présentent. Ils rapportent en échange, du plomb, de l'étain, du cuivre, du vif-argent, du vermillon, du musc, du macis, des muscades, du poivre, du bois de sandal, des soies de la Chine, des velours,

des ceintures, des ſatins & des tapis travaillés.

Les Hollandois ont auſſi un comptoir à Sadras, ſur le chemin qui conduit à Madras, autrement nommé Chiunepatan, où les Anglois ſe ſont établis dans une partie appellée le fort ſaint George.

Deſcription de S. Thomé & de Paliacate.

A treize degrés trente minutes de latitude ſeptentrionale, eſt une ancienne ville commerçante, nommée Saint Thomé, qui appartenoit aux Portugais, mais elle leur a été enlevée par les Maures. Elle eſt fameuſe par les manufactures & par les teintures, dont on prétend que la perfection eſt due à l'excellence des eaux qui coulent d'une ſource ſabloneuſe ſans aucun mêlange de terre.

Environ à cinq lieues de Saint Thomé, eſt la ville de Paliacate qui a un aſſez mauvais port. Six lieues plus avant, en ſuivant une ligne droite au midi d'une valée fort unie, étoit anciennement le vieux château de Rama Geridorgon, où eſt actuellement le fort Geldria, réſidence d'un Gouverneur Hollandois, en état de réſiſter à toutes les entrepriſes

Côte de Coromandel, Chap IV.

des Maures du voisinage. La Garnison est composée de quatre-vingt-dix Soldats de la même nation. A une lieue du rivage, est un bon ancrage pendant la mouçon méridionale, à sept brasses & demie d'eau. Mais les vagues qui viennent avec violence du Gange & de la baie de Bengale, rendent ce même ancrage très-dangereux pendant la mouçon du nord.

Environ à trois lieues & demie de la rade, est un banc de sable qui s'étend en mer l'espace d'une lieue, & les vaisseaux ne peuvent y ancrer à quatre brasses & demie & cinq brasses d'eau. Il y en a un autre un peu plus loin qui va jusqu'à deux lieues & demie en mer, mais il n'y a d'ancrage sûr, qu'à sept brasses de profondeur. A l'embouchure de la riviere, sous la protection du château, est la ville d'Armagon avec une forêt voisine, nommée Siercourdi, qui lui fournit du bois pour le chauffage & pour les bâtiments. Il y a du poisson en assez grande abondance aux environs de Paliacate, mais on n'y trouve aucune autre espece de provisions, parce que le terroir en est plein de sable & nitreux, incapable de pro-

duire de grains. Les fortifications font bâties fur des terreins maréca-geux, dans une affez grande étendue de pays, ce qui les met en grand danger d'être renverfées par la violence des eaux, dans les faifons pluvieufes, & on ne peut les y entretenir qu'avec de grandes dépenfes. Le canal qui conduit à Paliacate, eft prefque à fec pendant la monçon méridionale, mais durant la feptentrionale, l'eau fe répand aux environs, l'efpace de plus de deux lieues. Sous le canon du fort Geldria, font deux villages habités par des Pêcheurs, que les Portugais ont convertis à la Religion Chrétienne. Celui qui eft du côté du fud, fe nomme Diamamy, & celui qui eft au nord à une potée de moufquet, s'appelle Coupon; mais les Habitants de l'un & de l'autre font plongés dans la plus groffiere ignorance.

Royaume de Carnate.

Le Royaume de Carnate que nous trouvons enfuite, à foixante lieues de longueur du nord au fud, & quarante de largeur, depuis Paliacate jufqu'à la côte de Malabar, en prenant chaque lieue, que l'Auteur nomme Badagarienne, pour trois milles

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

de Hollande. Il y a dans ce pays, trois Naïck ou Chefs principaux, qui payent un tribut annuel à la Couronne de Velour. Ces trois Princes sont le Vitipanik de Maduré, qui porte le bassin du Roi, & qui lui paye douze cents florins de Hollande par an : le Chistpanaïck de Chengier, qui porre la bcîte à bétel du Roi, & qui paye le même tribut ; enfin le Naïck de Tanjaour, qui porte son parasol, & paye le double. Ces dignités ont été annexées à ces Provinces, & passent de pere en fils, depuis plusieurs générations. Celui qui en est pourvu, est obligé d'en remplir personnellement l'office à chaque couronnement.

A une journée au nord de Paliacate, sont les villes de Penna & Caleture, dans les environs desquelles on trouve une racine de huit pouces de longueur, très-utile pour les teintures. Cettte racine porte le nom d'Essaye : si en la rompant, on la trouve rouge intérieurement, & si elle donne un goût de nitre à la bouche, elle est alors de très-bonne qualité; ce que l'on connoît encore si elle résiste à la force du jus de

limon écrasé sur la toile de coton qui est teinte de cette racine & séchée au soleil; mais si la racine n'est pas d'une belle couleur, la teinture en devient terne. Comme les Naturels du pays sont fins & trompeurs, au lieu de la vraie racine, ils donnent souvent du Sordaco ou de l'écorce d'un arbre qui croît à Orixa; mais il est aisé de les distinguer de la vraie Essaye, parce que la couleur qui en vient est beaucoup plus obscure.

Commerce du pays.

On apporte d'Orixa & de Masulipatan, du nely, du riz, des graines de gingembre, de l'huile, du beurre, des étoffes grossieres, du miel & de la cire jaune; & les gens du pays employent ordinairement quatre mois à aller vendre leurs marchandises. Ceux d'Arracan, de Pegu & de Tanassery exportent du poivre, du bois de sandal, des étoffes, du fer & de l'acier, à huit ou dix pour cent de frais, & les retours se font en rubis d'Ava, en gomme lacque, en long poivre blanc, en plomb & en plusieurs autres denrées. L'étain est d'un grand usage chez les Maures qui en garnissent toute leur vaisselle

Côte de Coromandel, Chap. IV.

de cuivre : on l'apporte de Tanangor, de Sencaza & de Perach, qui sont des ports situés vis-à-vis d'Achem, entre Tanaſſery & Occeda, vers le Malabar.

Royaume de Pentapouli.

La ville de Pentapouli eſt dans un Royaume de même nom, ſituée ſous le ſeizieme degré de latitude ſeptentrionale. Elle n'eſt pas fort grande ; les Habitants ſont Gentils, ſujets du Roi de Golconde ; avec quelques Maures & des Perſans fort riches. On y trouve d'excellent indigo, mais on le vend à un prix très-haut. Les Hollandois en apportent pour l'Europe, du coton filé, des étoffes blanches & quelques autres marchandiſes. Les teintures de cette Ville ſurpaſſent celles de Maſulipatan, ce qu'on attribue à une racine de couleur ſuperfine, nommé Tambrevelle, qui croît dans une Iſle formée par la riviere, vis-à-vis de Pentapouli. Le Gouverneur s'en empare en payant au Roi un tribut annuel, en étoffes teintes & en draps qu'il fait travailler & apprêter ſous ſes yeux. Cette racine a environ un pied de long, & fait une couleur ſi foncée, que pour la rendre éclatante, on eſt obligé de

le mêler avec l'essaye d'Arrical & d'Ortacour.

Description de Masulipatan.

Masulipatan est une place d'un très grand commerce, non-seulement pour toutes sortes de marchandises Européennes, mais aussi pour un grand nombre de denrées qu'on y apporte de la Chine & des Isles Moluques. Les diamants sont une branche très étendue de ce commerce, & on les trouve en grand nombre dans les Royaumes de Golconde & du Dékan; assez près de la ville de Bysilaga. Ceux qui en afferment les mines, n'ont de droit que sur les pierres qui ne pesent que vingt-cinq karats ou au-dessous: mais celles qui sont d'un plus grand poids, appartiennent au Roi de Bysilaga. On en trouve aussi de très-beaux dans une montagne du Dékan, nommée Costa Uytthia, ainsi que dans quelques parties de l'isle de Borneo. On vend des rubis de fort belle qualité à Masulipatan, où les Anglois & les Hollandois ont des comptoirs considérables. La ville est très-peuplée; mais le Gouverneur qui paye un tribut annuel au Roi de Golconde, opprime les Gentils qui y habitent, &

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. IV.

les Maures qui afferment tout le commerce des manufactures des Grands, contribuent également à leur oppression. Ceux qui veulent retirer quelque avantage dans le commerce, sont obligés d'obtenir des lettres-patentes du Roi, ce qui est très-difficile, à cause de l'éloignement de la Cour, & jette dans de grands frais, pour gagner la protection des Favoris.



CHAPITRE V.

De la valeur des Diamants, des Rubis, des Emeraudes, des Saphirs, des Améthystes & des autres marchandises que produisent les Indes Orientales.

NOus avons souvent parlé des diamants, des rubis & des autres pierres précieuses, comme étant les principales marchandises dont on fait commerce dans l'Orient. Nous croyons que le Lecteur verra avec plaisir, dans un court Chapitre, la nature de ces riches effets, & ce qui en fait la perfection : nous allons commencer par le diamant.

Côte de Coromandel, Chap. V.

Des différentes especes de pierres précieuses.

Si l'on admet, avec quelques Naturalistes, que la pesanteur spécifiques des pierres en détermine la valeur, de même que pour les métaux, il est certain que personne ne conteste à présent le premier rang sur tous les autres au diamant, qui est entre les pierres, ce que l'or est entre les métaux. Les Latins l'ont nommé *Adamas*, les Allemands Deamant,

Des Diamants.

Côte de Coromandel, Chap. V.

les Anglois Diamond, les Espagnols Adamento, les Arabes Almaes, les Malabares Tutan, & ceux de l'Indoustan Hiera & Iva. C'est le plus dur & le plus transparent, ainsi que le plus simple & le plus homogene de tous les corps. Il est souvent gâté par des taches blanches, noires ou jaunes, qui en diminuent considérablement la valeur : mais il faut être bien connoisseur pour les appercevoir; aussi ceux qui n'ont pas cette habileté, sont très-sujets à y être trompés.

Il y a une espece de diamant que les Anglois appellent Boschier, qui est peut-être aussi brillant que les autres, & qui n'a pas le tiers de leur valeur, parce qu'il est souvent marqueté de taches rouges & jaunes, qui en diminuent beaucoup le prix. Le diamant ne peut être taillé que par le diamant même, & plus la poudre d'une pierre approche d'une couleur de gris cendré, plus elle est précieuse; au lieu que celle qui donne une poudre blanche, n'est presque pas estimée. On essaye les diamants en les faisant rougir au feu & en les plongeant subitement dans l'eau, &

ceux

ceux qui sont de bonne espece, n'en souffrent aucune altération. On les vend à tant le karat, & on les trouve dans quatre mines des Royaumes de Golconde & de Visapour, ainsi que dans deux rivieres, l'une au Royaume de Bengale & l'autre dans l'isle de Borneo. On ne connoît aucune autre partie du monde qui en produise. On prétend que la poudre de diamant est un poison très-subtil, qui perce les entrailles.

Des Rubis.

Le Rubis, nommé *Rubinus* & *Pyropus* par les Latins, Ruby par les Anglois, Baffamora par les Siamois, & Laal par les Peuples de l'Indoustan, est une pierre précieuse d'un rouge transparent, fort dure, & qui résiste long-temps au feu. La meilleure espece se trouve dans l'isle de Ceylan, & quelques Chimistes prétendent qu'ils en ont extrait une teinture, ce qui paroît très-douteux. Il y a des Rubis de quatre especes: le vrai Rubis oriental, ou escarboucle, dont les plus estimés sont ceux qui ont l'éclat le plus vif: le royal, dont le rouge est beaucoup plus foible: celui que les Anglois nomment Rubiculus, dont la couleur tient le

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

milieu entre les deux premiers; & celui qu'ils appellent Sponalcus, qui est le moins dur & qui a le moins d'éclat des quatre. On trouve aussi des rubis en Allemagne, qui sont fort durs; mais ils sont beaucoup plus ternes que ceux d'Orient, & par conséquent n'ont pas à beaucoup près le même prix.

Il est rare de voir des rubis plus gros qu'un bon pois: on les rend fort minces par le poli, pour leur donner plus d'éclat. Ils se vendent au karat comme les diamants, & la dureté en augmente le prix.

Des Emeraudes.

L'Emeraude est une très-belle pierre verte, transparente & fort éclatante; mais si fragile, que souvent elle se casse d'elle-même. On la nomme en Latin *Smaragdus*, en Arabe Tamarul, en Anglois Emerald, & en langage des Indes Jusche. On trouve autant d'emeraudes au Perou que dans les Indes Orientales; mais les dernieres sont les plus estimées pour l'éclat & pour la transparence. Il y en a quelques-unes de fort belles en Scythie, & l'Egypte même en produit quelquefois.

Des Saphirs.

Pour la dureté, l'éclat & la transf-

parence, il n'y a point de pierre précieuse qui approche autant du diamant que le saphir. On en distingue de deux sortes, mâle & femelle : le premier est le plus vif, avec une réfraction pourpre, & l'autre est beaucoup plus pâle. On en trouve beaucoup dans le Malabar, à Calécut, à Ceylan & à Bisnagar; mais on prétend que ceux de Siam & de Pegu, sont les plus parfaits. La Boheme & la Silésie en produisent quelquefois. Les Arabes lui donnent le nom de Milu, les Indiens l'appellent Millam, les Anglois comme les François, Saphir. Il faut observer qu'on peut enlever la couleur bleue du saphir, & alors cette pierre devient semblable au diamant.

Des Améthystes & des Hyacinthes.

L'Améthyste des Indes Orientales est celle qui a le plus beau pourpre, & on la préfere à toutes les autres. On trouve en Espagne des Hyacinthes de deux especes, rouges & jaunes; mais ni l'une ni l'autre ne peut supporter le feu.

Du Jaspe & de l'Ambre.

Il y a une espece de Jaspe fort estimée, dont la couleur est semblable à celle de l'émeraude. On en trouve des morceaux assez grands pour en

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

faire des tasses à boire & des bijoux très-beaux. Il y en a qui sont vainées de pourpre, de couleur de rose, de bleu & d'un brun foncé. Ces pierres, de même que l'Ambre, qui est le *Succinum* des Latins, servent à faire diverses sortes de bagatelles qui se vendent très-bien en plusieurs endroits des Indes. L'Ambre est une substance résineuse, douée d'une puissance attractive, qui opere sur la paille & sur les autres matieres légeres.

De l'Œil de Chat.

On trouve aux Indes une pierre, nommée Œil de Chat, qui a la vertu, disent les Indiens, de préserver du feu la toile qui en est frottée ; mais je ne conseillerois à aucun Marchand d'en faire l'épreuve, & cette propriété doit être mise au rang des erreurs populaires.

Des Hœmatites & des Nephritis.

La pierre de sang ou Hœmatites, qu'on trouve dans l'isle de Ceylan & à Cambaye, où elle est nommée Silakenea, tire sa dénomination en partie de sa couleur, & en partie de la vertu qu'on lui attribue, d'étancher le sang. Elle est aussi commune dans la nouvelle Espagne, où l'on en fait des colliers ; les femmes la

font tremper quelques instants dans l'eau froide, & la prennent ensuite dans leurs mains, comme un remede efficace contre les pertes de sang. Le Nephritis ou pierre des rognons, est de couleur verte : on la trouve aux Indes Orientales & Occidentales, où les Habitants la regardent comme un remede contre toutes les maladies qui attaquent les parties dont elle porte le nom.

Pierre de Serpent.

La véritable Pierre de Serpent se trouve dans l'espece la plus venimeuse de celui que les Portugais appellent Cobra de Cabelo, & les Latins, *Serpens Pilosus*. Elle est couleur de brun foncé, avec une tache blanche au milieu, assez semblable à un œil : quelques-uns prétendent qu'elle se forme dans la tête du serpent, d'autres disent que si l'on pend cet animal par la queue, au-dessus d'un vase plein d'eau, cette pierre se forme de la liqueur qui tombe goute à goute de sa gueule. On la regarde comme un remede contre l'hydropisie, en l'attachant au ventre de la personne affligée de cette maladie : quand on la plonge dans l'eau, s'il s'éleve des bouteilles à la surface ;

on juge que la pierre eſt très-bonne ; autrement on n'en fait aucune eſtime. On juge encore de ſa bonté quand elle s'attache aux levres d'une bleſſure, juſqu à ce qu'elle tombe d'elle-même, après en avoir tiré tout le poiſon, ou la matiere virulente, qu'on fait enſuite ſortir de la pierre, en la plongeant dans du lait. Baldæus aſſure qu'il a été témoin oculaire de cet effet, & qu'il l'a vu appliquer avec le plus grand ſuccès ſur un Negre, mordu d'un ſerpent. Kircher[k], dans le neuvieme livre du *Mundus ſubterranæus*, parle fort au long de cette pierre & de ſes vertus ; mais il faut remarquer que les Bramines font une compoſition qui reſſemble à la Pierre de Serpent. Ils cachent avec ſoin les ingrédients qui y entrent ; mais on croit qu'ils la forment particulierement de la tête, du cœur, des dents & du foie du ſerpent, mêlés avec de la terre ſigillée.

De la Pierre de Cochon.

La Pierre nommée Pedra de Porco ou Pierre de Cochon, eſt quelquefois de couleur griſe, & d'autrefois rouge ; elle imprime un goût amer ſur la langue, & paroît avoir une eſpece de graiſſe en la touchant. On

la met infuser dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle lui ait communiqué son amertume, & l'on donne ce breuvage à ceux qui sont affectés de fievres ou d'autres maladies inflammatoires. Les Indiens sont fortement persuadés des grandes vertus de cette pierre, qu'on trouve dans la vessie biliaire des cochons de Malaga. Il y a quelques agathes dans le voisinage de Suratte; mais elles sont peu estimées, à moins qu'elles ne soient figurées. On y trouve aussi des sardoines, ainsi nommées à cause de leur ressemblance avec le nombril humain.

Pierre de Crapaud.

Pour avoir la Pierre de Crapaud, on enferme un de ces animaux le plus vieux qu'on peut avoir dans un vase percé, & on l'enterre dans un fumier, près d'un nid de fourmis. Il devient la proie de ces insectes, qui le dévorent entierement, à l'exception de la pierre qu'on regarde comme un excellent remede contre la pierre dans les rognons, contre le poison & contre les maladies d'estomach. Elle se forme dans la tête du crapaud, est aussi grosse qu'une feve, & de plusieurs couleurs, particulierement verte. A l'extérieur, elle est

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

unie & brillante, d'une nature osseuse, mais la substance intérieure paroît être une véritable pierre. On la met pour l'éprouver, sur le chemin d'une tortue : si cet animal passe sans y faire attention, on juge que la pierre n'a nulle vertu ; mais au contraire, on la croît très-bonne quand la tortue veut la dévorer.

Du Bézoard.

Dans l'estomach des chevres de Perse & de l'isle de Borneo, on trouve la pierre nommée Bézoard, qu'on regardoit autrefois comme un puissant antidote, & qu'on estime encore, comme ayant plusieurs vertus médicinales. C'est une substance solide, de forme ovale, d'un gris obscur, tirant sur la couleur d'olive : quand on la romp, elle paroît formée de plusieurs croûtes les unes sur les autres, comme les peaux de l'oignon. Les Habitants de Banda en trouvent de semblables dans la tête de quelques singes. Les Chinois & les Indiens en prennent dans de l'eau-rose, comme un spécifique contre le poison, les maladies des hypocondres & les fievres quartes. Ils sont aussi dans l'usage de se purger deux fois l'année, & de prendre ensuite

depuis dix jusqu'à trente grains de Bézoard, comme un préservatif & un restaurant.

Cette pierre se vend au karat, pour trois fois autant d'or qu'elle pese; & ceux de Malaca disent qu'elle n'est pas bonne quand elle ne jaunit pas le mortier dans lequel on la broye. On l'éprouve aussi en faisant passer une aiguille & un fil trempés dans quelque poison subtil, au travers de la jambe d'un chien, & en lui donnant une petite quantité de poudre de Bézoard aussi tôt qu'on le voit tomber en foiblesse: on juge que la pierre est altérée si l'animal ne revient pas d'abord dans son état naturel.

Cette pierre reçoit le nom de Belzoard ou Bézoard, d'un mot Persan, qui signifie Seigneur du poison; les Arabes la nomment Hagiat Corralione. Lorsqu'on en ôte la premiere croûte, la seconde paroît plus unie & plus brillante: on trouve au centre une substance farineuse, qu'on regarde comme plus efficace que la poudre même de la pierre. Elle se forme dans le corps des chevres des montagnes du Pérou, de

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.

même que dans celles des Indes Orientales, & elle est renfermée dans une espece de sac filandreux, d'environ huit pouces de longueur, qu'on trouve dans la concavité de l'estomac de ces animaux. Ceux qui vivent dans les vallées ou dans les terreins bas, ne produisent pas des pierres aussi bonnes que ceux qui demeurent toujours sur les montagnes.

De l'Indigo.

Comme l'Indigo est une des principales marchandises dont on fait le commerce aux Indes, nous allons finir ce Chapitre par une exposition de la nature & des propriétés de cette substance.

Il y a diverses especes d'Indigo, suivant les différents endroits où il vient. C'est un arbrisseau de la hauteur d'un homme, avec une petite tige dure, semblable au mûrier des haies. La fleur est pareille à celle de l'églantier, & la graine ressemble à celle du fœnum græcum. On le seme en Juin & Juillet, & l'on en fait la récolte aux mois de Novembre & de Décembre. L'espece la plus large croît près du village de Chircees, dont on lui donne le nom, à deux lieues d'Amadabad, capitale du Guzarate. On le

recueille trois fois en trois ans, après quoi il n'est plus que de très-peu de valeur, & même la seconde & la troisieme récolte, ne sont pas autant estimées que la premiere. La premiere année, on coupe les feuilles environ à un pied au-dessus de la terre, on les fait sécher vingt-quatre heures au soleil, & on les met ensuite dans des barils remplis d'eau salée : on exprime la teinture par de grosses pierres dont on charge cette mixtion pendant quatre ou cinq jours, en entretenant toujours l'eau dans un mouvement continuel, après quoi on la transporte dans des vaisseaux plus grands, où on la tient aussi dans l'agitation, en foulant l'eau sans intermission, jusqu'à ce qu'elle commence à devenir épaisse, & que l'Indigo tombe au fond. Alors on le tire de l'eau : on le fait passer au travers d'une toile claire, & on le couvre de cendres chaudes pour le faire sécher. Les gens de la campagne l'alterent avec de l'huile, ou avec de la terre de la même couleur, pour qu'il paroisse meilleur sur l'eau.

Les marques de la bonté de l'In-

digo sont, quand il est brillant & sec, qu'il nage sur l'eau, qu'il donne une fumée de couleur violette en le mettant au feu, & qu'il ne reste que très-peu de cendres. Il faut laisser reposer la quatrieme année le terrein qui a produit de l'Indigo, ou au moins ne lui laisser produire que des herbes de cuisine. Il y a une espece d'Indigo que le peuple de Guzarate, nomme Amiel de Biant. Il vient particulierement dans les saisons pluvieuses de Juin, Juillet, Août & Septembre, quoique l'excès de la pluie lui soit pernicieux. Il faut avoir grand soin que le terrein des environs soit nettoyé de chardons & de ronces, & les acheteurs doivent bien prendre garde qu'il soit très-sec; autrement, ils perdent trois livres sur dix, en huit ou neuf jours. L'Indigo Laura, ou Indigo de Bayane, est de trois especes différentes. La premiere appellée Vouthy, est d'un bleu brillant, & tire sur le violet, quand on l'exprime au soleil sur l'ongle du pouce. La seconde nommée Gerry, est d'autant plus estimée, qu'elle approche plus de la

couleur violette : enfin la troisieme, appellée Cateol, est la moindre de toutes : la couleur en est d'un rouge obscur, & elle est si dure, qu'à peine la peut-on broyer.

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. V.



CHAPITRE VI.

Causes des maladies que les Européens éprouvent fréquemment aux Indes Orientales : Moyens de conserver sa santé dans ce climat : Description de l'arbrisseau qui porte le Thé, maniere de le conserver : Qualités physiques de cette plante, comparée au café & au chocolat : Comment les Européens boivent, dorment, mangent & partagent leur temps dans ce pays : Origine & cours des fleuves du Gange & du Nil.

Côte de Coromandel, Chap. VI.

Maladies des Européens dans l'Inde.

Nous terminerons cette Description du Malabar & du Coromandel, par le récit que fait notre Auteur, de la maniere dont y vivent les Hollandois. Nous commencerons par observer que les chaleurs sont excessives sous ce climat, & qu'elles y seroient absolument insupportables, si l'on n'y étoit rafraîchi par des vents de mer très-froids : aussi le grand nombre de maladies dont les Européens y sont attaqués

viennent plutôt de leur intempérance & de leurs débauches, que de l'inclémence du climat. Il est mal sain dans ce pays, de demeurer au lit après le soleil levé, aussi en général, on en sort assez matin, & aussi-tôt après, on se lave depuis la tête jusqu'aux pieds avec de l'eau froide ou tiede : mais Baldæus conseille la derniere, comme la plus saine. On y change de chemise tous les jours, & ceux qui ont une attention particuliere à conserver leur santé, s'y abstiennent de liqueurs fortes : ils prennent seulement une cuillerée d'eau-de-vie avant le dîné & autant le soir avant de se mettre au lit.

Description & usage du Thé.

On fait aux Indes un grand usage du Thé : c'est un arbrisseau de la Chine, qui ne croît jamais fort haut : on en fait sécher la fleur, que l'on roule & que l'on conserve. Ses fleurs ont une couleur fort vive & une odeur très-agréable au commencement de l'été : elles sont suivies d'un bouton verd, qui ensuite devient noir. On échauffe doucement la feuille dans un pot de fer, ensuite on l'étend sur une natte bien nette, où elle se roule, après quoi on la met

CÔTE DE COROMANDEL, Chap. VI.

encore ſur le feu juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement ſeche. On conſerve ſoigneuſement ces feuilles dans des boîtes quarrées, d'étain ou de plomb, bien fermées, pour empêcher l'air d'y entrer, parce qu'il les gâteroit en peu de temps. Le Thé eſt de différentes eſpeces & de divers prix, ſuivant ſa bonté. Il réjouit les eſprits, diſſipe les oppreſſions d'eſtomac & les péſanteurs de tête. Kircher prétend qu'il a une qualité diurétique, & les Chinois penſent que c'eſt le grand uſage qu'ils en font qui les exempte de la goutte.

Le Thé eſt d'une nature plus douce que le café ou le chocolat, dont le premier enflamme le ſang & donne la pléthore, & dont le dernier augmente la bile. Cependant l'excès du Thé eſt mauvais, particulierement quand on le prend après le repas, parce qu'il empêche la digeſtion & deſſeche l'humidité du corps : auſſi les Chinois ne le prennent jamais après avoir mangé ; mais quand on ſe borne à quatre ou cinq taſſes de l'extrait de cette feuille bien conſervée, l'uſage en rend la tête plus libre.

Boiſſon du Pays.

La boiſſon la plus ordinaire dans

ce climat, eſt l'eau & le ſucre qu'on fait bouillir enſemble. On met auſſi trois ou quatre verres de fort vin des montagnes dans un vaſe de terre, qu'on expoſe toute la nuit à la roſée, ce qui donne une liqueur fort agréable. Elle eſt même un peu trop fraîche, & il eſt bon de la corriger avec du mum ou biere de Brunſwick, qu'on boit beaucoup meilleure en ce pays qu'en Europe; mais elle y eſt extrêmement chere, & vaut quelquefois juſqu'à cent rixdalles le tonneau. Le vin d'Eſpagne eſt très-eſtimé aux Indes, parce que dans ces pays chauds, l'eſtomac a beſoin d'un cordial plus fort que n'eſt le vin de France ou celui du Rhin, outre que le premier eſt de nature inflammatoire. Les chevres, les moutons, les lievres, les paons & d'autres oiſeaux, font la nourriture la plus ordinaire du pays.

Maniere de vivre dans l'Indouſtan.

Le milieu du jour étant exceſſivement chaud, ne peut être employé aux affaires, & on le paſſe ordinairement à dormir, ce qui eſt très-ſain, parce que la température de l'air diſpoſe le corps à l'aſſoupiſſement. Après le dîné, on a ſoin de ſe laver

la bouche : on prend le thé vers quatre heures après midi, & le soir qui est toujours frais & agréable, particulierement quand la lune luit, rend la promenade délicieuse. On y soupe ordinairement à huit heures, quelquefois à dix & même à onze : on se couche sur des matelats, & les lits de plume sont entierement inconnus aux Indes. Les Soldats & les Matelots y sont fort incommodés des crampes, particulierement quand ils ont bû avec excès de l'arrack ou d'autres liqueurs fortes, s'ils n'ont soin de se bien couvrir le ventre, les cuisses & les jambes en dormant.

Après avoir donné la description de la maniere de vivre des Hollandois, qui est à peu près celle de tous les Européens qui habitent sous ce climat, l'ordre paroîtroit demander que nous entretinssions le Lecteur des mœurs & des religions des Naturels du pays ; mais nous ne nous y arrêterons pas à présent, parce que nous aurons occasion de nous étendre sur ce sujet, dans un autre endroit de cet Ouvrage.

Comme nous avons parlé plusieurs fois du Gange, qui est un des

principaux fleuves de l'Inde ; nous allons terminer ce Chapitre en rapportant sommairement ce qu'on peut savoir de plus intéressant sur ce fleuve & sur celui du Nil.

Du Fleuve du Gange.

Le Gange partage l'Inde en deux parties, Orientale & Occidentale : Saint Augustin, Saint Jérôme & quelques autres Peres, ont pensé que ce fleuve étoit le Pison dont il est parlé dans les Saintes Ecritures ; mais ce sentiment a été réfuté par *Cornelius à Lapide*. Il se décharge dans la mer de Bengale, que Ptolemée appelle *Sinus Gangeticus* & *Sinus Argaricus*. Kircher prétend que la source en est dans le Mont Thibet, où il met aussi celles de l'Indus, du Bavi & de l'Ather : mais l'opinion la plus générale est que le Gange vient du Mont Caucase. Les Indiens en mettent l'origine dans le Ciel, & par cette raison, le nomment le fleuve céleste : ils s'imaginent qu'on est purifié de ses péchés en s'y baignant ; & les habitants de Bengale sont si attachés à cette superstition, qu'ils y portent leurs amis mourants, & les y baignent, pendant que le malade crie, Gange,

Côt de Coromandel, Chap. VI.

purifie-moi ; Gange, n'étoye-moi de mes péchés.

L'opinion que l'eau purifie des péchés, paroît avoir été reçue assez généralement, non-seulement des Payens, mais aussi des Juifs ; & nous en voyons un exemple, quand Pilate se lava les mains comme pour se purifier du crime de condamner Jesus-Christ suivant les desirs du peuple. Il y a aux Indes des gens qui font un commerce de transporter l'eau du Gange, comme on fait les eaux minérales dans nos pays Européens : ils y gagnent beaucoup, & payent de fortes taxes pour en obtenir la permission.

Les Persans croyent que c'est un crime de jetter quelque chose de sale dans ce fleuve, ou même d'y cracher. Ils pensent que si les os de quelqu'un de leurs ancêtres y sont restés pendant une année, leurs ames jouissent de la béatitude céleste pendant un siecle. Si les os y ont demeuré dix ans, leur bonheur est de dix siecles, & ainsi à proportion.

Sources du Nil.

Kircher met les sources du Nil dans le pays d'Agoas, près Sagela sur les confins du Royaume de Go-

jam : d'autres, dont l'opinion eſt la plus généralement reçue, les placent dans les montagnes de la Lune, près le cap de Bonne-Eſpérance, ſur la côte d'Afrique. On croit qu'il commence dans une plaine, ſur le ſommet d'une montagne, entourée d'arbres délicieux ; qu'il ne forme qu'un petit ruiſſeau juſqu'au pied de la montagne, où il groſſit par les différents ruiſſeaux & courants qui s'y joignent, & que le tout ſe décharge dans un lac de trente milles de long ſur quatorze de large ; qu'il parcourt enſuite un grand pays où il fait beaucoup de détours qui le ramenent dans les environs du lieu où il a pris naiſſance ; qu'il continue ſon cours au travers des rochers & des précipices, d'où il paſſe au milieu de l'Ethiopie. Les anciens Egyptiens avoient une ſi grande vénération pour ce fleuve, qu'ils le nommoient le bras d'Oſiris, leur principal Dieu. A l'égard des Payens, on ſait que non-ſeulement, ils font des Dieux des éléments, mais qu'ils rendent auſſi des honneurs divins aux rivieres,

DESCRITION

De l'Isle de CEYLAN, & récit abrégé des disputes qui s'y sont élevées entre les Portugais & les Hollandois, tiré de PHILIPPE BALDÆUS.

CHAPITRE I.

Situation, étendue & diversité des noms de l'isle de Ceylan : Quelques uns croyent que c'étoit le lieu du Paradis terrestre : Marchandises & denrées qu'on y trouve : Description politique & religieuse des Habitants : Residence du Roi de Ceylan : Quelles sont ses forces : Rivieres venimeuses : Du partage des terres, des villages & des Eglises de Jafnapatnam : Espece curieuse de pigeons : De la nourriture de l'éléphant sauvage : Succès des Ecoles établies pour l'instruction de la jeunesse : Pieces sacrées que

jouent les Jésuites pour amuser & instruire le peuple.

Description de Ceylan. Chap. I.

Plan de cette Description.

APRÈS avoir donné une description générale du climat, des marchandises & de la division de l'isle de Ceylan, nous traiterons de l'ancien Gouvernement de ce pays, sous les premiers Rois, & des différentes révolutions qu'il a éprouvées, depuis que les Portugais en ont fait la découverte. Baldæus en parle avec la plus grande impartialité, & son récit doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'il étoit dans le camp des Hollandois, lorsqu'ils enleverent aux Portugais la jurisdiction de cette Isle. On sait aussi que dans tout ce qu'il n'a pu voir par lui-même, il n'a rien négligé pour en être soigneusement informé.

Division de l'isle de Ceylan.

L'isle de Ceylan, que quelques-uns croyent être la Taprobane des Anciens, ce que d'autres attribuent à l'isle de Sumatra, est située dans la mer des Indes, entre le sixieme & le dixieme degré de latitude septentrionale, & entre les quatre-vingt-dix-sept & centieme degrés de longitude,

DESCRIPTION de Ceylan. Chap. I.

environ à quarante-cinq lieues à l'est du cap Comorin. Suivant les observations les plus exactes, on juge qu'elle a deux cents cinquante milles de longueur & deux cents de largeur. Elle n'est séparée de la terre ferme, que par un bras de mer très-étroit, ce qui fait croire qu'elle y a autrefois été jointe, & que ce sont les déprédations de la mer qui l'en ont détachée. Cette Isle a plusieurs ports très-commodes, & est partagée en différents Royaumes; le principal est Candi, dont le Souverain prend entre autres titres, celui de Seigneur du Soleil d'or; il fait sa résidence dans la capitale qui porte le même nom. Il y a aussi les Royaumes de Jafnapatnam, Batecalon & Columbo, où les Hollandois ont leur principal établissement, & où réside leur Gouverneur.

Productions de cette Isle.

Les Indiens donnent à cette Isle le nom de Tenasirim, qui signifie terre de délices, & ils pensent que c'est le lieu où étoit situé le Paradis Terrestre. Ils montrent l'empreinte d'un pied sur un rocher, dont nous aurons occasion de parler par la suite, & disent que c'est de cet endroit qu'Adam

qu'Adam eſt monté au ciel. Cette Iſle fut découverte par les Portugais, en 1509, & ils en ont eu la poſſeſſion pendant plus d'un ſiecle. Elle eſt très-fertile, & produit preſque tout ce qui eſt néceſſaire ou utile à l'eſpece humaine : une grande partie de l'iſle eſt couverte de forêts de citroniers, d'orangers & de cannelliers, dont l'odeur s'étend à pluſieurs lieues en mer. On y trouve des pierres précieuſes de diverſes eſpeces ; mais il n'y a pas de diamants. Les perles n'y ſont pas ſi belles que celles d'Ormus & de Tutocorin ; mais l'ivoire qu'on y trouve en grande quantité, eſt la plus belle qu'il y ait au monde. Il y a des mines abondantes de fer & de cuivre, & l'on y trouve auſſi de l'or & de l'argent.

DESCRIPTION, de Ceylan, Chap. I.

Les Naturels de Ceylan ſont très-actifs, & on les regarde comme les meilleurs voltigeurs que l'on connoiſſe. Les gens du commun vont nuds, à l'exception de ce qu'ils couvrent aſſez légérement ; mais les perſonnes diſtinguées, portent de longs habillements d'étoffes brillantes & très-fines, qu'ils ornent de différents joyaux. Leur caractere eſt féroce &

Portrait des Habitants.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

guerrier; & quand ils font exercés, ils se servent de leurs épées, de leurs mousquets, de leurs arcs, de leurs fleches & de leurs javelots, avec une grande dextérité. Les crocodiles y sont très communs, & de la peau de cet animal, ils font des boucliers à l'épreuve du coup de mousquet. Ils mettent sur le dos de leurs éléphants, de petites tours de bois, avec cinq ou six Soldats, qui nuisent beaucoup à leurs ennemis, parce qu'en général, ils savent tirer très juste. La plus grande partie sont Idolâtres; mais il y a parmi eux plusieurs Mahométans, qui exercent librement leur religion & un petit nombre de Chrétiens.

Royaume de Candi.

Environ un quart de l'isle de Ceylan, est connu sous le nom de Cande ou Candi, & la plus grande partie du pays voisin est présentement entre les mains des Hollandois. Malgré tous leurs efforts, le Roi de Candi conserve toujours son terrein, qui de toutes parts, est environné de hautes montagnes, & est couvert d'épaisses forêts. Les passages qui y introduisent, sont très-étroits & très-difficiles, & ce Monarque les

fait soigneusement garder, non-seulement pour en interdire l'accès aux Etrangers, mais encore pour empêcher la sortie de ses Sujets; ce qui fait que cette partie est jusqu'à présent très-peu connue. Son Royaume est partagé en différents districts, bien arrosés par des rivieres, dont on dit que l'eau est un poison, & qui ne sont pas navigables, parce que leur cours est souvent interrompu par des chaînes de rochers; cependant elles fertilisent les terres par lesquelles elles passent, & l'on y trouve de très-belles vignes, des légumes & diverses sortes de productions. La capitale est située sur une de ces rivieres nommée Trinquelemale, environ à trente lieues de la mer.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap I.

Le Royaume de Jafnapatnam est un pays très peuplé & très-fertile, qui peut avoir six lieues d'Allemagne de longueur & trois de largeur. Il forme une peninsule, arrosée au nord par les eaux du Golfe de Bengale, avec une riviere très-agréable au sud, qui se décharge dans l'Océan, par deux embouchures. Le Jafnapatnam est partagé en quatre provin-

Royaume de Jafnapatnam.

ces, qu'on nomme Belligamme; Tenmarache, Waddamarache & Patchiarapalle. Dans la premiere, il y a quatorze Eglises, dont la principale, nommée Telipoli, possede une maison avec une école, où notre Auteur & ses Compagnons instruisoient plus de mille enfants dans les principes de la Religion Chrétienne. Il y a de très-beaux jardins, accompagnés de vignes très-bien arrosées, & où les Jésuites ont planté de toutes sortes de fruits des Indes. Baldæus y prêcha souvent & eut quelquefois jusqu'à deux mille Auditeurs.

A quelque distance, est l'Eglise de Magallam, avec une maison adjacente, construite sur des arcades, & deux escaliers qui montent jusqu'au sommet. Les Portugais l'ont commencée, & elle a été finie par les Hollandois: l'école qui y est jointe, contient environ deux cents enfants, & tous les bâtiments sont de brique.

L'Eglise de Mayletti, qui a une école de sept cents cinquante enfants, est bâtie de pierre, ainsi que la maison qui y est jointe. Le toit fait en terrasse, a un balcon d'où la vue se porte très-loin en mer, n'en étant

éloignée que d'une demi-lieue: aussi cette maison est abondamment fournie de cancres, de soles & d'autres especes de poisson, outre les lievres & les perdrix qui y sont excellentes.

Le village d'Achiavelli, est dans une situation agréable au milieu des bois, & l'on y trouve en quantité des cerfs, des lievres & des sangliers; mais on y est très-incommodé des serpents. Il y a des especes de tourterelles qui gémissent avec tant de régularité, que les Habitants n'ont pas besoin d'autres horloges. On y voit une belle Eglise de pierre, capable de contenir deux mille personnes, avec une école de plus de quatre cents enfants. Plusieurs anciens Bramines y faisoient leur résidence du temps de Baldæus, ce qui arrêtoit beaucoup les progrès du Christianisme: cependant un d'entre eux qui étoit un homme très-savant, se convertit à l'âge de quarante-six ans, & composa un très-beau poëme sur la vie & la mort de Jesus-Christ, en langue Hanscreet, qui est la meilleure du Malabar.

A Ondewil, est une école de six cents enfants, avec une Eglise & une

maison qui appartenoit autrefois aux Franciscains. Le terroir en est très-fertile & abondant en riz & en autres productions. Il en est de même des campagnes voisines de Batecotte, qui est près de la riviere de Sel, avec une grande école, une belle Eglise & une maison adjacente, ornée de plusieurs jardins.

Il seroit trop long de faire l'énumération de plusieurs autres villages, dont chacun a son Eglise : nous remarquerons seulement, que dans ceux de Manipay & de Nelour, qui ne sont pas éloignés de Jafnapatnam, elles sont bâties de terre & couvertes de feuilles de palmier, l'une & l'autre ayant été anciennement des Pagodes. Les Habitants de ces deux villages, ne sont pas si doux ni si capables d'instruction que leurs voisins, & notre Auteur prétend que cette disposition peu favorable, vient de ce qu'ils ont été corrompus par quelques Ouvriers en toiles de coton peintes, qu'on y a fait passer du continent, & qui y réussissent assez mal, parce que l'eau n'est pas propre à cet usage. Les Naturels sont payens, méchants, superstitieux, & il est très-

difficile d'instruire ceux de leurs enfants qui viennent aux écoles, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de crainte.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Province de Tenmarache.

Il y a cinq villages, dont chacun a son Eglise dans la Province de Tenmarache : dans le premier, nommé Navacouli, l'Eglise est bâtie de terre & couverte de feuilles de palmier. Il est situé au milieu d'une plaine très abondante, & les bois voisins sont remplis de venaison & d'oiseaux sauvages, ainsi que d'une grande quantité de singes de diverses especes.

Le village de Chavagatzeri n'en est pas fort éloigné : c'est le plus grand de toute la Province ; on y trouve beaucoup de poisson, de beaux jardins bien garnis de fruits, & le peuple tire sa subsistance de la pêche & de l'agriculture. Dans l'école de Chavagatzeri, il y a environ mille enfants.

Le chemin qui conduit à Cathay, est plein de sable & fatiguant; la maison & l'Eglise sont de terre couvertes de feuilles : l'endroit abonde en becassines, en hérons, en corbeaux des Indes & en autres oiseaux,

On y voit aussi plusieurs étangs bien fournis de canards sauvages.

Waranni est situé dans un terrein sabloneux, & le chemin qui y conduit, est rude & très-ennuyeux. Cet endroit est remarquable, en ce qu'il produit les meilleurs melons d'eau de toutes les Indes : les environs sont couverts de bois d'Arecka, de cocotiers, de palmiers, de bananiers, de mangotiers, d'acajous & d'autres bois que l'Auteur appelle guiavo. L'Eglise qui peut contenir deux mille cinq cents personnes, est bâtie assez légérement, mais elle est environnée d'un mur de terre : la maison qui y est jointe, a une fort belle entrée & plusieurs beaux appartements.

L'Eglise d'Illondi-Matual, n'est que de terre : mais la maison est de pierre, avec des marches élevées & une salle très-spacieuse. Elle dépend du village de Nagar-Kojel, où étoit autrefois une fameuse Pagode. On y trouve beaucoup de paons & quelques éléphants apprivoisés, entretenus pour le service du comptoir Hollandois : il vient quelquefois des éléphants sauvages dans le territoire de ce village.

La Province de Waddamarache n'a que trois Eglises avec leurs villages, & les maisons qui en dépendent. Les provisions sont à si bas prix dans cette Province, qu'on peut acheter un mouton pour la valeur de seize sols de France, soixante œufs pour six sols & quatre poulets pour dix sols.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Province de Waddamarache.

L'Eglise & la maison de Catavelli, sont bâties de briques, avec un jardin, où l'on a élevé, pour l'été, un bâtiment dont le toit est en terrasse, & d'où l'on découvre le plus beau paysage.

L'Eglise de Vneputti peut contenir près de neuf cents personnes : l'école est fréquentée par plus de six cents enfants, & on leur enseigne à former leurs lettres sur le sable ; mais le village est habité par une troupe de voleurs, de la race des Nalloas, sans loi & presque sans aucun principe de religion.

L'Eglise la plus belle & la plus spacieuse de toute la province de Waddamarache, est celle de Pariture, ainsi nommée à cause de la grande quantité de cotoniers qui croissent aux environs, parce que

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

le mot Pariture, en langage Malabare, signifie port de coton : les Portugais le nomment Punta de Pedras. Aussi-tôt qu'on apperçoit de cet endroit, quelque vaisseau en mer, on déploye un pavillon dont la vue sert à le guider pour entrer dans la rade, où il y a un très-bon ancrage & très-sûr, excepté dans le temps de la mouçon septentrionale. Notre Auteur y prêchoit dans les jours les plus chauds sous un tamarin, qui donnoit une ombre très-agréable à ses Auditeurs.

Province de Patchiarapalla.

Patchiarappalla est la quatrieme & derniere Province du Jafnapatnam : les Habitants en sont très-pauvres, & vivent particulierement de poisson sec & d'un peu de riz. Ils sont très-sujets à la galle, à la petite vérole & aux fievres malignes, dont les révolutions suivent assez le cours de la lune, & qui sont très-dangéreuses. Beaucoup d'enfants y périssent d'une maladie qui leur occasionne des sueurs putrides dans les aines & au ventre. Ils souffrent beaucoup des éléphants sauvages, qui viennent en grand nombre pour manger le fruit du palmier, dont ils sont

très avides, & qui fait aussi la nourriture des plus pauvres des habitants. DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

Cette Province abonde en bois, qu'on nomme Jager, ou bois du chasseur. Il y a des femmes qui gagnent leur vie à jouer d'une espece d'instrument, nommé Calang, qui ressemble à un gobelet, où elles soufflent comme dans une trompette, & en tirent un son assez peu harmonieux. Il y a quatre Eglises & autant de villages dans cette division. La premiere, nommé Poelepolay, est entourée d'une haute muraille, avec des meurtrieres, comme dans les fortifications, pour se défendre des incursions des Cingaleses, dont ils sont très-incommodés.

L'Eglise de Mogommale est bâtie dans un bois, & celle de Jambamme, qui peut contenir neuf cents personnes avec une école de cinq cents enfants, est la plus grande de toute la Province. La derniere Eglise des quatre, est celle de Mulipatto, environ à une journée de Jafnapatnam. Elle a des meurtrieres pour se défendre; mais elle est basse & assez mal construite. Avant de quitter le pays de Jafnapatnam, nous ne de-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. I.

vons pas oublier de faire remarquer que presque toutes ces Eglises ont été fondées par les Portugais, & que chacune est accompagnée d'un théâtre voisin, où les Jésuites & les autres Membres du Clergé Romain, faisoient représenter des drames tirés de sujets sacrés, pour instruire le peuple en l'amusant.



CHAPITRE II.

Description d'une tempête & d'une furieuse inondation dans l'isle d'Ourature : Grand siege venant de Donna Clara : Description des Isles d'Ourature, Caradiva, Pongardiva, Analativa, Nainativa & Ninundiva : Danger imminent quand on approche de cette derniere : Le tonnerre fait sortir une source d'eau fraîche : Grand nombre de Chrétiens à Jafnapatnam : Mœurs & Coutumes des Bramines, des Bellales, des Chitteis, des Paruas, des Pereas, des Chivias & de quelques autres Tribus.

Description de Ceylan, Chap. II.

De l'isle d'Ourature.

NOus allons présentement jetter un coup d'œil sur six petites Isles voisines, dont la premiere, nommée Ourature, abonde en cerfs & en poissons ; elle fournit aussi beaucoup d'une racine rouge, nommée Saye, propre à la teinture. On dit que le beurre y est excellent, & qu'il y a quantité d'alouettes & de mauves. Cet Isle a trois paroisses, dont le

nombre de Chrétiens pris ensemble, monte à deux mille six cents. Elle a été sujette à de furieuses inondations, & pendant une tempête qu'elle souffrit en 1658, les arbres furent déracinés, les maisons découvertes, & l'eau qui emporta tout ce qu'elle rencontra sur son passage, laissa en se retirant, une grande quantité de poissons à sec.

De l'isle de Caradiva.

L'isle de Caradiva, qui n'est séparée d'Ourature que par un bras de riviere, a une Eglise de pierre & une bonne maison. Elle produit la meilleure soie qui soit dans toutes les Indes, & conjointement avec une Isle voisine, nommée par les Portugais, Ilha deserta, elle fournit les vaisseaux Hollandois de bois à brûler; mais l'une & l'autre sont infestées de serpents très-venimeux.

Pongardiva.

Les habitants de Pongardiva sont très-grands: leur Isle a de l'étendue; mais le terrein qui n'est presque que du roc, est très-peu fertile: cependant on y trouve beaucoup de paons, de cerfs, de lievres & de grandes huîtres, avec plusieurs autres especes de poisson, qu'on pêche de tous les côtés de l'Isle.

On trouve aussi des huîtres délicieuses dans l'isle d'Analativa, qui contient environ mille Habitants, en y comprenant les hommes, les femmes & les enfants. Du temps des Portugais, on l'appelloit Donna Clara, du nom d'une Dame à qui elle appartint quelque tems. On y a conservé son siege qui est assez large pour contenir deux personnes.

Analativa.

Nainativa & Ninundiva.

Nainativa est une isle fort petite, habitée par des Chrétiens qui étoient anciennement Bramines, & qui menent une vie fort réguliere. Il y a une petite Eglise, & l'on y trouve beaucoup de Chacals. La derniere de ces petites Isles, est nommée Ninundiva, ou isle longue, & par les Portugais, terre des vaches, à cause de la quantité de ces animaux qu'on y avoit transportés de Tonday. Elles n'étoient pas grosses, mais le goût en étoit excellent, & on les achetoit à très-bas prix, puisqu'on en pouvoit avoir une pour une demi-rixdalle.

Le terroir y produit quelquefois des herbes si venimeuses, qu'elles font périr les troupeaux qui s'en nourrissent. Notre Auteur y passa

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

huit jours dans un temps où les provisions étoient si rares, que lui & ses Compagnons y mouroient presque de faim. Les Habitants sont très-malheureux, & leur nourriture est ordinairement des plus médiocres. La côte est de toutes parts si remplie de rochers, qu'on ne peut y aborder que dans le temps du plus grand calme, ce qui arrive deux fois l'année, au changement de la mouçon. On y voit les ruines d'un fort construit par les Portugais, qui y ont apporté quelques chevaux, dont le nombre s'est considérablement multiplié. Ils sont petits; mais hardis & très-propres à marcher sur un terrein pierreux. Il y a une espece de chevres qui produisent du bézoard, mais ce n'est pas de la qualité la plus estimée. Il n'y a qu'un seul endroit dans toute l'Isle, où l'on trouve de l eau fraîche; c'est un côteau situé entre plusieurs rochers; & si l'on en veut croire les Habitants, elle y a été découverte par un coup de tonnerre. Elle vient de deux ou trois sources d'un demi-pied ou d'un pied de profondeur. L'Isle contient environ onze cents personnes.

Suivant Baldæus, il y avoit en 1663, dans la province de Jafnapatnam & dans ses dépendances, soixante & deux mille cinq cents cinquante-huit Chrétiens, outre deux mille cinq cents quatre-vingt-sept Esclaves qui étoient instruits dans les principes de la Religion Chrétienne.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

Des Bellales.

De même que les Bramines tiennent le premier rang entre les Payens, les Bellales ont la préséence entre les Chrétiens naturels. Ils portent autour des reins, une bande de toile dont ils s'enveloppent aussi les cuisses & une partie des jambes, ce qui leur forme des especes de caleçons. Ils ont d'épaisses semelles qu'ils attachent sous les pieds, dont ils laissent le dessus découvert, pour se garantir de la sueur. Dans un sac, nommé Maddi, qui est toujours devant eux, ils portent du bétel & de l'arecca; à leur côté droit, est un couteau à gaîne avec un morceau d'acier pour l'aiguiser, & une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent presque jusques sur les épaules, sont ornées de pendants d'or; leur richesse consiste en vaches, en bœufs, en moutons, en chevres & en buffles.

Leurs demeures font entretenues très-proprement, & ils ont de beaux jardins, bien arrosés. Les mois d'Octobre & de Novembre, sont ceux de leur hiver & de la saison pluvieuse, & ils font la récolte en Janvier & Février; mais dans quelques endroits où le terrein est bas & marécageux, on recueille deux moissons par année. Pendant les deux mois d'hiver, les pluies y sont continuelles, très-violentes, & la terre est entierement couverte d'eau; mais il est très rare qu'il y ait d'autre temps humide dans tout le reste de l'année, ce qui les oblige d'arroser leurs cocotiers, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à avoir six ans. Le terrein, a deux pieds de profondeur, n'est que du roc, & l'on a beaucoup de peine à le percer pour trouver de l'eau fraîche.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

De leurs Mariages.

Les gens de ce pays aiment excessivement le beurre, qu'ils font avec une espece de moulin, semblable à celui dont on se sert pour préparer le chocolat, & avec du lait épaissi, qu'ils nomment Tayr, & qu'ils donnent comme un rafraîchissant dans les fievres & dans la petite vérole. Les Bellales en général, sont riches,

chicaneurs & envieux : ils se marient ordinairement au printemps, en quoi ils imitent les Romains, qui célébroient leurs mariages au mois de Mai. Chacun prend sa femme dans sa propre tribu, & même dans sa famille : ils marient leurs filles à dix ou onze ans, parce qu'ils regardent comme un péché, de perdre quelque partie du temps où ils pensent qu'on peut contribuer à l'accroissement de la société. Un homme qui demeure seul, quand il est arrivé à l'âge de maturité, est chez eux un objet de scandale ; & comme personne de leur tribu, ne peut prendre une femme sans dot, il est fort ordinaire de voir faire une collecte pour marier les filles les plus pauvres. Ils célebrent leurs mariages pendant quatre ou cinq jours, qu'ils passent dans les fêtes & dans les plaisirs, mais sans y faire aucun usage des liqueurs fortes ; & ils élevent alors devant leurs maisons, un arc de triomphe, formé de branches de figuier & de grenadier, garnies de diverses fleurs. Le Tali ou bracelet de la femme, se met au col du marié ; & sur la côte de Coromandel, quand il meurt, on

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

brûle ce Tali avec lui. S'il arrive qu'une fille parvienne à l'état ordinaire à son sexe avant d'être mariée, il est très-rare qu'elle trouve un garçon pour l'épouser; & personne ne la demande, quand on sait que cet accident lui est arrivé.

Des Bramines.

Quoique plusieurs des Bramines professent la Religion Chrétienne, ils conservent toujours des restes d'idolâtrie, comme de ne jamais manger de ce qui a été animé. Ils sont de bonne mœurs, sobres, polis, industrieux & obligeants. Ils ne boivent aucune liqueur forte, mangent peu à la fois, se baignent deux fois par jour, ont beaucoup de penchant pour les femmes, mais regardent l'inceste avec horreur. Pour ne point se confondre avec un sang étranger, les hommes épousent leurs nieces & les femmes leurs neveux, plutôt que de se marier dans d'autres familles. Il y a parmi eux beaucoup d'astronomes, qui connoissent assez bien les mouvements du soleil & des planetes, & qui sont en état de calculer les éclipses. Quelques-uns d'entre eux pensent que toutes les ames ont été créées en même-temps, &

qu'elles viennent vivifier les corps humains quand il eſt néceſſaire. Ils ne peuvent abandonner la doctrine de la tranſmigration, & cette opinion eſt répandüe généralement dans toutes les parties de l'Inde.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

Des Chivias & des Paruas.

La tribu des Chivias étoit autrefois particulierement attachée au ſervice du Roi, mais préſentement ceux de cette tribu ſervent à couper du bois, à tirer de l'eau & à porter des fardeaux pour les Hollandois. Ils ſont très forts, & propres à bien porter les litieres : mais dans cette occupation, ils conſervent leur fierté, & ne voudroient pas, pour quelque prix que ce fût, porter quelqu'un qui ne fût pas au-deſſus du commun du peuple. Les Paruas ſont fort actifs, & beaucoup d'entre eux parlent bien le Portugais. Ils ſont très-bons plongeurs ; mais il n'y en a pas un ſi grand nombre dans l'iſle de Ceylan qu'à Tutocorin & dans les autres parties du continent.

Des Chittis.

Le mot Chitty ſignifie un Marchand, & la tribu qui porte ce nom, fait un grand commerce de toiles & d'ouvrages des Manufactures. Les gens de cette tribu ſont fort adroits,

Description de Celan, Chap. II

& le pere instruit son fils dans le genre de travail auquel il s'applique lui-même ; ainsi l'art de faire les toiles, celui de bâtir, les travaux qui se font sur le terrein & plusieurs autres, sont des occupations héréditaires. Sur les bords de la riviere de Sel, & près le rivage de la mer de Jafnapatnam, vivent les Careas, qui sont tous pécheurs, de même que ceux de la tribu de Mokkuas.

Des Nallouas.

Les plus sales de tous ces peuples, & les plus approchants des Hottentots sont les Nallouas, remarquables par leur noirceur. Ils sont les esclaves des Bellales, pour lesquels ils creusent la terre, arrosent les arbres, prennent le soin des troupeaux, & font tous les offices les plus abjects. Ils ont une si grande malpropreté, qu'on peut les suivre à l'odorat, comme les Renards. Les Pareas ne leur cedent en rien pour la saleté & pour la bassesse des occupations : ils mangent des rats & des lours, portent le fumier, & sont à tous égards, la race la plus méprisable qu'il y ait peut-être au monde. Rien n'est égal à la hauteur dont les supérieurs traitent leurs inférieurs : ils les obligent

quand ils les rencontrent dans les rues, à leur faire la révérence la plus respectueuse, & il en est de même des femmes, qui sont tenues dans la plus grande sujetion, & auxquelles il n'est pas permis de s'asseoir à table avec leurs maris. Dans toutes ces tribus, on ne mange point de la chair des vaches, & on regarde ces animaux comme sacrés, suivant l'opinion des anciens Egyptiens.

Mœurs des Habitants.

En général, les Habitants de Ceylan sont très-sobres dans leur nourriture, n'ont point de passion pour les liqueurs fortes, sont naturellement ingénieux, & ont la mémoire très-heureuse. Ils sont très propres dans leurs habillements, excepté les deux dernieres tribus dont nous avons parlé; n'ont point le caractere querelleur; mais ils sont enclins à tromper, fort adonnés à la superstition des présages, & tombent fréquemment dans l'adultere & dans la fornication.

Ils ont des Cours de judicature, où il est permis de soutenir ses droits, & l'on y entend des Avocats comme en France & en Angleterre, qui font de très-longs discours; sou-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap II.

vent fort inutiles à leur plaidoyer. Leurs Médecins, très-peu instruits dans la Physique & dans l'Anatomie, font des purgatifs de plusieurs plantes fraîchement cueillies, & si l'effet en est trop violent, ils l'adoucissent, en mettant sur le nombril du malade, un cataplasme de poivre infusé dans l'eau, ce qui est très-bon contre les relâchements & contre les tranchées.

Des Artisans.

Leurs Barbiers, non-seulement sont très-experts à raser la tête & le visage, mais encore ils coupent les ongles & nettoyent les oreilles : ils portent avec eux de petits miroirs, & leurs rasoirs sont beaucoup plus épais du dos que les nôtres.

Leurs Tisserands sont assis à terre pour travailler, avec un trou creusé pour mettre leurs pieds. Leurs Peintres ont l'art de teindre les toiles de coton, de façon que les couleurs ne s'en effacent jamais; celles de Masulipatan sont les plus brillantes. Ils ont des Artistes très-habiles à travailler avec goût l'or, l'argent, l'ivoire & l'ébene. Il y a peu d'endroits en Europe, où l'on trouve des gens plus habiles pour la charpente, les forges & l'art de faire les briques, quoique

quoique le prix de leur travail ne monte pas à plus de douze sols de France par jour.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. II.

Trinquenemale.

Il y a à Trinquenemale une très-belle Pagode, qui sert à guider les vaisseaux en mer. C'est aussi dans le même endroit, qu'on trouve le port le plus grand & le plus commode de toute l'isle de Ceylan. Il a changé souvent de maître pendant les disputes de l'Inde entre les Anglois & les Hollandois, & l'on en a fréquemment réparé les fortifications. Les Hollandois qui étoient en garnison dans cette place, sous les ordres de Pierre Wash, furent pendant quelque temps attaqués d'une frénésie qui en conduisit un grand nombre à se jetter dans la mer, où ils furent noyés. On en ouvrit plusieurs, & on leur trouva de petits vers qui leur rongeoient le cerveau. On jugea que c'étoit l'effet de la fatigue, de la chaleur, de la nourriture salée & du serein, aussi humide que froid, qui tombe régulierement tous les jours au commencement de la nuit. Ce fut à ces vers, qu'on attribua ce fatal dérangement de raison. Nous aurons occasion de parler plus am-

Description de Ceylan, Chap. II.

plement de Battecalo, de Columbo & de quelques autres endroits importants de cette Isle, sur lesquels nous ne nous arrêtons pas à présent, parce que l'objet de la partie que nous traitons, est plus général.



CHAPITRE III.

Superbes Pagodes de Ceylan : Etrange opinions des Naturels, au ſujet de l'une des plus belles de cette Iſle : De la pointe d'Adam & de la meſure de ſon pied : Honneurs extraordinaires qui lui ſont rendus : Deſcription plus particuliere des Bramines de Ceylan : Leur habillement, leur maniere de vivre, leurs proceſſions publiques : Des Habitants idolâtres de cette Iſle, nommés Cingaleſes : Coutumes ſingulieres de ces peuples : De la diverſité des habits, des differentes productions de l'Iſle : Maniere dont on prépare la canelle.

IL n'y a aucune Iſle où l'on trouve tant de Pagodes qu'à Ceylan, & en général, elle y ſont ſuperbement ornées. Celle de Vintane, particulierement, a cent trente pieds de circonférence aux fondements : elle eſt très élevée, & au-deſſus, eſt une pyramide dorée, qu'on voit de fort loin. Au-dedans, eſt une Idole qui

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Pagodes de Ceylan.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

représente un homme l'épée nue à la main & le bras élevé, comme s'il étoit prêt à frapper. Les Cingaleses lui rendent leurs adorations, & sont fortement persuadés que le monde sera près de sa fin, quand ce temple périra de vieillesse.

On trouve fréquemment sur les grands chemins, de petites maisons de brique, où l'on met une tête d'éléphant, que ces peuples adorent également, & qu'ils prient de leur accorder la science. Leurs Idoles sont en général ornées de guirlandes de fleurs, particulierement une de dix-huit pieds de haut, qui a la figure humaine, & qui est coupée dans un rocher près de Belliganime. On trouve dans le même canton, une montagne qu'on regarde comme la plus haute des Indes; ils la nomment la pointe d'Adam, & soutiennent que c'est l'endroit où fut créé le premier pere de tous les hommes.

Grandeur du pied d'Adam.

Ils y font voir un creux de quatre pieds & demi de long, de vingt-sept pouces de large & de neuf pouces de profondeur, qui ressemble au pied d'un homme, & ils disent que ce fut le pied d'Adam qui fit cette impres-

ſion quand il s'éleva vers le ciel, ainſi que nous l'avons déjà rapporté. Le peuple ſuperſtitieux croit qu'une goute d'eau ramaſſée dans cette ouverture, efface tous les péchés. Elle eſt entourée d'argent, & il y a dans le voiſinage, un Temple où perſonne n'entre ſans y porter dix ou douze chandelles allumées, ou plus, ſuivant ſes facultés, & ceux qui viſitent cet endroit, emportent toujours de cette eau dans des cannes de bamboucs, pour leurs amis qui ne peuvent y aller en perſonne.

Le Roi & toute ſa Cour vont en pélerinage tous les ans en cet endroit, ils y font l'uſage ordinaire de cette eau, y rempliſſent leurs actes de dévotion, & paſſent le reſte de la nuit en feſtins & en danſes. Les Prêtres conſervent une plaque d'or, de la longueur & de la largeur du pied, gravée de ſoixante & huit figures emblématiques, qu'ils prétendent qu'on voyoit anciennement ſur le pied même, mais qui ont diſparu auſſi-tôt qu'on les a eu copiées. La montagne eſt preſque inacceſſible, & ceux qui veulent y grimper, ſont aidés par des pointes de fer & par

DESCRIPTION de Ceylan, Chap III.

des chaînes qu'on a attachées pour cet uſage.

Des Bramines.

Les Bramines, dont la vie eſt très-ſobre & très-réguliere, ont pluſieurs Couvents en différents endroits de l'Iſle. Leur tête eſt raſée, & ils portent des habits jaunes. Ils ont toujours des eſpeces de chapelets à la main, & répétent continuellement quelques prieres; mais ils ne paroiſſent jamais dans les rues ſans un paraſol. Ils ont différentes niches dans leurs chapelles, où ils placent les images de quelques perſonnes, ſoit hommes, ſoit femmes, qui, diſent-ils, ont vécu dans la ſainteté, & ils entretiennent devant ces images, des cierges ou des lampes, portés par des figures d'enfants très-bien ſculptées. Ils ont des heures réglées pour leurs prieres, comme les Religieux Catholiques, & ſont très-exacts à remplir ces actes de dévotion.

A certains jours de l'année, l'Abbé de chaque Couvent va en proceſſion par les rues, monté ſur un éléphant ſuperbement caparaçonné, avec un paraſol ſur ſa tête, & précédé de cornets, de trompettes, de tambourins & d'autres inſtruments. Devant

le Bramine, danſent pluſieurs filles de qualité, nues juſqu'à la ceinture, d'où leur tombent des eſpeces de jupes de diverſes couleurs. Elles ont la tête, les oreilles & les bras ornés de bracelets d'or & de joyaux.

Description de Ceylan, Chap. III.

Des Cingaleſes.

On appelle Cingaleſes, en général, les Habitants payens de l'iſle de Ceylan, & ils ne paroiſſent pas exceſſivement entêtés, ni oppoſés aux lumieres de la raiſon, puiſqu'un aſſez grand nombre, convaincus par la force des arguments, ſe ſont convertis à la Religion Chrétienne. Ils ont pour la plûpart, l'eſprit vif, ſont d'excellents artiſtes, bons ſoldats, obſervateurs exacts de la diſcipline, & ne s'intimident pas aiſément. Leur commerce avec les Européens, a beaucoup contribué à perfectionner leur entendement, auſſi ne doit-on pas les mépriſer, mais il ne faut pas trop compter ſur eux. Ils ſont très-propres à la guerre, & de grand ſervice en route, où ils marchent un à un, à cauſe du peu de largeur des détroits dont le pays eſt rempli; ils ſont armés de demi-piques, & ſe ſervent d'un petit tambour éclatant, dont on entend le ſon dans les

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

collines, à trois lieues de distance.

Quand un mari fait un voyage qui l'oblige à une longue absence, il demande ordinairement à son frere, de tenir sa place dans le lit nuptial, & à son retour, la femme lui porte ses plaintes, si elle est demeurée seule, parce qu'ils n'imaginent pas qu'il y ait aucun crime dans ce commerce incestueux. Baldæus rapporte qu'il a connu une femme qui se plaignit très-vivement à son mari, de ce que son frere, aux soins duquel il l'avoit confiée, n'avoit pas suffisamment rempli ce qu'elle regardoit comme un devoir. Les Cingaleses ont les oreilles fort longues, qu'ils chargent d'anneaux & de joyaux : ils ressemblent beaucoup aux Malabares, & les gens du commun vont nuds, à l'exception d'une ceinture de toile de coton. Les hommes au-dessus du commun, portent une veste de toile légere ou d'étoffe de laine, une autre piece de toile autour des reins, qui passe entre leurs jambes, & sur la tête, ils ont un chapeau rouge, qu'ils regardent comme un ornement distingué, & qu'ils appellent tête de roc. Ils portent à leur côté une épée

ou cimeterre, dont la garde eſt artiſtement ornée d'or, d'argent, ou d'ivoire.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Les femmes de même rang, ornent leurs doigts d'anneaux d'or & d'argent, & portent des colliers des mêmes métaux. Au lieu de coëffures, les Çingaleſes applatiſſent leurs cheveux, & ont la poitrine entierement découverte. Les hommes & les femmes ſont bien faits, & ont les membres bien proportionnés. Ils épouſent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, ſont très-entêtés ſur l'élévation de leurs familles & ſur leur nobleſſe, & ſont très-enclins à la pareſſe, à l'inſolence & aux plaiſirs. Il a été impoſſible juſqu'à préſent, de les empêcher de marier les filles à dix ou onze ans, & ils diſent que c'eſt pour s'aſſurer d'épouſer une vierge. Ils ſont très-propres dans leurs maiſons & dans leurs meubles, & ils ſe ſervent de feuilles de palmier au lieu de nappes & d'aſſiettes. Leurs cuilliers ſont d'écaille de coco, leurs gobelets de terre, avec un petit tuyau, comme aux pots à thé, par où ils boivent la liqueur. Leurs monnoies courantes ſont des

Des femmes de la même nation.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

laryns d'argent, qui valent environ vingt sols, des fanyms, qui en valent dix, & la pagode qui eſt évaluée ſix florins de Hollande.

Productions de cette Isle.

Cette Isle produit des raiſins mûrs preſque pendant toute l'année : il y a en abondance des cannes de ſucre, des figues & des mûriers, qui y rendent la ſoie très-commune, du gingembre, du poivre, du cardamum, du tabac, des palmiers ſauvages, des calebaſſes, du coton, de l'arecca, des mangottiers de diverſes eſpeces, des melons, des oignons & de l'ail. Les Hollandois y ont planté des aſperges, des carottes, des choux & pluſieurs autres ſortes de végétaux d'Europe, qui y viennent en perfection. L'une des principales productions de Ceylan, eſt la canelle ſuperfine, qu'on trouve très-rarement en tout autre endroit. Cette excellente épice eſt bonne contre pluſieurs eſpeces de maladie, fortifie les entrailles & l'eſtomach, eſt un puiſſant aſtringent & un des meilleurs céphaliques. On en tire une huile qui eſt efficace dans des cas preſſants : mais elle eſt exceſſivement chere, & il eſt très-rare d'en avoir de vraie en Eu-

rope. On la tire du fruit de cet arbre; mais depuis quelque temps les Chimistes Anglois ont trouvé le secret de tirer une huile de la canelle commune, qui a presque les mêmes avantages pour la médecine, & qui approche beaucoup de celle des Indes.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. III.

Le fruit du Canellier est jaune, & il est précédé d'une fleur blanche, dont l'odeur est très-agréable; les feuilles ressemblent à celles de l'arbre qui porte les limons, mais elles sont un peu moins larges. On ôte la premiere écorce avec un couteau courbe: la seconde écorce ou peau se coupe d'abord en rond, ensuite en long, après quoi on la met sécher au soleil, où elle se forme d'elle-même en petits rouleaux, comme nous le voyons en Europe. L'arbre périt quand il est ainsi dépouillé; mais il en pousse d'autres en plantant le fruit en terre: le bois en est blanc, & les Habitants en font usage pour leurs bâtiments.

Description du Canellier

Les Canelliers croissent seuls, dispersés parmi les autres bois, & jamais les uns près des autres. On ne les trouve pas dans toutes les parties

Description de Ceylan, Chap. III.

de l'Isle, & il n'en vient aucun dans le pays de Jafnapatnam, ni dans l'isle de Manuar. Quand le bois du Canellier est encore verd, on en tire par la distillation, une eau très-saine & très-agréable, & quand on met ce bois dans le feu, la fumée en est odoriférente. Les Habitants en font d'assez jolis meubles, particulierement des cabinets qui sont estimés. On ne doit pas oublier de remarquer, que quoique les Médecins & les Naturalistes conviennent généralement que la canelle est chaude; on tire cependant de sa racine, une eau qui a l'odeur & toutes les qualités du camphre.

On distingue de trois sortes de canelles dans les Indes Orientales: la premiere & la plus belle, appellée par les Portugais, Canel-fino, est celle qu'on tire des jeunes arbres, ou au moins de ceux de moyen âge: la seconde espece, qu'ils nomment Canel-grosso, se tire des vieux arbres: enfin la derniere, qui n'est presque d'aucune valeur, quoique les gens du pays prétendent qu'elle pourroit être améliorée, se nomme Canel-de-mato, ou Canelle sauvage.

On en trouve sur la côte de Malabar, mais à peine en peut-on faire quelque usage.

Le bois de Serpent.

Le bois de Serpent, dont les Indiens font une grande estime, & dont ils se servent comme d'un spécifique en plusieurs maladies, se trouve en quelques parties de l'isle de Ceylan. Il est dur, amer & d'une couleur jaune assez brillante. On se frotte le corps avec de la poudre de ce bois, pour empêcher les progrès de la galle, & une once de la même poudre, prise dans du vin ou dans de l'eau, est très-bonne dans les coliques & dans les fievres ; mais le principal usage qu'on en fait, est contre les piquures de serpent, qui sont très-communes à Ceylan, où il y a un grand nombre de ces animaux de différentes especes. On a découvert cette derniere vertu, par un petit animal, que les Portugais nomment cull-quil ou quirpele, & qu'on garde dans les maisons, où il fait la chasse aux rats & aux souris. Il est de la grosseur d'un furet, a une antipathie naturelle contre le serpent, qu'il combat aussi-tôt qu'il en rencontre, & s'il lui arrive d'en être piqué, il se

guérit en mangeant de ce bois. Marcel de Boschohouwer, homme considéré dans cette Isle, où il a fait beaucoup de recherches, rapporte qu'il a été souvent témoin de ces combats : il en vit particulierement un très-long, entre un serpent & un cull-quil, qui se trouvant trop fatigué, se retira pour aller manger du bois de Serpent, revint après une demi-heure d'absence, & trouva son ennemi expiré. On attribue aussi plusieurs vertus singulieres à la racine de cet arbre, nommée par les Cingaleses, Nalyelli.

Le Tamarin.

Le Tamarin vient très-bien dans ce pays : le fruit en est rafraîchissant, & on l'ordonne contre les maladies scorbutiques & contre l'hydropisie. Il en est de même du mangrove, dont les branches parvenues à leur hauteur naturelle, retournent vers la terre & y reprennent racine ; ensorte qu'en très-peu de temps, un seul arbre peut couvrir une grande étendue de terrein. On y trouve aussi la plante sensitive, qui se retire quand on avance la main ou quelque autre chose pour la toucher. L'isle de Ceylan produit encore beaucoup de

plantes médicinales, dont ceux qui pratiquent la médecine ou la chirurgie, ont appris les vertus par l'usage, qui est le meilleur de tous les maîtres.

CHAPITRE IV.

Les Eléphants de Ceylan sont préférables à tous les autres: Leur nourriture, & combien ils sont dangereux: Diverses manieres d'en faire la chasse: Précaution que prend cet animal: Description de l'Eléphant & de ses vertus médicinales: Histoires remarquables sur le même sujet: Description du Tigre & du Chacal.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

De l'Eléphant.

ENTRE les quadrupedes ou bêtes à quatre pieds de Ceylan, l'Eléphant tient sans contredit le premier rang, non-seulement parce que c'est le plus gros de tous les animaux que l'on connoît, mais encore parce que ceux qui sont nés dans cette Isle, sont tellement supérieurs à ceux qu'on trouve dans les autres parties des Indes, que les Cingaleses disent qu'ils sont adorés à cause de leur

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

excellence, par les autres animaux de leur espece. Ils vivent d'herbes vertes & de feuilles de figuier, de cocotier, de palmier sauvage, & mangent quelquefois aussi l'arecca & la canne de sucre. Dans une certaine saison de l'année, une huile qui sort de la tête des plus vieux de ces animaux, leur cause une espece de folie si dangereuse, que ceux qui les conduisent sont fort heureux quand ils ne deviennent pas la victime de leur fureur. Il y a une si grande quantité de ces animaux dans toute l'Isle, qu'il n'est pas sûr d'y voyager sans être bien accompagné, & sans avoir quelque tambour ou autre instrument propre à les effrayer. Le temps où ils sont le plus à craindre est aux approches de la nuit, parce que c'est alors qu'ils vont chercher leur proie; & s'il arrive que les Porteurs conduisent un Voyageur sur leur passage, il y a tout à craindre pour sa vie, parce que ces gens naturellement poltrons, abandonnent la litiere & prennent la fuite, quoique les Eléphants passent quelquefois sans faire aucun mal, mais ces exemples sont très-rares. On peut prendre

les jeunes en ſuivant la piſte des vieux; mais la maniere la plus ordinaire, eſt de couper une longue allée dans quelque partie du bois qu'ils habitent, d'y planter des pieux & d'y creuſer des foſſes profondes, que l'on couvre légérement avec des claies & de la terre: on cherche enſuite l'Eléphant, on le chaſſe vers cet endroit, en battant des tambours & en jettant des feux ſauvages jusqu'à ce qu'il ſoit conduit dans le ſentier. Alors il tombe dans les foſſes, où les Chaſſeurs l'attachent avec des chaînes & des cordes, pour s'en rendre maîtres. Quelques-uns de ces animaux ſont ſi ruſés, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſurprendre par cette méthode: ils examinent ſoigneuſement avec leurs trompes tout ce qu'ils rencontrent, & s'il y a un trou dans le chemin, ils ne manquent pas de le découvrir.

Maniere de les apprivoiſer.

Quand on a pris un Eléphant ſauvage, on l'attache entre deux apprivoiſés, & ſix hommes ſe préſentent devant lui avec des torches allumées qu'ils portent attachées à des demi-piques, parce que ces animaux craignent particulierement le feu. On

lui présente de la nourriture, qui est du riz bouilli & du foin, ou du sucre brut, & s'il est obstiné à ne vouloir pas manger, les Eléphants apprivoisés, le battent avec leurs trompes, jusqu'à ce qu'il se soit soumis. On prétend que l'Eléphant ne se joint jamais à sa femelle quand il est apprivoisé, quoiqu'il vienne quelquefois en rut, ce qui le rend très-dangereux. Quand la femelle est en chaleur, elle fait une espece de lit d'herbes & de broussailles, de quatre à cinq pieds d'épaisseur, & elle appelle le mâle par un cri particulier. A Ceylan, on prend quelquefois des mâles, en mettant une femelle apprivoisée sur leur passage.

Il est difficile de déterminer au juste le temps de la vie de cet animal; mais on pense qu'il parvient à l'âge de deux ou trois cents ans. Son corps, pesant, grossier & mal formé, est ordinairement de couleur brune, & les blancs sont très-rares à trouver. Ils ont les yeux petits comme ceux d'un cochon, & derriere les oreilles, qui sont très-closes, ils ont une peau tendre, où les blessures sont mortelles, de même que celles de la

trompe, quand elles ont de la profondeur. Cette partie de l'animal est forte, dure & creuse; elle descend jusqu'à terre; s'ouvre & se ferme par le secours de petites caruncules, avec tant de justesse, qu'ils peuvent prendre une épingle, ou un grain de millet. C'est par cette trompe qu'ils portent à leur bouche tout ce qu'ils mangent & boivent. De chaque côté de leur mâchoire inférieure, est une dent qui a chez les mâles, six à sept pieds de longueur, au lieu que celles des femelles n'ont pas plus d'un pied: c'est entre ces dents, que la trompe est placée.

L'Eléphant est naturellement sauvage, & ne peut être pris que par la chasse: il arrive quelquefois que la perte de la liberté, le jette dans une profonde mélancolie, qui le fait tomber dans un état de langueur, faute de subsistance. Il n'y a d'autre moyen de le tirer de cet engourdissement, que par le secours de la musique, qui dissipe son chagrin, le rappelle à la vie, & le détermine enfin à prendre la nourriture.

Histoires au sujet des Eléphants.

On rapporte diverses histoires de la sagacité & de la fidélité de l'Elé-

phant, qu'on estime beaucoup pour son courage à la guerre, & qui est d'une grande docilité. A la vûe du sang, dont cet animal a la plus grande horreur, & au son de la trompette, l'Eléphant discipliné, se jette dans la mêlée, avec tant de force & de rapidité, qu'il répand la terreur & la mort dans tout ce qui l'environne. Les meilleurs chevaux prennent la fuite à son approche, & il n'est pas au pouvoir du plus habile Cavalier, de les forcer d'en soutenir le choc. Ce fut par le secours d'un Eléphant, que César remporta la victoire la plus signalée sur les Gaulois. Les Siriens & les Perses, dûrent leur conquêtes à ces animaux, & ce fut par ces Nations, que les Romains en connurent l'utilité, dont ils tirerênt depuis, si grands avantages. S'il arrive que l'Eléphant soit repoussé, il se tourne contre son maître, & il n'est plus possible de le faire revenir à la charge.

La douceur de cet animal est très-remarquable, & s'il se rencontre au milieu d'un troupeau de moutons, il range doucement avec sa trompe, ceux qui se trouvent sur son passage,

crainte de les écraser sous ses pieds. Il est arrivé quelquefois que lorsqu'on en a lâchés sur des criminels pour les détruire, au lieu d'attaquer les victimes qu'on avoit attachées à des poteaux, ils ont tourné leur fureur contre ceux qui les y excitoient, comme pour refuser d'être les instruments de la cruauté. Malgré cette douceur, on remarque souvent qu'ils conservent un sentiment implacable de vengeance.

Vengeance des Eléphants.

Navaretta, dans le sixieme livre de son Histoire de la Chine, en rapporte un exemple. Il dit qu'en 1658, pendant qu'il étoit à Macassar, il vit un Eléphant appartenant au Roi, qui passoit paisiblement par les rues avec son Conducteur sur le dos; mais que rencontrant par hasard, une place où des noix de coco étoient exposées en vente, il en avoit pris une dans sa trompe, avec laquelle il avoit frappé le Conducteur à la tête, jusqu'à ce qu'il fut tombé mort à terre. On chercha la raison de cette cruauté, & l'on apprit que ce même homme, quelques jours avant, avoit jetté une noix assez grosse à la tête de l'Eléphant pour la

casser, ce qui avoit excité le ressentiment de l'animal, & l'avoit porté à en tirer une aussi terrible vengeance. Quelque doux que soit un Eléphant, il devient dans une espece de folie quand il est en rut, & il est alors si dangereux, qu'il tue tout ce qu'il trouve en son chemin; mais quand ce temps est passé, il se frappe & s'écorche quelquefois lui-même, presque jusqu'à en mourir, ce qu'on attribue au chagrin d'avoir tué quelque animal pour lequel il avoit pris de l'affection.

Modestie de l'Eléphant.

On rapporte divers exemples de la modestie de l'Eléphant: L'Histoire Romaine atteste que du temps de l'Empereur Titus Vespasien, un de ces animaux jetta un habillement sur un Amant & une Maîtresse qui s'embrassoient, comme s'il eût voulu les réprimander de ce qu'ils manquoient à la réserve & à la décence. On dit que la nouvelle Maîtresse d'un Indien qui avoit tué sa femme, fut portée par un Eléphant, à l'endroit où le corps étoit enterré; qu'il le découvrit avec sa trompe, & montra les marques de a violence de l'Indien, comme pour faire voir à cette femme

le danger qu'elle couroit, & le sort qu'elle devoit attendre, si son Amant se lassoit d'elle, après quoi il recouvrit le corps de terre, & la laissa aller librement.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

Son usage en médecine.

Dans toutes les Indes, mais particulierement à la Chine, on fait usage de toutes les parties de cet animal, pour des médicaments. On en fait bouillir la chair, & l'on donne le bouillon pour les cours de ventre; on en fait griller pour prévénir les incontinences d'urine: le fiel est bon pour les yeux, & corrige la mauvaise haleine. L'humeur des yeux, mélée avec du lait, passe pour un excellent ophtalmique: les os mis en poudre & appliqués dans le creux de l'estomach, sont très bons contre les douleurs de cette partie, & la peau brûlée, jusqu'à être réduite en cendre & mélée avec de l'huile, est très-utile pour les blessures récentes.

On mesure l'Eléphant depuis l'ongle d'un des pieds de devant, jusqu'au haut de l'épaule, & pour chaque coudée d'un pied & demi, le prix commun est de cent livres monnoie d'Angleterre, ce qui revient à peu près à deux milles deux cents

Description de Ceylan, Chap. IV.

cinquante livres argent de France ; mais l'Eléphant de Ceylan se paye au quadruple, les plus grands ont neuf coudées, ou treize pieds & demi de hauteur.

Les femelles portent leurs petits depuis seize mois jusqu'à dix-huit, & lorsqu'ils naissent, ils sont à peu près de la grosseur d'un veau de bonne taille. Ils n'acquierent leur grosseur naturelle, qu'à l'âge de cinquante ou soixante ans, & alors ils peuvent porter quatorze personnes, comme on le voit à la Cochin-Chine, où les tours qu'on met sur leur dos, servent de coches, parce que cet animal a le pas très égal & va aussi vîte qu'un cheval au grand trot. Les dents que l'Eléphant perd naturellement & qu'on trouve dans les bois, sont celles qui donnent la plus mauvaise espece d'ivoire : la meilleure, est celle qu'on tire de la bouche de l'animal aussi-tôt qu'il est tué, & celle qu'on en tire après sa mort naturelle, tient le milieu entre les deux.

Il est certain qu'aucun autre animal, ne paroît avoir un instinct aussi approchant de la raison humaine, que l'Eléphant. Il a le pas plus doux

&

& plus léger qu'un cheval, ce qui peut paroître étonnant, quoique très-certain, puisque quand il passe dans un endroit marécageux, on voit à peine un léger mouvement sur la surface, au lieu qu'un cheval, dans le même endroit, fait tout trembler visiblement aux environs. Quand l'Eléphant boit, il remue toute la boue qui est au fond de l'eau, afin d'attirer en même-temps le gravier & les petites pierres qui lui aident à digérer sa nourriture, comme font les oies, les canards & quelques autres oiseaux: il est très-sujet aux coliques & aux indigestions.

Le Tigre.

Le Tigre est aussi commun que l'éléphant, dans les bois de Ceylan: cet animal est particulier aux Indes, & quoiqu'on trouve en Amérique une bête un peu plus petite qui lui ressemble, il est très-douteux que ce soit la même espece. Le Tigre est plus grand que le léopard, sa peau, qui est une fourure de prix, sert à faire des caparaçons de chevaux, des couvertures de lit, des doublures d'habits & des garnitures de palanquins. Elle est couverte de taches jaunes, entourées de poils noirs,

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

couts & du plus beau lustre. Les yeux du Tigre sont brillants & d'un éclat étonnant, il a le col court & fort, les griffes & les dents extrêmement aiguës, & cet animal est aussi léger que courageux. On en distingue de trois especes; le plus gros, est le Tigre royal, dont la peau qui a six pieds de long, est bien connue & sert à faire des couvertures de lit. Ceux de la seconde espece, qui est la plus commune, ont à peu près la taille d'un veau; ils sont actifs, légers & très-cruels. Le Tigre de la troisieme & derniere espece, n'a guere plus de grosseur qu'un chat sauvage; il est très-dangereux & pousse un heurlement affreux, qui ressemble assez au meuglement d'un veau. Au contraire du lion, qui ne mange jamais un animal à moins qu'il ne soit mort; le Tigre attaque toujours celui qu'il trouve vivant, & il le déchire en pieces; mais il ne s'arrête jamais à ce qui est privé de vie, comme la carcasse d'un cheval ou d'un mouton. S'il tombe malheureusement sur un troupeau, il y fait un dégât presque incroyable, parce qu'il mange rarement la chair, & se

contente de ſuccer le ſang; enſorte qu'on a vu un Tigre, une Tigreſſe & deux petits, détruire en une nuit plus de cent moutons. Dans les pays couverts, ils ſe cachent derriere les haies, d'où ils ſe jettent ſur les hommes ou ſur les animaux, les prennent par le milieu du corps, & les entraînent dans leur repaire, où ils les déchirent en pieces & les dévorent. Ceux qui ont mangé de la chair de Tigre, l'ont trouvée très-délicate & d'un goût plus flatteur que celui du veau, particulierement quand l'animal eſt jeune. On prétend que les chiens & les Tigres s'accouplent : Diodore de Sicile, aſſure qu'un Roi Indien fit préſent à Alexandre le Grand, de quelques animaux nés de pareille conjonction. Il dit qu'ils étoient fort & courageux, avec toute la docilité du chien, & que quatre d'entre eux vainquirent facilement un lion. Pluſieurs Ecrivains prétendent, mais je ne voudrois pas l'affirmer, que ſi un Tigre rencontre un homme noir & un blanc qui ſoit enſemble, il paſſera le dernier ſans l'attaquer & déchirera le premier, peut-être parce qu'il eſt plus accoutumé

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. IV.

à faire sa proie des noirs que des blancs. Voici quelle est la méthode que suivent ordinairement les Chasseurs pour les prendre : le plus hardi de la compagnie, lorsqu'on a découvert où une Tigresse a mis bas, lui enleve ses petits en son absence, & prend la fuite : quand la mere revient & qu'elle trouve qu'on a emporté ses enfants, elle se met sur la piste des Chasseurs, parce qu'elle a l'odorat extrêmement subtil ; mais on l'arrête, en laissant tomber un des petits ; qu'elle prend aussi-tôt pour le mettre en sûreté dans son repaire, ce qui donne le temps au Chasseur d'emporter les autres.

Walter Schouten, Ecrivain Hollandois, très-véridique, assure que le Tigre saisit & emporte un homme des plus forts, avec autant de facilité, qu'un chat se rend maître d'une souris. Quand il se jette sur quelqu'un, il lui enfonce ses griffes dans les épaules, lui brise les côtes avec ses dents, & à peine peut-on distinguer l'instant de l'attaque de celui de la destruction de sa victime.

Autres Animaux de Ceylan.

On trouve aussi dans l'isle de Ceylan, une grande quantité de chevaux,

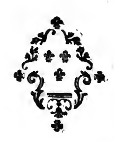
dont les premiers ont été apportés par les Portugais, & y ont multiplié prodigieusement. On y voit aussi des vaches, des taureaux, des élans, des moutons, des cerfs, des chevres, des sangliers privés & sauvages, des lievres, des perdrix, des paons & des buffles, qui y sont en si grand nombre, qu'on en trouve quelquefois jusqu'à cent, qui paissent ensemble. On se sert en Europe de ces animaux, qui sont à peu près de la grosseur d'un bœuf, pour le labour & pour le tirage; mais comme ils sont difficiles à dompter, on leur met un anneau de fer au nez, pour les guider plus aisément.

Le Chacal.

Le Chacal est un animal qui se rassemble en troupes près des grands chemins, vers le soir: il a un cri effrayant & aigre, & attaque volontiers ceux qui ont le malheur de passer près de lui. Ils sont très friands de chair humaine, & si âpres, qu'ils déterrent les morts pour les dévorer, ce qui oblige à mettre une grande pierre sur l'endroit où l'on a inhumé quelque corps, afin de le garantir de leurs insultes. On les chasse avec des lévriers, mais il est rare de les

prendre, parce qu'ils pissent ordinairement en fuyant, & que leur urine donne une odeur si forte au terrein où ils l'ont répandue, que les chiens ne peuvent la supporter.

Les Médecins de Ceylan, ordonnent la chair de Chacal, comme un très-bon remede contre la consomption, & en effet, elle réussit assez bien. Les habitants de Malabar, donnent à cet animal, le nom de Adiviis. Il a la figure du renard & sa queue est parfaitement semblable à celle de cet animal. Notre Auteur vit un léopard à Ceylan, mais il n'y a jamais trouvé de rhinoceros.



CHAPITRE V.

Des diverses especes d'Oiseaux particuliers à l'isle de Ceylan; des Insectes & des différentes sortes de Poissons de cette Isle : Description du Crocodille : Serpents d'une grosseur extraordinaire, leur familiarité : Différents moyens de se guérir de leurs piqures : Hardiesse étonnante d'un Soldat Hollandois : De l'ambre gris ; de la nature & de la valeur de cette production : Coup d'œil sur la pêche des perles de Ceylan : De la maniere dont les Pêcheurs tirent le corail ; des propriétés & des especes de cette plante marine.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

Oiseaux de Ceylan.

IL y a dans l'isle de Ceylan, des Oiseaux de beaucoup d'especes différentes, dont quelques-unes sont particulieres au pays. Du nombre des derniers, sont ceux nommés Minhotos, grands destructeurs de volailles. On y trouve aussi des chouettes, dont le cri est des plus hideux; & d'autres oiseaux, dont les nids sont suspendus aux branches des

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

arbres, comme des hamacs. Entre les oiseaux chantants, on y distingue le rossignol & l'allouette : on y voit une grande quantité de mauves, de becassines d'eau, de perroquets des plus belles couleurs, de tourterelles, de pigeons, de perdrix, de chauve-souris, d'hirondelles, de paons, d'oies, de hérons & de canards, tant privés que sauvages. On y trouve encore des abeilles, des vers luisants, des cousins, & des sauterelles. Pendant le jour, les toits des maisons sont couverts de corneilles qui se retirent en bande le soir dans les bois. Elles sont si vigilantes, qu'il n'est pas possible d'en surprendre aucune, si ce n'est par quelque embûche ; & s'il arrive qu'on en prenne une, les autres chantent sa perte par le croassement le plus glapissant qu'on puisse imaginer.

Des Poissons.

Entre les Poissons de Ceylan, on distingue les plies, les écrevisses de mer, les brochets, les martin-pêcheurs, les écrevisses d'eau douce, les merlus, les haddots, les requins, les éperlans, les veaux marins, les huîtres, les chevrettes, les chauves-souris de mer, les gallions, les bo-

nites, les ſardines, les dorades, ceux que l'Auteur Anglois nomme cacaps & corquados, ainſi que pluſieurs autres eſpeces, outre le crocodile & le porc-épic, qui ſont des animaux amphibies. Le porc-épic eſt auſſi connu ſous le nom de cochon de mer; quand il eſt ſur terre, il ſe nourrit des herbes qui croiſſent au bord de l'eau: les dents du porc-épic ſont très-aiguës, & la chair en eſt très-bonne à manger: les femelles ont des mamelles avec du lait.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

Le Crocodile ou Alligator, eſt un animal amphibie, de l'eſpece du lézard; dans l'iſle de Ceylan, il eſt rare qu'il excéde la longueur de dix-huit pieds; mais dans les autres parties de l'Inde, on en trouve qui ont juſqu'à trente pieds de long. Ces animaux ont quatre pieds, avec des griffes crochues, & ne peuvent être bleſſés que ſous le ventre & aux yeux, parce que leur peau eſt couverte dans tous les autres endroits, d'écailles à l'épreuve du mouſquet. Ils n'ont pas de jointures à l'épine du dos, ce qui les empêche de ſe tourner avec vîteſſe; auſſi un homme qui veut les éviter, le peut aiſément,

Le Crocodile.

en tournant & revenant en arriere.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

Quelques Naturalistes prétendent qu'on tire de la tête de cet animal, une pierre, qui, réduite en poudre, est excellente contre la gravelle, ainsi que les os du requin. Les dents du crocodile sont fortes & aiguës, & se placent les unes entre les autres: il ne remue que la mâchoire supérieure, & n'a point de langue. On dit qu'il porte une espece de musc; & en effet, il répand une odeur de parfum dans les endroits où il s'arrête. Cet animal est très-subtil, & fait paroître beaucoup d'adresse pour surprendre sa proie. Il se cache souvent dans les roseaux, près le bord des rivieres, où les hommes vont se laver, ou remplir leurs vases: les saisit tout-à-coup par le bras ou par la jambe, & les entraîne sous les eaux, où il les dévore. On remarque cependant que le Crocodile est poltron, quoiqu'il soit extrêmement cruel; on a vu souvent des éléphants se baigner impunément près des repaires de crocodiles, qui vraisemblablement, n'osoient les attaquer à cause de leur taille monstrueuse. Le Crocodile nage souvent

à la surface de l'eau, tellement replié sur lui-même, qu'on le prendroit pour une souche de bois, jusqu'à ce qu'il soit près de sa proie, sur laquelle il se jette tout-à-coup, avec la vîtesse d'une fleche qui part de l'arc.

La chair du jeune Crocodile est un mets délicieux pour les Chinois, & ils tirent de cet animal, une graisse blanche, qu'on dit très-bonne contre les humeurs amassées dans le corps. Si les marais & les étangs où il se retire, viennent à être desséchés, le Crocodile se fait un trou dans la terre, & y demeure jusqu'au retour de l'eau.

Des Serpents

L'isle de Ceylan est infestée d'une multitude de Serpents de diverses especes; & les amphibies particulierement, sont d'une grandeur excessive, ayant depuis vingt-quatre jusqu'à trente pieds de long, & quinze de tour, avec des gosiers assez larges pour pouvoir engloutir un cerf tout entier. Les Naturels les tuent sur le rivage quand ils s'y endorment, & ils en estiment la chair comme une très-bonne nourriture. Quelques Ecrivains disent que ces Serpents nagent long-temps autour des vais-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

ſeaux, où ils attendent que quelqu'un des hommes ſe baigne, pour en faire leur proie.

Le ſerpent qu'on nomme ratchaſſeur, eſt fort gros, mais il n'eſt pas venimeux: on en voit ſouvent ſur les toits des maiſons. Ceux qu'on appelle cobras, ſont très-dangereux; & pendant que notre Auteur étoit à Ceylan, ils y tuerent pluſieurs perſonnes: cependant celui qui en eſt bleſſé, peut être guéri par l'application faite à propos, de la pierre de ſerpent. Nous avons trouvé, après d'exactes recherches, que cette prétendue pierre n'eſt autre choſe qu'un mélange de différentes herbes réduites en cendres & amalgamées avec une eſpece de terre particuliere, dont on forme une pâte, qu'on met par morceaux, de la forme & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. On la laiſſe enſuite ſécher, elle ſe durcit au point d'avoir la conſiſtance d'une pierre, & tout ce qu'on dit dans le pays, comme nous l'avons rapporté ſur la liqueur qu'on fait couler de la téte du ſerpent pour la former, eſt entierement fabuleux. La place où le ſerpent a fait ſa piquure, doit être

piquée de nouveau avec une épingle pour en faire sortir du sang; alors on y applique immédiatement la pierre, qui s'y attache fortement, jusqu'à ce qu'elle en ait attiré tout le venin, après quoi elle tombe d'elle-même; si l'on n'a pas le soin de la mettre ensuite dans un vase, avec du lait de vache ou de femme, pour y dégorger le poison qu'elle a tiré, elle se fend & se brise en morceaux, au lieu qu'en prenant cette précaution, elle y décharge tout le venin, qu'on reconnoît à la couleur verte qu'il communique au lait où l'on a plongé la pierre.

Multitude de ces animaux.

En l'année 1666, un Chirurgien nommé Albert Van Lamburgen devint aveugle, à Ceylan, par une piquure de serpent, & il recouvra la vûe peu de temps après; mais je n'ai pû savoir par quel remede. Un homme qui travailloit sur le toit d'une Eglise, fut vers le même temps piqué à mort, par un serpent qui s'étoit caché sous des feuilles. Baldæus rapporte qu'il vit un jour deux serpents entrelassés sous le mur de la même Eglise, où ils se jouoient, & qu'un Soldat les mit tous les deux

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

en pieces. Ils étoient alors si familiers, que dans la saison pluvieuse, ils traversoient les maisons sans crainte, passoient sur les lits, & même touchoient quelquefois de leurs queues, ceux qui y étoient couchés, sans en être intimidés. Les Idolâtres de cette Isle, leur rendent des honneurs divins, & ne veulent pas souffrir qu'on les tue, mais ils les nourrissent, afin qu'ils ne leur fassent point de mal. Ils les regardent comme leurs domestiques, & il n'y a presque pas de maison parmi eux qui n'ait sa couvée de serpents.

Ceux qui sont mordus par un serpent, & qui ne peuvent se procurer assez promptement le pietra de cobra, ou pierre de serpent, peuvent être soulagés en tenant près de la plaie, un charbon allumé, qui tire le venin par degrés, sans beaucoup d'incommodité pour le malade; mais il faut avoir soin à mesure qu'un charbon se réfroidit, d'en tenir un autre bien allumé, tout prêt pour y succéder. On doit aussi lier bien ferme la partie affligée au-dessus & au-dessous de la piquure, pour empêcher le venin de s'étendre. Ceux qui

voyagent aux Indes Orientales, ne doivent jamais manquer d'emporter avec eux, du mithridate, du baume du Pérou, de la thériaque, de l'orviétan, de la rue, du ſcordium, de l'angélique, & d'autres cordiaux & antidotes. Il faut auſſi obſerver des dietes rafraîchiſſantes & ſe baigner ſouvent, mais la ſaignée & les purgations ſont dangereuſes. On applique encore aux piquures de la ſalive, de la peau de limon ou de citron, fraîchement cueillis des arbres, tous remedes qui ſont excellents, comme auſſi de faire un cataplaſme de la tête du ſerpent qui a communiqué le venin.

Gens qui apprivoiſent les ſerpents.

On trouve non-ſeulement dans l'iſle de Ceylan, mais auſſi dans les autres parties des Indes Orientales, une eſpece de Charlatans, qui font un commerce d'apprivoiſer les ſerpents; ce qu'ils prétendent être l'effet de certains enchantements. Ils en portent comme en parade, les font arrêter à leur commandement, & les obligent de danſer au ſon de leurs chanſons groſſieres. Du temps de Baldæus, il y avoit dans la garniſon de Jafnapatnam, un Soldat né dans la

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

haute Allemagne, que l'on connoiſſoit ſous le nom de preneur de ſerpents : il fut envoyé par le Gouverneur du Coromandel, pour prendre un de ceux que les Portugais nomment cobra, s'approcha de l'animal, en tenant d'une main ſon chapeau devant ſon viſage, le prit de l'autre ſans en recevoir aucune incommodité, & le mit dans ſon havre-ſac. Il le mena depuis par-tout avec lui comme un agneau, & même le faiſoit coucher à ſes côtés; mais il ne voulut pas déclarer d'où lui venoit cette vertu. Il dit ſeulement qu'il portoit toujours ſur ſoi, la tête & le cœur d'un ſerpent, ce qui pouvoit beaucoup y contribuer, & que pour le reſte, il n'y avoit rien de ſurnaturel. Cette Iſle abonde auſſi en inſectes, tels que des mille-pieds, qui ont quelquefois ſix à ſept pouces de long, de très-groſſes araignées, des ſcorpions, des grenouilles, des tortues & des crapauds.

Commerce du pays.

L'uſage du criſtal n'eſt pas inconnu dans ce pays. Les marchandiſes ſur leſquelles les Européens font le plus de profit, font toutes les eſpeces de ſoieries colorées, les velours & les

autres étoffes, les bonnets rouges, les toiles de coton peintes, les vases de porcelaine, l'opium, le quinquina ou racine de la Chine, le camphre, le musc, le bois de sandal, les bouteilles de verre, les miroirs à bordures dorées, le soufre, le salpêtre, l'étain, le plomb & le cuivre. Ceylan produit des grains en aussi grande quantité & aussi variés que tout autre pays du monde : non-seulement on y recueille de cinq différentes especes de riz qui mûrissent successivement ; mais il y croît aussi de huit autres sortes de grains, qui servent, ou à faire du pain, ou à extraire de l'huile.

De l'Ambre gris.

Le rivage de la mer abonde en Ambre gris, dont on ne peut exactement déterminer la génération, ni connoître d'où il vient. Il est jetté à terre par les vagues, & on le trouve ordinairement après les forts temps, en morceaux ronds, d'une couleur blanche tirant sur le bleu. Les gens qui vont le chercher au clair de la lune, sont montés sur des chameaux dressés à cet usage, & qui se baissent quand ils sont près d'un morceau d'ambre, pour que ceux qui les

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

montent, puissent le ramasser. On en trouve de blanc & de noir, mais il n'est pas à beaucoup près si précieux que l'autre, qu'on nomme quelquefois Ambre du renard, parce que ces animaux l'avalent & le rejettent sans aucune autre altération que d'avoir perdu très-peu de son odeur. Pour en éprouver la bonté, on en met quelques petites parcelles sur un couteau très-chaud, où il doit non-seulement se fondre & couler comme la cire, mais s'évaporer entierement, sans qu'il en reste aucune partie. Monsieur Rocheford, dans son Histoire Naturelle des Isles de l'Amérique, dit que l'Ambre gris nouvellement jetté sur le rivage, a une odeur de lard rance, qui attire les oiseaux de proie : qu'on y voit souvent des marques du bec de ces oiseaux, & que c'est une preuve de bonté. Quelques-uns croyent que c'est un végétal, qui croît au fond de la mer, & qui en est détaché par les tempêtes. Les sentiments sont très-partagés sur cette substance ; mais il est certain qu'elle étoit totalement inconnue à Hippocrate, à Dioscoride & à Galien.

Il y a un poisson de l'espece des baleines, nommé tal, qui avale l'ambre gris, quand il nage en gros morceaux sur la surface de la mer; mais comme il ne peut le digérer, il en meurt quelque temps après, & ceux qui sont accoutumés à cette sorte de pêche, vont dans leurs barques aussi-tôt qu'ils apperçoivent la carçasse de ce poisson sur les eaux; ils lui enfoncent leurs harpons, l'amenent au rivage, lui fendent le dos, & retirent l'ambre du corps; mais celui qui est tombé jusques dans les intestins, y contracte une mauvaise odeur qui lui ôte tout son prix. Les Droguistes de Bagdad & de Balsora, vendent assez cher les os de ce poisson, dont l'épine du dos sert à faire des sieges, & dont on employe les côtes, dans quelques bâtiments Indiens.

De la pêche des Perles.

La pêche des Perles de Ceylan, est un commerce très-avantageux. Il y a trois autres pêcheries de la même nature, outre celle de cette côte: la premiere, dans le Golphe Persique; la seconde, sur la côte opposée à Catifa, dans l'Arabie-heureuse, & la troisieme au Japon:

& quelquefois autour du col, un pannier où ils mettent les huîtres à mesure qu'ils les prennent, & autour du même bras, ils ont aussi une corde qui leur sert à faire connoître aux gens de la barque d'où ils sont descendus, quand ils ont besoin d'être retirés. Ces Pêcheurs courent de très-grands risques, non-seulement de la part des serpents d'eau & des crocodiles, mais encore de celle de plusieurs autres monstres, très-avides du sang humain. Il arrive assez souvent que des gens qui n'ont aucun droit dans un terrein très-riche en huîtres, jettent dans la mer, des drogues que ces animaux ont en horreur, & dont l'approche les fait passer à quelque autre endroit de la côte, où ils les suivent, en font la pêche, & deviennent très-riches par ce moyen.

Depuis plusieurs années, on a établi des pêches de perles en quelques endroits des Indes Occidentales, mais celles d'Orient sont toujours, sans comparaison, les plus estimées.

Du Corail.

Le Corail est aussi une production de la mer des environs de Ceylan,

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. V.

& l'on en fait beaucoup plus d'estime dans les autres parties du monde qu'en Europe. Au Japon, particulierement, on le vend un très-haut prix, & une piece de Corail, d'une bonne grosseur, sans défaut, rapportera plus d'argent qu'un Européen raisonnable, n'oseroit en demander. Les Naturalistes conviennent en général, que le Corail est une plante marine, qui croît au fond des eaux (*), & qui pousse quelquefois des branches de six à sept pieds de longueur. On en trouve qui sont variées de rouge, de noir, de blanc & d'autres couleurs, & par les examens qu'on a faits des accroissements de cette plante, on a reconnu qu'elle passe par ces différentes couleurs jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement mûre, & alors elle devient d'un très-beau rouge.

Le Corail est tellement imprégné

(*) Les Naturalistes d'aujourd'hui, pensent différemment de ceux du temps de M. Baldæus. Depuis les découvertes de M. Peissonol, on pense que les Coraux sont des productions d'insectes, des especes de cellules formées par des polypes, de même que les madrépores, les litophytes, les éponges. *Voyez le Dictionnaire d'Histoire Naturelle, de M. de Bomare, au mot Corail.*

de vase, quand on le tire de la mer, qu'avant d'en pouvoir déterminer la beauté, il faut qu'il soit bien poli: le rouge & le blanc sont les especes qu'on estime le plus. On prétend que le Corail acquiert un rouge plus brillant, quand il est gardé par un homme que par une femme, que la couleur en pâlit quand il est entre les mains d'une personne infirme, & que le déclin de cette couleur annonce l'approche de quelque grande maladie. Les Anciens croyoient qu'il préservoit de la foudre, les maisons où l'on en gardoit, qu'il garantissoit des mauvais génies, & qu'il étoit efficace pour arrêter les hémoragies. On peut lui ôter la couleur rouge & le faire devenir d'un très-beau blanc, en le mettant en poudre & en le faisant infuser ensuite un jour ou deux dans du jus de citron. Lorsque la couleur rouge en est affoiblie, on peut la rétablir, en le tenant quelque temps au-dessus d'une épaisse fumée, & le couvrant ensuite avec de la graine de moutarde, ou en le frottant avec un linge doux. Le Corail n'est pas particulier à la côte de Ceylan: on en trouve sur celle

de Sicile, près de Trépano, mais ce dernier eſt petit & mal coloré, de même que celui des côtes de Catalogne, de Majorque & de Corſe. Quelques gens s'imaginent qu'il y en a des forêts entieres au fond de la mer rouge; mais qu'on n'en peut trouver autre part dans le grand Océan, ni à quarante milles de diſtance des côtes. Les barques qu'on employe à cette pêche, ne s'écartent jamais du rivage, & elles ſont ſi légeres à la courſe, qu'il n'eſt preſque pas poſſible à une gallere de les atteindre. Le temps de la pêche du Corail, eſt depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Juillet. Dans les parties ſeptentrionales des Etats du Grand Mogol, & même dans toute l'Aſie, les gens du commun le portent en colliers & en bracelets.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Premiere découverte de l'isle de Ceylan : Bonne fortune d'un Marinier Chinois : Détail plus circonstancié de la Famille Royale, quand les Portugais y arriverent : Disputes entre Singa Adascyn & Lamantia : Le dernier est trahi & mis cruellement à mort : Son fils est couronné Roi par le crédit des Portugais : Il est tué secrettement par son frere Dom Juan, qui monte sur le trône : Mort de Synga Adascyn : Désintéressement d'un Prêtre : Janeir u andaar s'empare de la Royauté : Met Dom Juan en déroute, & est assassiné pour avoir voulu epouser la jeune Impératrice : Dom Juan se retrouve en état de faire tête aux Portugais : Il épouse Donna Catharina : Son regne, sa mort & son portrait.

L'Isle de Ceylan fut d'abord découverte par quelques Mariniers Chinois, qui firent naufrage sur la côte. Ils furent reçus avec hospitalité par les Habitants, & l'un de

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

Découverte De Ceylan.

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

ces Mariniers ayant dit que son Roi étoit fils du soleil, fut choisi par le consentement du peuple, pour être leur Monarque. Cette élection leur servit non-seulement à appaiser quelques dissentions qui régnoient depuis long-temps parmi eux, mais encore à marquer leur respect pour le soleil, qu'ils adorent, ainsi que le peuple du Malabar. La race actuelle des Rois de Ceylan, se dit descendue du soleil d'or, & prend le titre de Seigneur de ce soleil.

Succession des Rois de cette Isle.

De ce Roi étranger, qui se fit nommer le fils bien-aimé du soleil toujours en mouvement, descendit Sankauw Patr Mahadascyn, qui prit la qualité de Seigneur bien-aimé de toute l'Isle. Le bien-aimé Conquérant du lion, fut un de ses descendants, qui laissa deux fils, lesquels après une dispute très-opiniâtre & très-sanglante, partagerent entre eux le pays. Le Royaume de Candy fut la part du plus jeune, nommé Radgora Adascyn, le Roi bien-aimé, & le reste de l'Isle demeura sous la domination de son frere, appellé l'Œil-de-pomme du pays. Leur postérité n'étant pas encore d'accord, Raja

Singa Adafcyn, homme d'un grand courage & très-artificieux, quoiqu'il ne fût qu'un barbier dans fon origine, fe fit un chemin au trône, en perfuadant au peuple, qu'il étoit du fang royal, & foumit toute l'Ifle, après avoir fait périr tous les Grands de l'Etat.

Pendant que ce Prince nageoit dans des flots de fang, pour établir fon Gouvernement, les Portugais profitant de ces divifions inteftines, firent une invafion dans l'Ifle, fe rendirent maîtres des endroits les plus renommés pour la canelle, & en tranfporterent en Europe, une grande quantité, d'où ils retirerent des fommes immenfes. Raja Singa s'étant emparé de tous les tréfors qui appartenoient à la Famille Royale, & ayant chaffé le dernier Empereur, donna le Gouvernement d'une grande Province, à Vinne Lamantia, l'un des Favoris de fon Prédéceffeur. Lamantia fe fervit de fa puiffance pour fe révolter contre fon maître, & il fe fit proclamer Empereur, fous le nom de Libérateur de l'Empire. Après une guerre très-fanglante, la paix fut conclue entre lui & le Raja;

DESCRIPTION de Ceylan, Chap VI.

mais le dernier trouva moyen d'attirer Lamantia à sa Cour, avec son plus jeune fils, âgé seulement d'un an. Il les fit jetter dans une prison, & enterrer ensuite jusqu'aux aisselles, avec leurs principaux Partisans, après quoi on leur jetta des boules de bois à la tête, jusqu'à ce que leur cervelle fut répandue de toutes parts.

Une faction demande le secours des Portugais.

Après cette cruelle exécution, Raja Singa s'empara du Royaume de Candy, qui avoit appartenu à Lamantia, & le peuple parut satisfait du nouveau Gouvernement; mais le Raja s'étant rendu maître de la personne de l'Impératrice, pilla le pays, vendit un grand nombre des Habitants comme esclaves, & opprima ceux qui resterent, de la maniere la plus tyrannique. Cette conduite les porta à solliciter le secours des Portugais, dont Raja Adascyn étoit l'ennemi déclaré, & chez lesquels s'étoient retirés les deux fils de Lamantia, qui furent baptisés sous les noms de Dom Philippe & de Dom Juan.

Les deux Princes furent envoyés à Candi par les Portugais, avec des forces considérables : Dom Philippe

qui étoit l'aîné, fut proclamé Roi, & cette préférence irrita excessivement l'Ambitieux Dom Juan, contre cette nation. Il se défit bien-tôt de son frere par le poison, s'empara du trône, chassa les Portugais de Candi, & avec très-peu de troupes, remporta une victoire complette sur Raja Adascyn. Celui-ci s'entonça en fuyant, une épine dans le pied, & ne voulut pas souffrir qu'on pensât la plaie; la cangrene s'y mit, & le conduisit à la mort, comme il le désiroit.

Cruauté d'Adascyn.

Toutes les cruautés que ce Prince avoit commises, ne lui inspirerent jamais le plus léger remords, excepté celle d'avoir fait brûler quelques Prêtres de Waldowanse, parce qu'ils avoient refusé de déclarer que le crime de parricide, dont il s'étoit rendu coupable en plusieurs occasions, n'étoit qu'un péché véniel; cependant il épargna le Grand Prêtre. Il avoit proposé la même question à ceux de Paraynoydeyo, qui lui avoient répondu que Dieu étoit trop miséricordieux pour le damner entierement, & il les renvoya avec le titre d'amis du Roi. Quelques heures

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

avant sa mort, il marqua une grande douleur du meurtre de son frere, & le Grand Prêtre lui donna l'absolution de ce crime, sans vouloir accepter de très-beaux présents, qu'Adaicyn lui offrit par reconnoissance. Cet homme respectable mourut depuis à Candi, âgé de près de 120.

Avant la bataille où Raja Adascyn fut mis en déroute, il parut plongé dans une profonde mélancolie, & entierement découragé. On lui entendit crier, comme s'il eut prévu son malheureux sort, « Dom » Juan est un brave guerrier, le trône » sera la récompense de son courage. » Qu'est devenu Raja Singa Adas» cyn? Qu'est devenue cette fortune » à laquelle rien ne pouvoit résister? » Pourquoi ton courage est-il endor» mi? Pourquoi ton ambition est-elle » assoupie? Ta grandeur est-elle dé» truite? Hélas! je vois le fatal re» vers de la prospérité! La fortune » inconstante qui m'a toujours con» duit par la main, me tourne le » dos, & me laisse périr dans l'om» bre de l'adversité! O fortune! Que » t'a donc fait celui qui fut ton cher » favori? Que t'a donc fait Raga » Singa »?

Dom Juan croyoit que cette mort le rendroit paisible possesseur de toute l'Isle, sans avoir à craindre de Compétiteur, lorsque tout-à-coup, le Secrétaire d'Adascyn s'étant emparé de tous les trésors de son maître, qui étoient très-considérables, prit le titre de Roi, sous le nom de Janeira Wandaar. Il demanda l'appui des Portugais, qui lui envoyerent de Goa, un corps de troupes commandé par Pedro Copez de Souza; attaqua Dom Juan, près de la ville de Walane, le mit entierement en déroute, tua une grande partie de ses gens, & imprima tant de terreur au reste, que tout le pays se soumit à lui sans opposition, excepté le Dolleswage. Dom Juan, hors d'état de rallier ses troupes dispersées, se retira avec très-peu de suite dans les bois, où il demeura quelque temps sans autre nourriture que des herbes & des fruits sauvages.

Dom Juan est chassé du Trône.

Ce succès donna une autorité absolue aux Portugais, non-seulement sur Dom Juan, mais aussi sur leurs Alliés, & ils résolurent de disposer du trône de Ceylan, en faveur de Donna Catharina, Princesse du vrai

Les Portugais disposent de la Couronne.

DESCRIPTION. de Ceylan, Chap. VI.

sang royal, qui avoit été élevée à Manaar, dans la Religion Chrétienne. Les Naturels de Ceylan y consentirent; mais ils refuserent de reconnoître le Roi de Portugal pour leur Souverain, quoiqu'ils en fussent fortement pressés. Conformément à cette résolution, Donna Catharina fut conduite peu de temps après à Candi, où elle fut reçue par Dom Pedro Lopez & par une grande foule de peuple, qui lui marqua le respect le plus profond, en se prosternant devant elle, suivant la coutume du pays.

Cette Princesse fit une superbe entrée dans sa litiere, aux acclamations du peuple, & peu de jours après elle fut couronnée Impératrice, avec les solemnités d'usage. Il y eut alors plusieurs maisons brûlées en différents endroits de la ville, sans qu'on pût savoir qu'elle étoit l'origine de ces incendies : mais on découvrit enfin, que le feu y avoit été mis par Dom Juan, qui s'étoit déguisé en mendiant, dans l'intention de détruire la ville, & qui fut obligé de se réfugier dans le lieu de sa retraite, parce qu'on promit vingt mille écus

de récompenſe à celui qui le livreroit, mort ou vif. Les Portugais ayant alors la plus grande influence dans le pays, & n'étant plus troublés par les diſputes, ſe livrerent totalement à l'orgueil, à l'avarice & à l'inſolence, ce qui les rendit inſupportables aux Naturels de l'Iſle. Ils refuſerent de conſentir au mariage de Janeira Vandaar, avec l'Impératrice Donna Catharina, quoiqu'ils l'euſſent promis ſolemnellement, & le premier entra en compoſition avec Dom Juan, qui parcouroit le pays à la tête d'un petit parti. Ces deux Princes convinrent de chaſſer leurs oppreſſeurs, & de partager entre eux la domination de toute l'Iſle; mais le Général Portugais intercepta quelques lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement, & fit aſſaſſiner Janeira Vandaar en ſa préſence, avec un grand nombre de ſes partiſans, après l'avoir déſarmé, en lui demandant ſon épée, ſous prétexte d'en admirer la garde, qui étoit très-bien travailée & ornée de joyaux de prix.

Excellent jugement d'une jeune Reine.

Les Portugais firent de vains efforts pour juſtifier cette trahiſon aux yeux de l'Impératrice; quoique

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

cette Princeſſe n'eût que douze ans ; ſon eſprit & ſon jugement étoient beaucoup au-deſſus de ſon âge, & elle en fit paroître la juſteſſe, en obſervant que quoique Janeira fût un traître, il ne devoit pas être ainſi maſſacré lâchement ſans avoir été jugé ſuivant les loix. « Soyez aſſurez, leur » dit-elle, que telle couleur que vous » vouliez donner à cette action, elle » cauſera certainement votre ruine : » tous ceux qui apprendront que » vous avez ainſi fait périr votre » meilleur ami, vous maudiront, & » craindront que la derniere victime » de votre implacable vengeance, » ne ſoit celle que vous appellez au» jourd'hui Impératrice : mais trem» blez pour les ſuites d'un crime que » la Juſtice divine ne laiſſera pas im» puni ». Les paroles de cette Princeſſe parurent avoir la force d'un oracle, qui fut pleinement rempli, quand les Hollandois attaquerent les Portugais, & les chaſſerent de Botecalo, Columbo, Gale, Negumbo, & enfin de Jaſnapatnam.

Les Cingaleſes attaquent les Portugais.

Cette conduite perfide ruina entierement les affaires des Portugais : les Cingaleſes conçurent contre eux

une haine irréconciliable; chercherent Dom Juan, qui se présenta bientôt, & formerent en peu de temps une nombreuse armée sous ses ordres. Ils étoient tous déterminés à chasser ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans; mais les Portugais, intimidés par leur nombre & par leurs préparatifs, se retirerent de la ville de Candi dans le fort de Ganoor, & envoyerent à Columbo, demander du secours. Les Cingaleses, qui les suivoient de près, leur firent environ cinquante prisonniers, auxquels ils couperent le nez & les oreilles, après quoi ils les renvoyerent.

Dom Juan remonte sur le Trône.

La résolution des Cingaleses effraya tellement les Portugais, qu'ils se déterminerent à se retirer en un corps à Walare, & à mettre le feu dans tout le pays qu'ils abandonnoient. Dom Juan les poursuivit malgré tous ces obstacles, les atteignit, les attaqua quatre fois, & remporta enfin une victoire complette. Il détruisit leurs meilleurs soldats, s'empara d'un très-riche butin, outre le canon, les munitions & les armes; se rendit maître de l'Impératrice Donna Catharina, & fit aussi pri-

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

ſonnier, le Général Lopez, qui mourut trois jours après, de ſes bleſſures. Il laiſſa ſon fils à la garde de Dom Juan, qui le renvoya en sûreté à Columbo, ainſi qu'il l'avoit promis.

Il détruit la puiſſance des Portugais.

Dom Juan emporta d'aſſaut toutes les places où il y avoit garniſon Portugaiſe, paſſa leurs troupes au fil de l'épée, tout le pays ſe ſoumit à lui, & pluſieurs petits Princes qui avoient fait alliance avec ſon ennemi, allerent le trouver, avec des préſents conſidérables, pour lui faire leur ſoumiſſion. La premiere démarche qu'il fit enſuite, fut d'épouſer Donna Catharina, ce qui attacha à ſes intérêts le ſeul compétiteur qu'il pouvoit avoir au trône; après quoi il ſe fit bâtir un palais ou plutôt une citadelle, avec de bonnes fortifications, & obligea les priſonniers Portugais de travailler à cet ouvrage. Dom Juan fut alors paiſible poſſeſſeur de la Couronne, particulierement quand il eut défait une forte armée, envoyée contre lui, de Goa, ſous les ordres de Jeronimo d'Oviedo, qui n'échappa que difficillement à la captivité, ce qui affermit de plus en plus le pouvoir de Dom Juan.

Les Portugais étoient toujours en possession de Gale, & Dom Juan envoya contre eux, Dominique Core, chef très-vaillant, qui, après avoir reçu quelque affront au service des Portugais, fit couper le nez & les oreilles à quelques Moines, qui en avoient été la cause, & déserta. Les troupes Cingaleses qu'il commandoit furent défaites, on le fit prisonnier, il fut amené à Columbo, & on le mit secrettement à mort. Le Roi de Candi tira vengeance d'une conduite aussi basse, en faisant massacrer sans distinction, tous les Portugais qui tomberent entre ses mains, à l'exception de quelques-uns qu'il renvoya à Columbo, cruellement mutilés, en leur ordonnant de dire à leur Général, que Dom Juan vengoit ainsi la mort de Dominique Core, & qu'il traiteroit de même à l'avenir, tous les Portugais qui tomberoient entre ses mains, à moins qu'on ne mît immédiatement en liberté tous les Cingaleses prisonniers à Columbo.

Ce triste spectacle occasionna des mouvements très-dangéreux dans la garnison, & si le Général Oviedo n'eût été caché par quelques Moines,

Description de Ceylan, Chap. VI.

dans un Couvent, jusqu'à ce que la tempête fût appaisée, il auroit été la victime de ces troubles. Le traitement que les Portugais avoient fait à Dominique Core, n'empécha pas son frere Simon de se révolter en leur faveur : ils le firent Gouverneur d'une Province, & le marierent à une Portugaise de condition, qui, vraisemblablement, l'avoit porté à la révolte par l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Quoi qu'il en soit, cette Dame & un fils qu'il en eut, furent des gages assurés de sa fidélité pendant qu'il fit la guerre à son premier maître le Roi de Candi; mais soit par un reste de son ancienne amitié, soit que Simon détestât naturellement la trahison, il fit informer secretement ce Monarque d'un complot formé par les Portugais pour l'assassiner

Adresse d'un Espion.

Il y avoit à la Cour de Dom Juan, un homme nommé Emanuel Diaz, qui avoit été valet-de-pied du Général Lopez, & après sa mort, étoit demeuré de son propre choix à Candi. Il s'y étoit distingué par son esprit & par son adresse, étoit parvenu au rang de Gentilhomme, & avoit été revêtu d'une place de quel-

que confiance. Il fut chargé de se rendre à Columbo, sous prétexte de mécontentement à la Cour de Dom Juan, & de découvrir tout le complot formé contre ce Prince. Il exécuta sa commission avec la plus grande habileté ; fut reçu à Columbo à bras ouverts, & ne parlant que de vengeance contre Dom Juan, les Chefs de la conspiration le regarderent comme un homme propre à être chargé d'en conduire l'exécution. Cinq d'entre eux, dont le courage étoit éprouvé, le suivirent à Candi, où il feignit d'avoir obtenu le pardon de sa désertion, & leur fit entendre qu'il l'avoit accepté uniquement pour parvenir à la fin glorieuse de mettre à mort le tyran. Il introduisit à la Cour ses compagnons, qui furent tous faits prisonniers, parce que Dom Juan étoit exactement informé de toutes leurs démarches, & après une longue captivité, ils souffrirent la mort la plus cruelle. Les Portugais avoient fait avancer dans le voisinage un gros corps de troupes, par des routes détournées, elles se cacherent dans un bois, pour attendre le signal qu'on

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

avoit promis de leur donner quand le coup seroit porté, & il ne s'en seroit pas échappé un seul homme, s'ils n'avoient été informés par un Déserteur du véritable état des affaires; mais comme leur retraite fût extrémement précipitée, ils laisserent quelques armes & quelques munitions, avec tout leur bagage.

Les Hollandois veulent s'y introduire.

Quelque temps après cet événement, les Hollandois envoyerent une Ambassade à la Cour de Candi, où elle fut très-bien reçue. On renvoya les Ambassadeurs avec des présents considérables, après être convenus que les Etats Généraux aideroient les Naturels à chasser les Portugais, de Gale & des autres places. En conséquence de cette convention, Sebal de Weert, Vice-Amiral Hollandois, arriva sur la côte environ sept mois après, avec sept vaisseaux, & invita le Roi à se rendre à bord pour les visiter avant de commencer l'expédition. Le Monarque avoit appris l'intention que de Weert, étoit de l'arrêter prisonnier avec toute sa Cour, & de s'emparer de son pays, au lieu de l'aider contre ses ennemis, & il s'excusa poliment d'accepter l'in-

vitation, sous prétexte que sa présence immédiate à Candi, étoit absolument nécessaire, ne pouvant pas y laisser sa femme seule; mais il promit de faire marcher de cette ville une armée par terre, pour soutenir le siege de Gale, que de Weert devoit attaquer par mer.

Ce refus irrita de Weert, dont la sobriété ne faisoit pas la principale vertu; il déclara positivement, que si l'Empereur ne l'honoroit pas d'une visite à bord, il abandonneroit l'entreprise contre les Portugais; ajoutant, qu'il ne croyoit pas que les besoins de l'Impératrice fussent assez pressants pour que son mari ne la pût quitter. Cette insolente réponse irrita tellement Dom Juan, qu'il rompit brusquement toute conférence, & donna ordre à ceux qui l'accompagnoient d'arrêter de Weert prisonnier. Le Hollandois se voulut mettre en défense; mais il fut renversé d'un coup de cymeterre que lui porta un homme qui l'avoit saisi par ses long cheveux: tous ceux qui l'accompagnoient périrent avec lui, excepté un ou deux, qui s'échappèrent & gagnerent le rivage où ils se

DESCRIPTION de Ceylan, Chap. VI.

jetterent dans la mer, & nagerent jusqu'au Vaisseau.

Don Juan auroit été beaucoup plus satisfait s'il avoit pû se rendre maître de De Weert : mais comme cela n'avoit pas été possible, il fut content de sa mort; & pour faire voir aux Hollandois le peu de crainte qu'ils lui inspiroient, il écrivit en Portugais au nouveau Commandant de la Flotte, nommé Vibrands Van-Warvick, » celui qui boit du vin ne peut rien » faire de bien : Dieu manifeste sa » justice : si vous désirez la paix, » vous l'aurez, si vous désirez la » guerre, vous l'aurez ».

Mort de Dom Juan.

Ce vaillant Monarque fut quelque temps après saisi d'une fievre ardente ; on lui donna inutilement tous les remedes propres à étancher la soif : il mourut dans l'agonie la plus violente, laissant un fils nommé Mahastane Adascyn, & deux filles appellées Soria Mahadascyn, & Cathan Adascyn, qui tous trois étoient Enfants de l'Impératrice. Dom Juan étoit grand, bien proportionné, noir de visage, la parole dure, & l'air rustique; mais très-courageux & bon Commandant. Il

avoit amassé une grande quantité de joyaux, même après avoir fondé beaucoup de logements publics, fait fortifier plusieurs Places, & bâti des Palais. Il étoit très-exact dans les affaires du Gouvernement, ne pardonnoit aucun grand crime, & ne négligeoit jamais de récompenser les personnes qui s'étoient bien comportées dans quelque état que ce fût. Il étoit profond dans la politique, & exact observateur de sa parole. Il regardoit les Portugais avec un œil d'envie, & avoit pour eux une haine mortelle, qui n'étoit pas sans fondement. Il ne paroissoit attaché à aucune forme particulière de Religion, & permettoit à chacun de servir Dieu librement dans la sienne.

Fin du Tome Sixieme.

TABLE DES MATIERES

Du Tome Sixieme.

A

ABLE DE MER, poisson des Indes; sa description, 141.
Agra, Ville des Indes, sa description, 256.
Adascyn, Roi de Ceylan, ses cruautés, 413.
Aigle de mer, sa description, 152.
Alli, fleur des Indes; sa description, 126.
Amadabad, Ville des Indes; sa description, 244.
Amboine, l'une des Isles Molucques, sa situation, 10. Ses productions, 11. Description des Habitants, 13.
Ananas, plante des Indes; sa description, 117
Analativa, Isle des Indes; sa description, 351.
Anchedive, Isle des Indes; sa description, 267.
Anguilles de Java; leur description, 143.
Araignées des Indes; leur description, 192.
Arbre à Coffe; sa description, 122.
Arbre de nuit, sa description, 139.
Arbre du Piqueur; sa description, 136.
Areca, fruit des Indes; sa description, 119.
Arrec, plante des Indes; sa description, 116.

B

BAHAMA, Isle du

Golfe Persique, où se fait la pêche des Perles, 48.
Baldeus, (Philippe) exactitude de ses recits, 240. Il est fait prisonnier & remis en liberté, 295.
Bald-pate, poisson des Indes, sa description, 141.
Bambouc, description de ce roseau, 111.
Basjan, fruit des Indes, sa description, 126.
Batavia, Ville de l'isle de Java; sa description, 86. Grandeur de son Port, 87. Des Bâtiments, 88. Prix des denrées, 94. Description du Château, 95. Des Habitants, 99. Du Gouvernement, 103. Productions du pays, 106. Des fruits, 108.
Bâton de Jacob, poisson des Indes; sa description, 145.
Bécassine de mer, sa description, 149.
Bétel, fruit des Indes; sa description, 118.
Billingbing, arbre des Indes; sa description, 137.
Bisets des Indes; leur description, 182.
Bœufs de Macassar; leur description; 194.
Bois de Serpent, sa description, 373.
Bombay, Ville des Indes; sa description, 262.
Bonith, poisson des Indes; sa description, 156.
Bonne-Espérance, (Cap de) cherté des vivres dans ce pays, 3. Des animaux, 4.
Bramines, espece de Moines Indiens; leurs austérités excessives, 34. Vénération que leurs portent les femmes, 35. Leurs usages, 366.
Brochia, Ville des Indes; sa description, 249.
Busles de Java; leur description, 201.

C

Cailles des Indes; leur description, 179.
Calecoulang, Royaume des Indes, 281.
Calécut, Royaume des Indes, 272.
Camard, poisson des Indes, sa description, 145.
Cambaye, Royaume des Indes, 242. Description de sa Capitale, 243.
Cananor, Royaume des

Indes, 271.
Canard, des Indes; sa description, 175.
Cancre marin; sa description, 161.
Canti, Port de l'isle de Ceylan, 338.
Canellier, description de cet arbre, 371.
Caradiva, Isle des Indes, 350.
Carnate, pays des Indes; sa description, 305.
Casuaris, Oiseau des Indes; sa description, 172.
Cerfs des Indes; leurs description, 196.
Ceylan, isle des Indes; sa description, 335. Des Habitants, 337. Des Bellales & autres Tribus, 353. Leurs mœurs, 359. Des Pagodes, 363. Production de cette Isle, 370. Des Oiseaux, 391. Des poissons, 392. Des Serpents, 395. Commerce de Ceylan, 400. Pêche des Perles, 403. Découverte de cette Isle, 409. Succession des Souverains, 410. Autorité des Portugais, 415.
Chacal, description de cet animal, 5 & 389.
Champaca, arbre des Indes; sa description, 129.
Changier, Ville des Indes, 300.
Chardonnets des Indes, leur description, 182.
Chasseur, oiseau des Indes; sa description, 170.
Chat de mer, poisson; sa description, 153.
Chat volant, oiseau, sa description, 169.
Chauves-Souris de Java, 173.
Chauves-Souris de mer; leur description, 158.
Chênes des Indes; leurs propriétés, 128.
Chenilles ailées de Java, 191.
Cheval volant, insecte de Java, 188.
Chevaux de Java; leur description, 203.
Chevres de Java; leur description, 201.
Chevrettes de Java, 160.
Chinois, poisson; sa description, 149.
Cingaleses, peuples de Java, leurs usages, 367.
Cinq-yeux, poisson des Indes; sa description, 158.
Cochin, Ville & Royaume des Indes, 276. Des Habitans, 278.
Cock, poisson des Indes;

sa description, 144.
Cocotier, description de cet arbre, 123.
Colibri, description de cet oiseau, 177.
Coq marin, poisson des Indes, 154.
Corail, description de cette production, 405.
Corbeau de mer, poisson des Indes, 143.
Cormoran, oiseau; sa description, 174.
Corneille des Indes, 172.
Coromandel, (côte de) sa description, 295. Maladies du pays, 3-7.
Coulang, Royaume des Indes, 281.
Courge d'eau, description de ce fruit, 128.
Cranganor, Ville & Royaume des Indes, 273. Religion & Mœurs des Habitants, 275.
Crocodiles, leur description, 393.
Cubeber, fruits de Java, 108.

D

Dabul, Ville des Indes; sa description, 260.
Dapdaff, arbre des Indes; sa description, 121.
Dattier, description de cet arbre, 117.
Daulentes, arbrisseau des Indes, 132.
Diable marin, poisson des Indes, 150.
Diamants & autres pierres précieuses; leur description, 311.
Dingding, isle des Indes orientales, 22.
Diu, Isle & Ville des Indes, 259.
Dodder, oiseau des Indes, 170.
Dorade, poisson des Indes, 166.
Dos rond; description de ce poisson, 145.
Dutter, fleur & fruit des Indes, 127.

E

Ecrevisses de mer; leur description, 162.
Eléphant; description de cet animal, 375.
Eperlan de sable, poisson des Indes, 148.
Etoiles de mer; sa description, 161.

F

Feuilles du Diable, arbre des Indes, 122.
Feves de Batavia leur description, 130.

Feu volant, insecte de Java, 187.
Figuier, des Indes, sa description, 110.
Fleur de bouton, arbre des Indes, 112.
Fokky-Fokky, arbre de Java, 107.
Fourmis des Indes; leur description, 191.
Frélon de Java, insecte, 190.
Fulo de Madre, fleur de Java, 125.
Fulo de Sapato, *Id.* 134.
Fulo de Tanke, *Id.* 133.

G

Gange, fleuve des Indes, 331.
Girofiier; description de cet arbre, 11.
Goa, Ville des Indes, sa description, 262. Mœurs des Habitants, 265.
Gogo, Ville des Indes; sa description, 249.
Golconde, cortege de la Reine de ce pays, 24.
Gomeron, Ville & port de mer du Golfe Persique, 25. Sa description, 26. Ses productions, 27. Le climat en est dangereux aux Etrangers, 28.
Grand commerce de cette Ville, 31. Mœurs des Habitants, *Ibid.* Arbres des Banianes, 33.
Gougeons de Java; leur description, 159.
Grenouilles de Java, 187.
Grognard, poisson des Indes, 144.
Gwira, oiseau des Indes, 173.

H

Herisson de mer; sa description, 151.
Héron des Indes, 185.
Hottentots, stupidité de ce peuple, 6.

J

Jafnapatnam, Ville & Pays des Indes, 339.
Jakadet, insecte des Indes, 189.
Jakka, arbre des Indes; sa description, 113.
Jarek, Isle dans le Golfe Persique, 49.
Java, description de cette Isle, 82. Ses productions, 83. Des Habitants, 85. Des Villes, 86.
Jin, oiseau des Indes; sa description, 177.
Indes orientales, leur

description, 241.
Indigo, comment on prépare cet arbrisseau des Indes, 321.
Jor, Royaume des Indes, 16. Portrait des Habitants. 17.

K

KAKKERLAKKEN, insecte de Java, 188.
Kananga, arbre des Indes, 128.
Karambola, fruit des Indes, 135.
Katjiapiris, fruit des Indes, 134.
Keelt, poisson des Indes, 142.
Klipt, poisson des Indes, 152.
Kokoi, description de cet oiseau, 178.
Kolkas, plante des Indes; sa description, 138.
Koret, poisson des Indes, 150.

L

LANCEN, arbre des Indes; sa description, 135.
Large-Bec, oiseau des Indes, 175.
Legoaen, espece de Crocodile, 185.
Limaçon à pourpre; sa description, 164.
Lynx, description de cet animal, 193.

M

MADURÉ, Ville & Pays des Indes orientales; sa descriptions, 74. Ses productions, 75.
Mokandon, fruit des Indes; sa description, 131.
Malabar, pays des Indes, 268.
Malaca, Description de la Ville & du Royaume de ce nom, 14. Mœurs des Habitants, 15.
Mamgamt, frui des Indes; sa description, 132.
Mangeur de Fourmis, animal des Indes, 196.
Mango, arbre des Indes; sa description, 115.
Mangostan, Id. 115.
Marsuin de mer, description de ce poisson, 140.
Martan, Royaume des Indes; sa description, 66.
Martinet, de Java; description de cet oiseau, 172.
Masulipatan, description.

de cette Ville, 53 & 309.
Merdeux, poisson des Indes, 142.
Meurtriers, (Baie des) d'où lui vient ce nom, 220.
Mille-pieds, espece de Scorpion, 184.
Mocka, Ville d'Arabie, 251. Son grand commerce, 255.
Momadavil, Roi de Cochin, est mis sur le trône par les Hollandois, 56.
Monstre marin, poisson des Indes, 159.
Moringo, arbre des Indes, 122.
Moules de Java; leur description, 163.
Moutons de Java, leur description, 200.
Mullet, poisson des Indes, 149.

N

NAINATIVA, Isle des Indes, 351.
Naïres, Nobles du Malabar, 282. Leur haine contre les Chrétiens, 284.
Nalika, fruit des Indes. 125.
Nagapatnam, Ville de la côte de Coromandel: Origine de ce nom, 51 & 296.
Nieuhoff, (Jean) s'embarque pour les Indes, 1. Il aborde à l'isle Saint Vincent, 2. Il arrive au Cap de Bonne-Esperance 3 Il va à la Chine, & revient en Europe, 8. Il se rembarque, & se rend à Batavia, 10. Il va à Malaca, 14. Il aborde à l'isle de Dingding, 22. Il arrive à Wingurla, 23. Il se rend à Gomeron, 25. Il va à Jafnapatnam, 50. Il débarque à Paliacate, 52. Il est chargé d'une négociation avec les Princes Indiens. 50. Il va à Caleolang. 59. Il est bien reçu de ces Princes, 62. Il retourne à Coulang, 68. Il revient en Hollande, 80 Son troisieme voyage, 204. Il arrive à Madagascar, 206. Il descend sur les bords de la riviere de Magalagie, 207. Il débarque dans la baie d'Antigoa, *Id.* Recherche inutile

qu'on fait pour le retrouver, 209. On conjecture qu'il est massacré, 210.

Nil, conjectures sur les sources de ce fleuve, 332.

Ninundiva, Isle des Indes, 351.

Noueux, Insectes de Java, 191.

O

Oie d'Inde, description de cet animal, 176.

Oiseau de riz, sa description, 179.

Oiseau Rouge, sa description, 173.

Ormus, description de cette Isle, 37. De la Capitale, 39. Diminution du commerce de cette Place, 47.

Oseille des Indes, sa description, 109.

Ourature, isle des Indes, 349.

P

Pahan, Royaume des Indes, 17.

Paliacate, Ville de la côte de Coromandel, 52. & 303. Mœurs des Habitants, 53.

Pamipus, poisson des Indes, 154.

Papillons, des Indes; leur description, 180.

Patane, Royaume des Indes, 18. Mœurs des Habitants, 19 Leur commerce, 20.

Pentapouli, Royaume des Indes, 308.

Perles, comment on les pêche à Maduré, 77.

Perroquet de mer, description de ce poisson, 147.

Perroquets de Java, 172.

Pigeon de mer; description de ce poisson, 150.

Pigeons des Indes; leur description, 180.

Pit, poisson des Indes, 148.

Pock, poisson des Indes, 148.

Poerro, oiseau des Indes, 174.

Poirreau des Indes; sa description, 137.

Poisson à corne; sa description, 145.

Poisson à cinq doigts, 155.

Poisson à épée; sa description, 157.

Poisson aux os; sa description, 147.

Poisson blanc; sa descrip-

tion, 155.
Poisson d'Amboine, 140.
Poisson pie; sa description, 158.
Poisson plat; sa description, 146.
Poisson rond; sa description, 155.
Poisson rouge; sa description, 146.
Poisson Royal; sa description, 143.
Poissons volants; leur description, 156.
Pompion ou Courge des Indes, 114.
Pongardive, Isle des Indes, 350.
Porcks épics, de Java, 197.
Porka, Royaume des Indes; sa description, 63 & 279.
Pou de mer, poisson des Indes, 145.
Poulets des Indes; leur description, 181.
Puerto nuovo, Ville du Coromandel, 299.
Pylstaart, Isle découverte par Tasman 225.

Q.

Quallen, poisson des Indes, 165.
Quatre lumieres, fleur des Indes, 126.
Queue fourchue, poisson des Indes, 156.
Queue jaune, Id. 142.
Quixome, Isle du Golfe Persique, 48. Arbre très-dangereux dans cette Isle, 49.

R.

Raies de Java; leur description, 166.
Rambustan, arbre des Indes, 135.
Rammanacoyel, Isle des Indes, 294.
Rattan, arbre & fruit des Indes, 116.
Renards de Macassar, leur description, 194.
Requin; description de cet animal, 151.
Rosado; arbre des Indes, 124.

S.

Sangliers des Indes, leur description, 199.
Sauterelles de Java, 189.
Sauteur; description de cet animal, 181.
Sautillant, poisson des Indes, 153.
Scorpion des Indes, 183.
Serpents des Indes; leur

description 184.
Serpents volans de Java, 186.
Siampiu, arbrisseau des Indes, 113.
Siap, poisson des Indes, 157.
Simbar-Mangiran, arbrisseau, 132.
Singes de Java ; leur description, 194.
Souffleur, poisson des Indes, 154.
Stip, poisson des Indes, 150.
Strand, oiseau des Indes, 175.
Succeur, poisson ; sa description, 151.
Sukotyro ; description de cet animal, 193.
Surate, Ville des Indes ; sa description. 246.

T.

Takkatak, arbrisseau des Indes, 121.
Tasman(Abel.) est chargé par les Hollandois de faire des découvertes, 212. Il part de Batavia, 213. Il découvre la terre de Van-Diemen, 215. Il découvre la nouvelle Zélande, 218. Les Habitants lui tuent trois hommes. 220. Il découvre l'isle des trois Rois, 221. Il découvre l'Isle de Pylstaart, 225. Il nomme deux nouvelles Isles, Amsterdam & Rotterdam, 225. Il reconnoît les Isles d'Anthoni Java, 230. Il arrive à la nouvelle Guinée, 231. Il passe à l'isle brûlante, 233. Il arrive à l'Isle de Schouten, 236. Son retour à Batavia, 237.
Thé, description de cet arbrisseau, 327.
Thomé (Saint) ou Maliapour, Ville sur la côte de Coromandel, 50. & 303.
Tigre ; description de cet animal, 385.
Tireur de venin, Insecte des Indes, 190.
Tourterelles des Indes ; leur description, 176.
Tranquebar, Ville du Coromandel, 299.
Travancoor, Royaume des Indes orientales. 68.
Trompe d'Eléphant, poisson des Indes, 145.
Tutucurin ou *Tutocorin*, Ville des Indes orienta-

les 73. Mœurs des Habitants, 74 & 287.

V

Van-Diemen (terre de) découverte par Tasman, 215.
Vincent, (Saint) l'une des Isles de Sel, 2.
Visapour, Royaume dans l'Inde, 260.

W

Wingurla, Port du Royaume de Golconde, 25.

Z

Zelande (nouvelle) pays découvert par Tasman, 218. Description des Habitants, 219.

Fin de la Table du Sixieme Volume.

